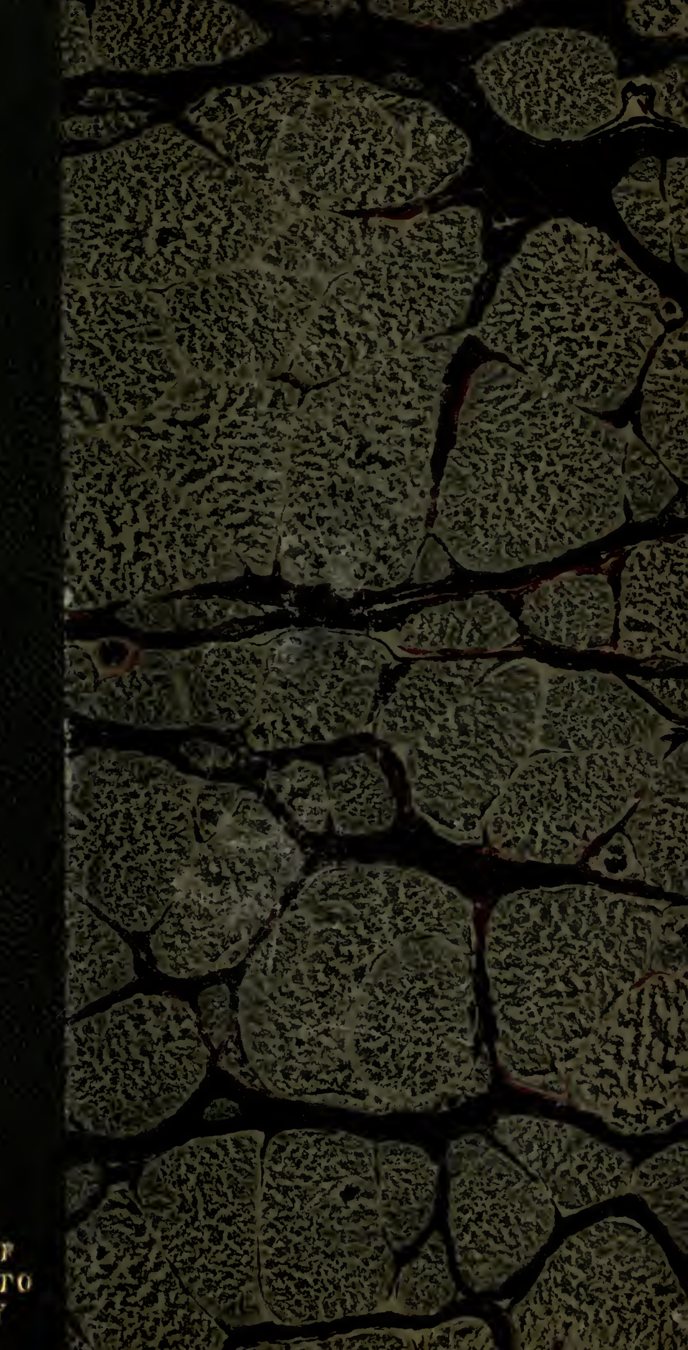
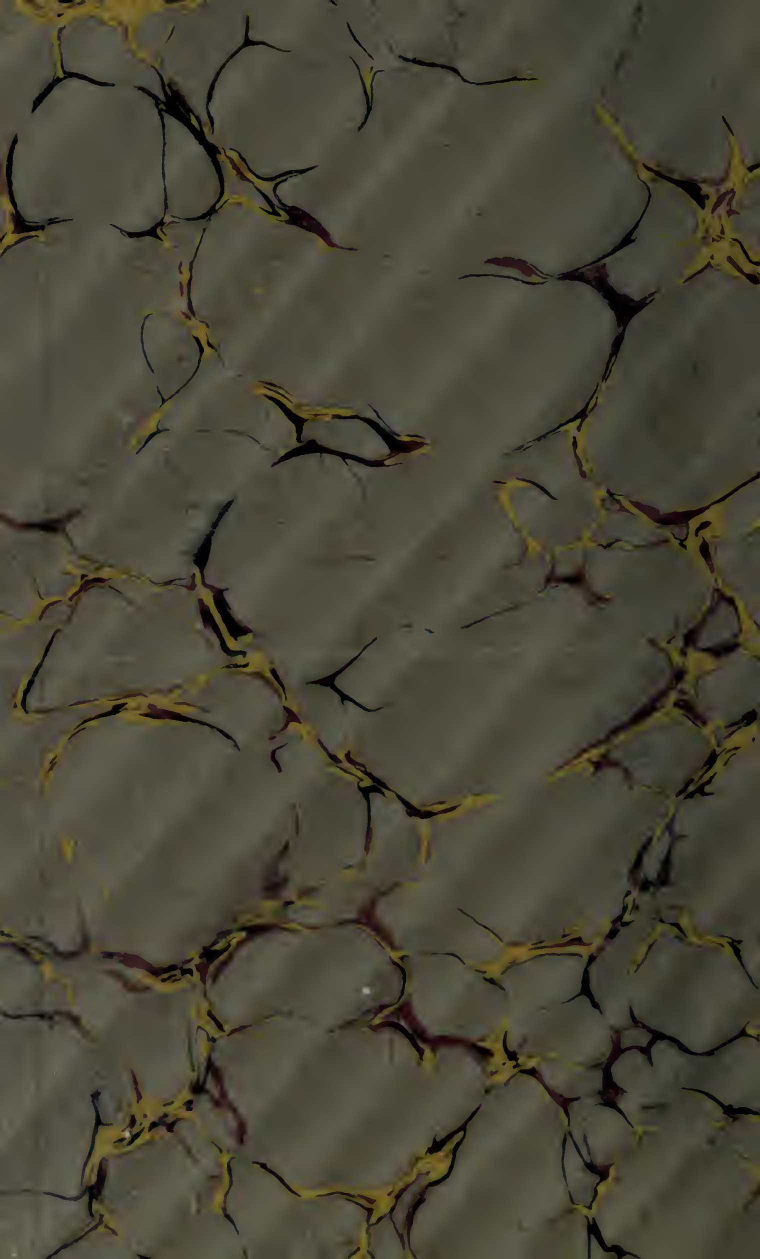






Comédies

En un Acte

Comédies

En un Acte

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AVEC PRÉFACES

(THÉATRE COMPLET)

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1888

LA FLEUR DE TLEMCEN

PRÉFACE

Il y a bien des années, les amis de Mérimée le pressaient d'écrire pour le théâtre. « Vous avez, lui disaient-ils, toutes les qualités de l'auteur dramatique : invention des sujets, création des caractères, relief du dialogue, esprit, mots saisissants qui résument toute une situation; pourquoi ne pas appliquer tant de dons précieux à la composition d'une belle comédie? Il ne vous manque que de le vouloir. » — « Vous vous trompez, répondit Mérimée, avec cette sagacité calme qui le caractérisait; il me manque autre chose. » — « Quoi donc? » — « Le don de l'optique théâtrale, l'art de peindre les choses pour être vues de loin. La distance où l'on place un objet en change toutes les proportions. J'écris pour être lu, pour être lu lentement, je suis propre à faire du dramatique sur le papier; mais sur la scène... » — « Sur la scène? reprit en riant un de ses amis, mais dix de vos ouvrages y sont déjà montés : *Zampa, Haydée, les Huguenots, le Pré aux Clercs.* » — « Mauvais argument. Ces pièces sont tirées de mes romans, soit! mais tirées par de véritables auteurs dramatiques, c'est-à-dire arrangées, dérangées, allongées, accourcies au point de vue de la scène. Soyez-en sûrs, il y a, dans la composition d'une œuvre théâtrale, des nécessités de concessions et de convenu, des grossissements ou des atténuations de la vérité, des conditions spé-

ciales de ce qu'on appelle intérêt, enfin une science à la fois supérieure et inférieure, une science de *l'effet*, à laquelle je ne saurais ni atteindre ni m'astreindre. Au reste, ajouta-t-il, voyant l'air de doute de ses amis, il est facile de décider qui a raison, vous ou moi ; je vais chercher un sujet propre au théâtre, je l'écrirai en vue du théâtre, et, la pièce finie, je vous la lirai. »

Six mois plus tard, Mérimée réunissait dans son cabinet quelques amis, M. Provost, de la Comédie-Française, et il leur lisait les *Deux Héritages* ou le *Nouveau Don Quichotte*, comédie en trois actes.

La lecture, souvent interrompue par les applaudissements du petit auditoire, s'acheva au milieu d'une approbation générale ; mais Mérimée, coupant court aux compliments : « Mes amis, leur dit-il, ce n'est pas pour vous que j'ai lu cette pièce, ce n'est pas pour vous que je l'ai écrite, c'est pour M. Provost. C'est donc l'avis de M. Provost que je veux. Eh bien, monsieur Provost, qu'en pensez-vous ? »

Provost hésita un moment, puis répondit : « Eh bien, je pense qu'il y a, dans cette pièce, énormément de talent et d'esprit, des caractères bien tracés, des scènes bien faites, mais... » — « Mais..., dit Mérimée en l'interrompant, qu'elle n'est pas propre à réussir au théâtre. » — « Je le crains », reprit Provost. — « Je vous l'avais bien dit ! s'écria Mérimée presque triomphant. C'est chose jugée ! » Et quinze jours après les *Deux Héritages* ou le *Nouveau Don Quichotte* paraissaient dans la *Revue des Deux Mondes*.

Chose étrange ! le succès fut médiocre. La pièce passa inaperçue. La nouvelle forme cherchée par l'auteur l'avait-elle gêné dans le libre développement de ses dons naturels ? je ne sais ; mais l'ouvrage sembla obscur, peu intéressant, et bientôt il disparut de la mémoire de presque tous les lecteurs.

Il resta dans la mienne. Au milieu de ces trois actes confus et sentant l'effort, j'avais remarqué deux scènes vraiment charmantes. Un jour donc, me trouvant à la campagne chez des amis qui voulaient jouer la comédie, je me rappelai ces deux scènes, je les tirai de la pièce, j'y ajoutai quelques mots d'exposition, un bout d'encadrement, et ce fragment, interprété

devant un public choisi, obtint un succès complet; si complet, que, revenu à Paris, je réorganisai cette représentation, et, pour premiers auditeurs, j'y conviai Mérimée, Provost et Régnier. Triomphe pour l'auteur et pour les acteurs! Je devrais dire pour les actrices car les femmes y jouaient le principal rôle. Mérimée était radieux de se voir si finement et si spirituellement interprété par des amateurs. Surtout le personnage de la gouvernante anglaise le ravit. Il ne pouvait pas croire, lui qui possédait si admirablement l'anglais, que la jeune femme qui représentait miss Jackson fût Française. Tout le monde enfin de s'écrier : « Quel malheur qu'on ne voie pas ces trois scènes sur le théâtre! » — « Sans doute, disait Provost, mais il faudrait, pour cela, y ajouter une véritable exposition, un nœud, un dénoûment, enfin en faire une pièce... » L'on en resta aux regrets.

Un an plus tard, Mlle Delaporte, partant pour Vichy et de là pour la Russie, me demanda fort instamment de vouloir bien lui écrire ou lui arranger une petite comédie à trois ou quatre personnages, qui lui fournît un rôle important de jeune première. J'avais déjà et j'ai toujours la plus vive sympathie pour le talent de Mlle Delaporte; c'est, selon moi, la plus fine comédienne de ce temps-ci; Bressant, qui a un goût si juste, l'avait surnommée *une petite Mme Allan*; je crois qu'en effet, depuis la mort de l'artiste admirable dont le concours m'a été, à moi personnellement, si précieux, aucune femme n'a été plus vraie que Mlle Delaporte dans la gaieté et dans l'émotion.

Je pensai donc immédiatement pour elle aux trois scènes des *Deux Héritages*, et, à force de relire la comédie tout entière, d'étudier le rôle de la jeune fille, de songer au talent de l'artiste, il me sembla qu'on pouvait trouver la suite et le dénoûment de la pièce dans le développement de ce seul rôle; qu'on pouvait compléter le personnage par le contraste, faire sortir naturellement de l'ingénue une petite héroïne, les ajouter l'une à l'autre, les fondre l'une dans l'autre, enfin nous montrer une de ces métamorphoses de caractère si fréquentes dans la vie, et si avantageuses au théâtre, où éclatent tout à coup, sur le même visage, l'émotion après le rire, et l'énergie après la grâce. Mon idée trouvée, le plan fut facile à faire;

l'exécution alla aussi vite que le plan, et je courus chez Mérimée pour lui lire le tout. Avant la lecture, nous causâmes un peu sur la pièce et sur le personnage. Il m'apprit qu'il avait eu un modèle pour ce rôle si piquant de Julie, et que ce modèle n'était autre que Mlle de Montijo, la future impératrice. Je compris aussi, à de certaines réserves de sa part, qu'il y avait dans cette comédie un sous-entendu qui n'était qu'un souvenir, souvenir pénible, qui m'expliqua le manque de charme de l'ouvrage. Je ne dirai pas quel est ce sous-entendu, parce que je l'ai deviné et qu'il ne me l'a pas dit.

Après la conversation, vint la lecture, et voici les paroles de Mérimée : « Mon cher ami, c'est très agréable, et Mlle Delaporte y aura beaucoup de succès, mais vous avez fait exactement le contraire de ce que j'imaginais. Si j'avais marié Julie, je lui aurais donné un amant au bout d'un an de mariage! Vous voyez bien, ajouta-t-il en riant, que je ne suis pas propre à écrire pour le théâtre. »

La *Fleur de Tlemcen*, fut une des plus heureuses créations de Mlle Delaporte en Russie. Je ne la publie pourtant pas sans une certaine crainte. Le voisinage de la prose de Mérimée n'est pas sans m'inquiéter un peu pour la mienne; mais les scènes que je lui ai prises sont si jolies, qu'on me pardonnera, j'espère, ce que j'ai mis de moi, en faveur de ce que j'ai gardé de lui.

P. S. Cette petite pièce a été jouée deux fois, aux matinées Ballande, et avec un succès assez vif, pour que M. E. Perrin, me la demandât pour le Théâtre-Français; mais je ne voulais pas d'autre interprète que Mlle Delaporte, et la chose en resta là.

PERSONNAGES

VICHY

La marquise de MONTRICHARD.. . .	Mlles	Marquet.
JULIE, sa fille..		Delaporte.
Miss JACKSON, institutrice de Julie.	Mme	Derval.
Le colonel de SAQUEVILLE..	M.	Derval.
M. SÉVIN..	M.	Pierre Berton.

MATINÉES BALLANDE

LA MARQUISE..	Mlles	Thenard.
JULIE.		Delaporte.
Miss JACKSON..		Picard.
LE COLONEL.	M.	Dupont-Vernon.
M. SÉVIN..		Carré.

La scène se passe dans une maison de campagne,
aux environs de Paris,
chez la marquise de Montrichard.

LA FLEUR DE TLEMCEN

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente un salon élégant dans une maison de campagne.

LA MARQUISE, seule. Toilette de femme de quarante ans.

Le colonel de Saqueville revient!... Il revient aujourd'hui! Je vais le revoir!... Lorsque, il y a dix ans, il partit pour l'Afrique, désespéré et me maudissant, il ne se doutait guère que ce cœur était plus déchiré que le sien. Mais je n'étais pas libre; mon mari, le marquis de Montrichard, vivait encore... J'eus la force de cacher à M. de Saqueville jusqu'à mes regrets!... Mais aujourd'hui... aujourd'hui qu'il va me retrouver veuve... oh! aujourd'hui... (Avec inquiétude et regret) c'est dix ans plus tard! Alors nous étions du même âge. Maintenant... il est encore jeune; je ne le suis plus. L'âge des romans est passé pour moi; surtout en ce moment, quand je vais marier ma fille à son neveu. Allons! ne pensons plus qu'à être grand'-mère! Étouffons sous ce bonnet ce qui reste de jeunesse sur mon visage!... Précipitons-nous dans les œuvres de bienfaisance et dans les livres utiles! Quand une femme de quarante ans devient charitable... soyez sûr que cette charité-là, c'est encore de l'amour! (Apercevant M. Sévin, Julie et miss Jackson qui entrent.) Ma fille! M. Sévin!

SCENE II

La Même, JULIE, MISS JACKSON, M. SÉVIN.

M. SÉVIN.

Madame la marquise, voici les derniers statuts de l'œuvre.

LA MARQUISE.

Eh bien, en place, monsieur Sévin; j'écoute. (Tout le monde s'assied. La marquise et M. Sévin à gauche; Julie et miss Jackson à droite, travaillant.)

M. SÉVIN, lisant.

« Art. 71. Toute pensionnaire de l'asile de Notre-Dame de Repentance qui manquerait deux fois à la prière du matin ou à celle du soir, qui troublerait l'ordre par des chants profanes, ou qui désobéirait à Mme la Supérieure ou aux dames protectrices, qui écrirait des lettres ou en recevrait de son séducteur...

LA MARQUISE, bas.

Passez, monsieur Sévin!

M. SÉVIN, bredouillant.

Brr... brr... « Ou qui introduirait un roman dans la maison, sera chassée sur-le-champ, et déclarée indigne à jamais des bienfaits de l'association de Notre-Dame de Repentance...

LA MARQUISE.

Bien! La dernière clause surtout. Julie, que dis-tu de cet article?

JULIE.

Que voulez-vous, mère?... Je serais chassée!

LA MARQUISE.

Fi donc! Julie!

M. SÉVIN.

Comment. Mademoiselle ! qu'est-ce que j'entends ?

MISS JACKSON, avec l'accent anglais.

Oh ! miss Julia !

JULIE.

Je voudrais bien savoir quel si grand mal on trouve à lire des romans. Je n'ai jamais compris pourquoi.

LA MARQUISE.

Julie, ma fille, il ne faut jamais parler de ce qu'on ne connaît pas.

JULIE.

D'accord ; mais je puis bien parler de romans, puisque j'en ai lu... Et j'en lirai encore...

MISS JACKSON.

Oh ! oui, des romans anglais, ce qui est bien différent.

JULIE.

Anglais ou français... J'ai lu, par exemple...

LA MARQUISE, l'arrêtant.

Julie ! Monsieur Sévin, vous la connaissez trop pour croire un mot de ce qu'elle va dire.

M. SÉVIN.

Je suis bien sûr que Mlle Julie...

JULIE.

Monsieur Sévin ! monsieur Sévin ! si vous dites un mot de plus, à la place de ce grimoire arabe que je copie sur ma tapisserie, je vais broder en bon français : « J'ai lu des romans », et je signe : « Julie de Montrichard. »

LA MARQUISE.

Monsieur Sévin, ramassez mes ciseaux, s'il vous plaît. (Bas.) Ne la poussez pas, je vous en supplie.

M. SÉVIN.

Cela ferait une tapisserie un peu romantique. (Recommençant à lire.) Je passe les derniers articles ; c'est l'uni-

forme, le trousseau ; vous avez réglé cela à merveille : Robe grise, voile blanc, tablier de toile écrue...

JULIE.

Oh ! de la toile écrue, fi donc ! Je demande des tabliers de levantine avec les poches garnies de rubans bleus.

LA MARQUISE.

Non, la toile écrue est bien. Cela est humble, cela est convenable pour ces pauvres créatures.

JULIE.

Elles auront l'air de Cendrillons. Donnez-leur alors des pantoufles vertes.

M. SÉVIN, lisant.

« Lecture faite des articles de la constitution », car, Madame, c'est une vraie constitution, c'est une charte que vous octroyez à l'asile de Notre-Dame de Repentance, « les pensionnaires seront introduites et défileront devant Monseigneur et les dames bienfaitrices. »

JULIE.

Sur quel air ? Je propose la marche de la Sémiramide, tra la la la. (Elle chante.)

M. SÉVIN.

En vérité, Mlle Julie a là une heureuse idée : un peu de musique ne gâterait rien ! (A la marquise.) Si on chantait votre bel hymne : *Reine des cieux, ton trône de nuages...*

JULIE, allant à la marquise.

Mère, savez-vous ce qu'il faudrait pour finale ? Une polka échevelée ; monsieur Sévin, je voudrais vous voir polker !

LA MARQUISE.

Julie !

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

LA MARQUISE.

Je ne conçois pas que ma fille se serve de pareils ter-

mes. (A Julie.) C'est sans doute pour vous entendre appeler folle par tout le monde.

JULIE.

Le grand malheur de passer pour folle! Ce n'est qu'à ce prix-là qu'on a la liberté de faire tout ce qu'on veut.

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia!

LA MARQUISE, sérieuse.

Julie! vous me faites beaucoup de peine!

M. SÉVIN.

Non, Mademoiselle, on ne dira jamais: la folle Mlle Julie!... vous aurez beau faire, on dira toujours: l'aimable, l'espiègle Mlle Julie!

JULIE.

Vite! un notaire et des témoins! M. Sévin vient de me faire un compliment.

M. SÉVIN.

Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

LA MARQUISE.

Vous avez bien de la patience, monsieur Sévin. Mais, à propos, avez-vous quelque nouvelle de la candidature de mon futur gendre? Ce pauvre Louis de Saqueville tient tellement à la députation!...

JULIE.

Ce pauvre Louis de Saqueville! Vous le plaignez parce qu'il est mon fiancé. Vous n'avez peut-être pas tort.

LA MARQUISE.

Du reste, nous le saurons de lui-même, car je l'attends aujourd'hui avec son oncle, le colonel, qui revient d'Afrique.

M. SÉVIN, riant.

Ah! oui, don Quichotte, comme on l'avait surnommé.

JULIE, à sa mère.

Pourquoi don Quichotte, mère?

LA MARQUISE.

Pour dix traits d'un courage héroïque, chevaleresque. Un jour, il sauva son régiment en défendant seul contre une nuée d'Arabes une entrée de ravin.

M. SÉVIN, avec emphase.

Comme Horatius Coclès!

JULIE.

Ah! bon Dieu! Est-ce qu'il n'a plus qu'un œil?...

LA MARQUISE, un peu sévèrement.

Non! il en a été quitte pour six blessures.

JULIE.

Six blessures!...

LA MARQUISE.

Un autre jour, dans une retraite, le fils de la cantinière, un enfant de douze ans, aspirant trompette, tombe frappé d'une balle en s'écriant: « Ah! maman! » Le colonel l'entend, court à lui, le relève sous une pluie de balles, le met sur son cheval et le ramène à sa bonne femme de mère!

JULIE.

Et l'enfant a vécu?

LA MARQUISE.

Oui! mais le colonel a failli mourir, lui.

JULIE.

Il avait été blessé?

M. SÉVIN.

A telles enseignes, que quand ses soldats lui ôtèrent son uniforme, ils trouvèrent sur sa poitrine un médaillon avec des cheveux!...

LA MARQUISE, vivement.

C'était sans doute des cheveux de sa mère!...

JULIE.

Oh! je suis bien sûre que non!

LA MARQUISE.

Julie!

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia!

JULIE.

Tiens! voilà le coupé de M. Louis. Qu'est-ce donc que ce monsieur qui est à côté de lui?

LA MARQUISE, avec émotion.

C'est sans doute son oncle qu'il nous amène!

M. SÉVIN.

M. Louis reste à causer avec le fermier...

JULIE.

Un électeur... nous ne sommes pas prêts de le revoir.

M. SÉVIN, regardant au dehors.

Voici le colonel!

LA MARQUISE, très troublée.

Déjà? (A part.) Oh! je n'ai pas le courage de le revoir encore! (A sa fille.) Julie!... Miss Jackson! veuillez recevoir le colonel à ma place... Voici l'heure de la poste, et j'ai vingt billets à écrire pour notre comité. (Elle sort avec M. Sévin.)

MISS JACKSON.

Sit down, miss Julia!

SCENE III

JULIE, MISS JACKSON, LE COLONEL

LE COLONEL, à la cantonade.

C'est bien dans ce salon, n'est-ce pas? Mille grâces, n'allez pas plus loin. (A part, entrant en scène.) Le cœur me bat. Parcourant la chambre du regard.) Elle n'y est pas. (S'approchant de

Julie et de miss Jackson.) Pardon, Mesdames, on m'avait dit que madame la marquise...

JULIE, tout en travaillant.

Madame la marquise était ici il y a cinq minutes; mais elle s'est enfuie en vous entendant annoncer, colonel.

LE COLONEL.

Enfuie!

JULIE.

Rassurez-vous! Pour mettre sans doute une autre coiffure en votre honneur...

LE COLONEL.

Vous croyez?...

JULIE.

Je l'espère!... Car, imaginez-vous qu'elle a la manie d'enfouir ses beaux cheveux sous le plus affreux bonnet!

LE COLONEL.

Comment! elle met des bonnets!

JULIE.

Je compte sur vous pour changer tout cela, colonel.

LE COLONEL, la regardant.

Moi!... Mais ne me trompé-je pas? Ce regard... cette voix...

JULIE.

M. le colonel de Saqueville ne me reconnaissait pas?

LE COLONEL.

Julie! mademoiselle Julie!... (Avec émotion.) En vous entendant, en vous regardant... ces dix mortelles années ont disparu tout à coup... Il semble que me voilà revenu à ce moment...

JULIE.

Où vous m'emportiez dans vos bras à l'Opéra...

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia!... *For shame!*

JULIE.

Calmez-vous, ma chère : j'avais huit ans... (Présentant miss Jackson au colonel.) Miss Jackson... mon institutrice... mon ange gardien... un ange bien occupé, allez!

LE COLONEL, la regardant avec affection.

Comment! voilà cette belle jeune fille qui va être ma nièce!... car il n'y a pas à dire... j'aurai le droit de vous dire : ma nièce.., et même de vous embrasser... n'en déplaise à monsieur mon neveu...

JULIE.

Oh! votre neveu! Savez-vous ce qu'il a de mieux... votre neveu?... c'est son oncle!

LE COLONEL.

Allons! ne me gâtez pas!

JULIE.

Vous m'avez tant gâtée, vous, quand j'étais enfant! Vous faisiez peur à tout le monde avec vos longues moustaches... Moi...

LE COLONEL, riant.

Vous, vous me les tiriez!...

JULIE.

C'est pourtant vrai!... C'est que vous arriviez toujours les poches pleines de dragées... de poupées.., et comme j'étais déjà gourmande et coquette... Demandez à miss Jackson qui m'a formée.

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia!

JULIE.

Vous rappelez-vous que c'est par votre intervention que je suis allée à l'Opéra... avant l'âge... légal?

LE COLONEL, riant.

Oui! et que vous vous êtes endormie avant la fin... et que je vous ai portée dans la voiture!

JULIE.

Voyez comme j'étais précoce! Eh bien, je m'endors encore à l'Opéra; mais je n'ai plus de porteur patenté.

LE COLONEL.

Et mon neveu?

JULIE.

Colonel... regardez donc cette tapisserie... et admirez... N'est-ce pas que j'ai acquis bien du talent?

LE COLONEL, regardant la tapisserie.

Un verset du Coran... Mais qui vous a envoyé ce dessin ?

JULIE.

C'est ma mère qui l'a fait venir d'Alger.

LE COLONEL, avec émotion.

Vraiment ?

JULIE.

Imaginez-vous que depuis... depuis deux ans... depuis la mort de mon pauvre père... tout ici est à la mode arabe ?

LE COLONEL, ému.

En vérité!

JULIE.

Dessins arabes! Etoffes arabes! Vues arabes! Je ne sais pas si c'est en votre honneur... mais nous vivons ici comme les filles du désert... n'est-ce pas, miss Jackson?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia!

JULIE.

Ne faites pas : Oh miss Julia! Ce n'est pas *shoking!*... (Au colonel.) Voyons, colonel, puisque ma mère n'arrive pas encore, permettez-moi d'hériter d'elle, et asseyez-vous ici! (S'interrompant.) Savez-vous une chose bizarre?

LE COLONEL.

Laquelle?

JULIE.

Vous me paraissiez bien plus vieux il y a dix ans qu'aujourd'hui.

LE COLONEL.

Vraiment ?

MISS JACKSON.

C'est tout simple, ma chère ! c'est que vous avez dix ans de *plous.*

JULIE, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! Et lui... miss Jackson... Est-ce qu'il n'a pas aussi dix ans de *plous?*

MISS JACKSON.

C'est juste !

JULIE, riant.

Je le crois! (Sérieusement.) Eh bien, c'est pourtant vrai. Il y a dix ans, vous me faisiez l'effet d'un ancêtre... de quelque chose comme d'un bon Dieu !

LE COLONEL.

Et aujourd'hui, de quelque chose comme d'un bon diable !

JULIE, riant.

C'est cela, d'un bon diable qui fait des conquêtes, des razzias !... Colonel, avez-vous jamais été blessé ?

LE COLONEL.

Quelquefois, comme tout le monde !

JULIE.

Et sans doute... dans des circonstances romanesques, touchantes...

LE COLONEL.

Hélas! rien de plus prosaïque et de plus banal. Des coups de sabre anonymes ! Des balles qui se trompent d'adresse... un petit choc dans la poitrine... un petit froid en dedans... puis tout tourne autour de vous ! Voilà !

JULIE après un silence.

Ah !... Colonel, jusqu'à quel âge entre-t-on dans les trompettes ?

LE COLONEL, riant.

Vous avez passé cet âge-là... Ainsi, je n'ai pas besoin de vous répondre. Vous me dites donc que tout est à l'arabe dans cette maison ?

JULIE, lui montrant un tableau accroché au mur.

Tenez ! encore une vue d'Alger, que ma mère a achetée l'autre jour.

LE COLONEL.

Elle a acheté une vue d'Alger ! (Regardant et avec émotion.) Cette petite maison blanche avec cette terrasse... c'est là que j'ai logé en sortant de l'hôpital.

JULIE vivement.

Oui ! quand vous avez sauvé ce petit trompette...

LE COLONEL.

Comment ! vous savez ?

JULIE.

Oui...

LE COLONEL.

Eh bien, je vous le montrerai quand vous viendrez en Afrique, car je vous enlève avec madame votre mère.

JULIE.

Je ne demande pas mieux, Vous nous ferez venir je ne sais combien de tribus, qui nous apporteront des plumes d'autruche, des dattes, et qui nous feront des fantasias... Nous emmènerons M. Sévin.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que M. Sévin?

JULIE.

Le complice de ma mère dans toutes ses œuvres de charité... un homme très pieux... la vertu est sa partie.

COLONEL.

Ah!

JULIE.

Un petit tartufe! il m'est odieux! Nous l'emmènerons pour sermonner les Arabes; votre neveu étudiera la question de la colonisation; vous et moi, nous irons raser un douar... et nous vendrons miss Jackson à Abd-el-Kader.

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia! *My dear! for shame!*

JULIE, éclatant de rire.

Ha! ha! ha!

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. SÉVIN.

M. SÉVIN.

Colonel.

JULIE, bas au colonel.

Sévin, déjà nommé.

M. SÉVIN.

Colonel, Mme la marquise a encore une lettre à terminer... et elle vous supplie de faire un tour de jardin en l'attendant.

LE COLONEL, blessé.

Ah!

JULIE, bas au colonel.

J'avais raison, n'est-ce pas? Odieux!

LE COLONEL.

Une lettre fort importante, à ce qu'il paraît... Très bien!

JULIE.

Eh bien! colonel, je vous enlève... et je vais vous faire

faire une promenade en bateau... dans une grenouillère que nous appelons un canal. Vous allez voir comme je suis bonne marinière!

MISS JACKSON.

Miss Julia, Mme la marquise a défendu à vous...

JULIE.

Vous savez bien, miss Jackson, que miss Julia se permet tout ce que Mme la marquise défend à elle!... Allons! qui m'aime me suive! (Chantant.) *O mattuttini alberi...* (Elle sort en chantant avec le colonel.)

MISS JACKSON, la suivant tout effarée.

Miss Julia! miss Julia! oh! *my dear! it is complete madness.*

SCENE V

M. SÉVIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Elle entre tenant des épreuves à la main.

(A Sévin.) Voilà mon épreuve presque corrigée.

M. SÉVIN.

J'espère que vous n'avez rien changé au chapitre des veuves...

LA MARQUISE, relisant.

Non! pas à celui-là... mais il y a ici... Laissez-moi un moment, je voudrais achever ce passage. (Elle se dirige vers la table comme pour écrire.)

M. SÉVIN.

Ne changez pas trop! (Il sort.)

SCÈNE VI

LA MARQUISE seule, jetant ses épreuves avec dépit sur la table.

Eh! que me font les livres? les épreuves? J'ai beau relire ces pages, mon œil ne voit pas ce qui est écrit... ici. (Mettant la main sur son cœur.) Il ne voit que ce qui est écrit là! J'ai peur!... Je fuis devant cette entrevue! Je n'ose affronter ce premier regard qui me dira tout... mon âge... mon changement... son amour détruit, mes espérances renversées! Que je suis lâche! Je l'ai prié d'aller m'attendre dans le parc... pourquoi?... pour le voir passer devant ma fenêtre, sans qu'il me vît?... Je l'ai vu! Sans doute, ces dix années ont aussi pesé sur sa tête et y ont laissé leur trace. Sa démarche est moins impétueuse... sa physionomie est moins ardente... mais... mais j'aurais voulu lui trouver plus de cheveux gris!... A peine quelques fils blancs qui argentent ses tempes!... Il est vrai... que moi, je n'en ai pas du tout!... (Avec résolution.) Si j'essayais de me défendre?... J'ai encore ma chevelure de vingt ans... Si je la chargeais de protéger , de parer ce visage... qui, hélas!... lui... je le crains bien, a l'âge de mon extrait de naissance... Eh bien, raison de plus pour appeler à mon aide... l'art... la parure!... Allons! c'est résolu!... Et si je suis vaincue... Eh bien, je le serai... mais du moins je n'abandonnerai pas le bonheur sans combattre!

SCENE VII

LA MARQUISE, JULIE, MISS JACKSON.

MISS JACKSON, tout éperdue dans la coulisse.

Oh! miss Julia! oh! *my dear!* oh! Mme la marquise comme elle sera fâchée quand elle saura!...

LA MARQUISE, s'avançant.

Qu'y a-t-il donc?

MISS JACKSON.

Oh! la voici! Dieu! si vous vous étiez noyée!...

JULIE, riant.

Ha! ha! ha!

LA MARQUISE.

Noyée! Qu'est-il donc arrivé?...

JULIE.

Rien! rien! chère mère!... je ne me suis fait aucun mal... (Riant.) Il n'y a que le colonel qui est trempé!...

LA MARQUISE.

Le colonel!

JULIE, riant.

Il avait l'air de Neptune, avec ses moustaches pendantes...

LA MARQUISE, avec impatience.

Mais qu'est-il arrivé enfin, malheureuse enfant?...

JULIE.

Oh! c'est bien simple! Voilà, chère mère. Vous m'aviez donné le colonel à distraire... J'ai voulu lui faire faire une promenade en barque.

LA MARQUISE.

Mais, vous savez bien que je vous ai défendu...

MISS JACKSON.

Je l'ai dit, madame la marquise!

JULIE.

Oh! je l'atteste! elle a fait son devoir! Mais nous voilà, malgré elle, lancés dans la barque... Vrai! ma mère, c'était un spectacle risible! Sur le bord, miss Jackson, effarée... éplorée... comme une poule qui a couvé un canard et qui le voit se lancer à l'eau! Dans la barque... M. Louis, M. de Saqueville junior... mon futur époux...

tremblant de chavirer... et de mouiller ses gants jaunes... Le colonel tremblant aussi...

LA MARQUISE.

Lui!

JULIE.

Oui... oui... tremblant!... mais pour moi!... Et me disant : Mademoiselle... mademoiselle! ne vous tenez pas debout! — Par exemple! colonel! Eh! où serait la grâce? — Mademoiselle! mademoiselle! s'écrie alors M. de Saqueville junior... vous allez nous faire chavirer! Ah! que les hommes sont poltrons!... Et je m'amusais à faire vaciller la barque pour le faire plus pâlir encore!

LA MARQUISE.

Mais...

JULIE.

Attendez donc la fin! ma mère!... Tout à coup, je fais un mouvement si vif que la barque penche... Nous allons tomber! Que fait le colonel? Il se jette dans l'eau!

LA MARQUISE.

Ciel!

JULIE.

La barque, débarrassée de ce poids, et se relève... lui... semblable à un marin... à un triton... oh! c'était charmant!... c'était mythologique!... il pousse en nageant... la barque jusqu'à la rive, où nous abordons sains et saufs... et rendant grâces à notre sauveur!

LA MARQUISE.

Mais lui!... lui!...

JULIE, riant.

Il ruisselait sur la grève comme un fleuve!

LA MARQUISE.

Mais qu'est-il devenu? Cela peut le rendre malade!

JULIE.

Lui!... oh! ça lui est bien égal! Il ne voulait même

pas suivre son neveu et M. Sévin... qui l'a emmené dans son appartement pour se sécher...

LA MARQUISE.

Ah! vous me rassurez!

JULIE.

Ah! quelle idée! Je voudrais qu'il ne pût pas se sécher!... Nous lui donnerions le costume d'Othello de nos charades de l'année dernière!... ce serait délicieux!...

LA MARQUISE.

Julie!

JULIE.

Et si le curé venait!... on lui dirait que c'est un bédouin! Oh! d'abord, j'ai une fluxion de poitrine, si on ne lui donne pas le costume d'Othello!

LA MARQUISE.

En vérité! vous devenez plus folle chaque jour!... au lieu d'envoyer au colonel un costume d'Othello, je vais lui faire porter du vin de Malaga... du rhum... du thé...

JULIE.

Soyez tranquille!... chère mère! Il est chez M. Sévin qui ne se laisse jamais manquer de rien.

LA MARQUISE.

Tenez! il y a des jours où l'on croirait que vous n'avez pas de cœur.

JULIE, devenant tout à coup sérieuse.

Moi! chère mère! (Avec élan.) Mais vous ne savez donc pas combien je vous aime!

LA MARQUISE, tendrement.

Voilà un mot qui me fait du bien. J'ai toujours si peur qu'on ne te juge mal! (L'embrassant.) Mon étourdie, je vais pourvoir à ce que tu aurais dû faire!... (En s'éloignant, à part.) Et me préparer pour ma grande bataille. (Elle sort.)

SCÈNE VIII

JULIE, MISS JACKSON

Miss Jackson prend son ouvrage et s'assied à gauche.

JULIE, à part.

L'Afrique! le désert! (Chantant.) « Mon bien-aimé d'amour s'enivre. » Est-ce comme cela?...

MISS JACKSON.

Très bien, miss Julia. Mais pourquoi toujours le désert? Un peu de Bellini, maintenant...

JULIE.

J'aime cette voix qui meurt. Cela doit bien faire, la nuit, au bivouac, par un beau clair de lune.

MISS JACKSON, sentimentale.

Oui... mais Bellini!

JULIE.

Miss Jackson!

MISS JACKSON.

Quoi, miss Julia?

JULIE.

Miss Jackson, avez-vous jamais été amoureuse de quelqu'un?...

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia! *For shame!...*

JULIE.

Voyons, dites-le franchement! C'est impossible qu'avec des yeux si bleus vous n'ayez pas fait quelque passion. Avouez-le, vous avez été amoureuse de quelqu'un?

MISS JACKSON.

Fi donc! Si madame la marquise vous entendait!

JULIE.

Je voudrais savoir à quoi on reconnaît qu'on est amoureuse...

MISS JACKSON.

Les symptômes de l'amour, Shakespeare les décrit ainsi : « Le pourpoint mal boutonné... pas de chapeau « sur la tête.,. les bas qui tombent sur les talons... »

JULIE.

Ah! fi donc, miss Jackson! moi, quand je ferme les yeux, je vois de grands chameaux tout chamarrés d'or, des chevaux arabes qui piaffent, des coups de fusil, des ballots de cachemires hauts comme la maison, des tapis à ramages, et cent mille figures basanées qui crient : « Vive madame la Maréchale!... Vive madame la Gouvernante! »

MISS JACKSON.

Oh! comment voyez-vous tant de choses?

JULIE.

In the mind's eye, comme dit Hamlet à Horatio, par l'œil de la pensée. N'est-ce pas que ce doit être fort joli?...

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia, vraiment vous voudriez aller à Alger?

JULIE.

Oui, ma belle! Savez-vous tirer les cartes?

MISS JACKSON.

Non!

JULIE.

Il faut que je voie une somnambule, pour savoir si j'irai à Alger.

MISS JACKSON.

Vous irez avec M. Louis de Saqueville, voir son oncle à Alger.

JULIE.

Oh! que je n'aimerais pas voyager dix lieues avec M. Louis de Saqueville!

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia! c'est un si aimable jeune homme!

JULIE.

Pour ses électeurs... mais comme sa femme s'ennuiera!...

MISS JACKSON.

Non, miss Julia; vous ne vous ennuierez pas

JULIE, étendant la main.

Non, je ne m'ennuierai pas, j'en fais le serment. Miss Jackson, sans bêtises, c'est que je suis amoureuse passionnée, miss Jackson. Si vous vous avisez de faire de grands yeux et d'ouvrir ainsi la bouche comme une boîte aux lettres, je fais des folies, j'envoie une déclaration en quatre pages à mon objet. M'en défiez-vous?

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia! est-il possible! Comment! vous n'aimez plus M. Louis de Saqueville? Qui donc?

JULIE.

Qui donc! qui donc! c'est bien difficile à deviner. Allez-vous faire la bête maintenant? Voyons, essayez de dire que l'oncle ne vaut pas mieux que le neveu. Essayez, pour voir, et je vous arrache les yeux... Dites, si vous l'osez, du mal de l'oncle. (Elle la pince et lui tire les cheveux.)

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia, vous me faites mal avec vos *oncles.*

JULIE.

Ah! très joli!... très joli!... Miss Jackson a fait un calembour!... que je vous embrasse pour la peine, miss Jackson. C'est très fort pour une insulaire, dans un âge si tendre... Mais d'abord je voudrais bien savoir ce que vous pourriez dire contre mon choix...

MISS JACKSON.

Premièrement, vous êtes engagée.

JULIE.

Secondement, je me dégage.

MISS JACKSON.

Et puis, il a quarante-cinq ans.

JULIE.

Il n'en paraît pas plus de quarante-quatre et demi. Je les aime comme cela. Après?... Il a une belle moustache que je lui ferai mettre en papillote, et il a les cheveux encore très noirs... couleur solide.

MISS JACKSON.

Mais bientôt il deviendra gris.

JULIE.

Bientôt! Bientôt n'arrive jamais. Dans je ne sais combien de temps, il sera gris, l'année prochaine... après la saison... au moment de partir pour les eaux; qu'importe?... Nous allons à Alger. Il va être général. Grande entrée triomphale... on me donne des écharpes brodées, des chevaux arabes, des bracelets, et vous, je vous marie à un cheik.

MISS JACKSON.

Un cheik!

JULIE.

Oui, un cheik, et, si vous dites quelque chose, à un marabout! (Lui présentant un châle.) Mettez-moi cela en turban. (Pendant que miss Jackson la coiffe.) Puis viendra le moment d'entrer en campagne... Alors quelle séparation déchirante! J'attends les bulletins avec une impatience anxieuse, comme dit M. Sévin. Vous me lirez le *Moniteur*... Je serai couchée sur un divan, dans un petit salon tendu en satin blanc à fleurs, avec une bordure en versets du Coran. Là, je ne reçois pas un ennuyeux. Ma mère laissera son Sévin à la porte avec les parapluies... Arran-

gez donc mieux mon turban, un peu plus de côté... crânement, comme dit Marie de Roseville.

MISS JACKSON.

Et puis un bulletin viendra, et on lira : « Le général a été *toué*. »

JULIE.

Ah! bah! Comment voulez-vous que cela arrive? J'ai vraiment bon air avec ce turban. Est-ce qu'on est jamais veuve à vingt ans? Mais regardez-moi donc, et dites-moi si je n'étais pas née pour être la femme d'un pacha ou d'un général algérien!... En vérité, je ne veux plus porter que des turbans!

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia! C'est l'heure où M. Louis de Saqueville vient. Otez cela.

JULIE.

Oh! miss Jackson!... Et si l'oncle allait venir sur son grand cheval de bataille! Ma foi! je saute en croupe et je galope avec lui! Au désert! au désert!.. J'entends quelqu'un.

MISS JACKSON, regardant dehors.

Oh! miss Julia! Eh mais, c'est lui-même! pour l'amour du ciel, ôtez ce turban!... Mon Dieu, que pensera-t-il?

Le colonel entre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COLONEL.

JULIE, allant à lui, et le saluant comiquement.

Salamalec!

LE COLONEL.

Aleïkouum-Salam! Vous êtes charmante en ce costume! Madame votre mère n'est pas là?

JULIE.

Vous voyez.

LE COLONEL.

Elle ressemble à la Providence, montrant le bienfait et cachant la bienfaitrice. Elle m'a fait porter chez M. Sévin de quoi sauver dix noyés, et quand je la cherche... Mais où est-elle?

JULIE.

Elle est dans sa chambre, qui corrige une épreuve avec M. Sévin. Résignez-vous, vous m'appartenez.

LE COLONEL.

Je me résigne sans difficulté, car je viens surtout pour vous voir et pour vous parler... Mais que faisiez-vous donc? Vous jouiez des charades avec miss Jackson?

JULIE.

Demandez-lui ce que nous faisions et ce que nous disions.

MISS JACKSON, bas.

For shame!

LE COLONEL.

Je crains d'arriver en trouble-fête. Il faut pourtant que vous m'accordiez cinq minutes d'audience, car j'ai à vous parler... et très sérieusement.

JULIE.

En effet, je vous trouve la mine que vous devez avoir un jour de razzia. Miss Jackson, faites-moi l'amitié d'aller à votre place et de broder cela lestement... Prenez un siège, Cinna.

LE COLONEL.

Je regrette d'être si vieux, quand je vois la gaieté de votre âge. Dites-moi, vous avez vu Louis, hier?

JULIE, a.ec distraction.

Si je l'ai vu hier... attendez...

LE COLONEL.

Comment! vous ne savez pas?

JULIE.

Ah! oui... je me rappelle... il avait son cheval bai qui porte si mal les oreilles.

LE COLONEL.

De quoi avez-vous parlé?

JULIE.

Mais c'est donc un interrogatoire en forme?

LE COLONEL.

Vous avez causé ensemble?

JULIE.

Probablement. Mais de quoi?... Je l'ai oublié... Ah! d'élections, sans doute.

LE COLONEL.

Il a tort d'en parler à d'autres qu'à ses électeurs; mais je crains que vous ne l'ayez peut-être un peu querellé.

JULIE.

Moi, le quereller! oh! mon Dieu, non. Une querelle avec lui! Je n'aurai jamais de querelles qu'avec une personne... pour qui... tenez, j'en aurais peut-être avec vous...

LE COLONEL.

Oh! j'espère bien ne jamais mériter votre courroux. Écoutez-moi, ma chère enfant... Vous me permettez de vous appeler ainsi?... Nous autres hommes, nous accusons les femmes d'exigences et de susceptibilité... et nous sommes cent fois plus exigeants et susceptibles qu'elles. C'est que, pour un homme, c'est une peine... bien cruelle, voyez-vous... d'aimer, de nourrir une affection que nous sentons n'être pas partagée... il n'y a pas au monde de plus grand malheur. Vous traitez mal mon pauvre Louis.

JULIE.

Comment cela?

LE COLONEL.

Je m'en aperçois moi-même... Vous n'avez pas pour lui...

JULIE.

Que faut-il donc que j'aie?

LE COLONEL.

Tout ceci est bien délicat à dire... mais vous excuserez l'indiscrétion d'un homme qui a vécu si longtemps parmi les sauvages... Vous ne paraissez pas avoir pour lui l'affection à laquelle peut prétendre la personne qui vous est destinée.

JULIE.

Il trouve que je manque d'affection?

LE COLONEL.

Il s'en désole et s'en irrite, au lieu de chercher à la gagner, cette affection... Voyons, ma chère Julie... parlez-moi à cœur ouvert... A mon âge, vous pouvez me dire bien des choses... Quoique vieux, j'aime la jeunesse. Eh bien, que vous n'aimiez pas Louis... cela peut tenir à deux causes... ou vous n'aimez encore personne... c'est cela, sans doute... vous êtes si jeune... et votre éducation...

JULIE.

En effet, on nous défendait cela au couvent... et de nous manger les ongles.

LE COLONEL.

Vous dites cela singulièrement... Regardez-moi : je suis un peu physionomiste... Au travers de ce joli sourire, je vois une petite moue qui m'effraye... Après tout, un attachement ne se commande pas... Vous avez peut-être cru trouver ailleurs ce qui manque à Louis... cette vivacité expansive, cet enthousiasme qu'à votre âge on

croit la preuve d'une affection véritable... (Elle fait un signe de tête affirmatif.) Je le craignais! Écoutez-moi, vous êtes bien jeune, bien jolie... sans expérience... Voilà de grandes chances pour mal placer son affection; mais n'avez-vous pas près de vous une bonne mère qui vous aime, qui ne vit que pour vous?

JULIE.

C'est ma meilleure amie.

LE COLONEL.

C'est elle que vous devez consulter.

JULIE.

C'est qu'elle corrige ses épreuves.

LE COLONEL, après un silence.

Ah!... ainsi, vous aimez... Et ce n'est pas le pauvre Louis que... Je ne vous en parlerai plus... Je ne pense maintenant qu'à vous seule... Au moins, celui que vous aimez, êtes-vous sûre qu'il soit digne de vous?

JULIE, avec force.

Oui!

LE COLONEL.

On croit toujours ce qu'on désire. Regardez dans votre glace... cette jolie tête rose et blanche... Demandez-vous si tant de grâce... si ce petit cœur si noble, doivent appartenir à un fat!

JULIE.

Non, jamais!

LE COLONEL.

Votre accent me rassure. Je crois qu'il est digne de vous... Votre mère sait-elle que vous l'aimez?

JULIE.

Non! elle corrige...

LE COLONEL.

Ah! laissez cette plaisanterie... Nous parlons, hélas! du bonheur ou du malheur de toute votre vie, ma chère

enfant... Je tremble, quand je pense qu'un homme peut ensorceler une pauvre jeune fille, parce qu'il danse bien.

JULIE, gaiement.

Oh ! pour cela, je parie qu'il danse fort mal.

LE COLONEL.

Tant mieux, si c'est d'après des qualités plus recommandables que vous le jugez ; mais pourquoi ne parle-t-il pas à madame votre mère ?

JULIE.

Ah ! c'est que je ne sais pas trop s'il pense à moi.

LE COLONEL.

S'il pense à vous ?... Ah ! Julie ! Julie !... Voilà un roman comme on en fait à vingt ans. Vous aimez un inconnu qui vous aura sauvée de quelque danger au clair de la lune.

JULIE.

Peut-être !

LE COLONEL.

Folies, mon enfant, déplorables folies ! La contredanse valait mille fois mieux... Comment ! il ne sait pas que vous l'aimez ? Mais c'est donc un imbécile ?

JULIE, riant.

Oui... ou bien peut-être il ne se rend pas justice.

LE COLONEL.

Vous n'avez pas le sens commun, ma pauvre enfant ; mais vous voilà toute sérieuse, vous changez de couleur ; est-ce une larme que je vois dans ces grands yeux ?... Pauvre jeunesse ! pauvre jeunesse ! Que de chagrins elle se prépare avec un seul moment d'étourderie !... Enfin, ce bel inconnu...

MISS JACKSON, se levant avec inquiétude.

Miss Julia, Mme la marquise doit avoir fini. Je vais la prévenir que le colonel est ici...

JULIE.

Non, je vais la prévenir moi-même... Dites-moi, colonel, en Algérie... les femmes sont voilées... c'est comme si les hommes étaient aveugles... Comment une femme s'y prend-elle pour faire une déclaration?

LE COLONEL.

Mais vous pensez bien que je n'en ai guère reçu?

JULIE.

Mais d'autres plus heureux que vous... moins humbles...

LE COLONEL.

Vous me rappelez une assez ridicule histoire... J'entrais à Tlemcen : j'avais à côté de moi mon adjudant-major, brave officier, beau comme un ange. Dans la grande rue, une femme voilée prend la bride de son cheval et lui jette un bouquet dans le pli de son burnous...

Julie lui jette son bouquet, et sort en se cachant la figure.

LE COLONEL.

Ah! (A miss Jackson.) Mademoiselle, veuillez dire à Madame la marquise que je repars pour l'Afrique.

Il sort par le fond en tournant à droite. M. Sévin paraît du côté gauche et suit des yeux le colonel qui s'éloigne.

SCÈNE X

MISS JACKSON, M. SÉVIN.

MISS JACKSON, sur le devant de la scène, tout éperdue.

Good heavens... I have... jamais...

M. SÉVIN.

Eh! qu'a donc le colonel, pour sortir ainsi tout éperdu, sans voir personne?

MISS JACKSON.

Oh! *mister* Sévin!... si vous...! *If you... I don't know...* quand je pense... oh! *My Lord!...* une jeune fille!

M. SÉVIN, riant.

Hé, bon Dieu!... Miss Jackson, qu'avez-vous donc aussi?... vous parlez anglais et français...

MISS JACKSON.

Oh! silence!... Mme la marquise!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Elle entre par le côté opposé à celui où est sortie Julie. Elle est coiffée en cheveux avec des rubans et porte une toilette élégante.

LA MARQUISE, à Sévin.

Mon cher monsieur Sévin, veuillez rejoindre le colonel et lui dire que je veux absolument lui parler avant son départ.

M. SÉVIN.

J'y cours, madame la marquise. Il sort.

LA MARQUISE.

Miss Jackson, si vous trouvez Julie, veuillez me l'envoyer.

MISS JACKSON.

Yes, madame la marquise. Elle sort.

SCÈNE XII

LA MARQUISE, seule; elle va à l'endroit où la fleur jetée par Julie est tombée, la ramasse et, après un moment de silence :

L'aime-t-elle? Est-ce une simple gaieté de cette folle tête?... Les jeunes filles sont si enfants!... celle-là sur-

tout! Est-ce explosion subite de son âme? Il y a tant de mystères dans les cœurs de vingt ans!... Lui jeter cette fleur comme dénoûment à son récit... Et lui! lui! ne pas même la ramasser... et s'enfuir!... S'enfuir? Pourquoi? Est-ce elle qu'il fuit? Pourquoi?... Est-ce moi qu'il redoute? Mille sentiments se combattent en moi! La jalousie d'abord... oui, je suis jalouse qu'elle l'aime! La joie! Je suis heureuse qu'il ait dédaigné cette fleur! La douleur maternelle! Si cette enfant souffre, si elle doit souffrir... pas de bonheur possible pour moi, m'aimât-il encore, lui! Si elle l'aime... je ne peux pas lui donner pour beau-père celui qu'elle aime!... Oh! à tout prix, il faut sortir de cette anxiété!... La voici! Interrogeons-la!

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE, *entrant gaiement.*

Vous me demandez, mère? *(Apercevant la toilette de sa mère.)* Oh! que vous êtes jolie ainsi!

LA MARQUISE, *vivement.*

Tu trouves?

JULIE.

A la bonne heure! Voilà comme je vous aime!... Vous êtes plus jeune de dix ans!... Oh! les beaux cheveux!

LA MARQUISE, *émue.*

Vraiment?

JULIE.

Oh! mais!... un moment!... Si vous continuez ainsi... vous allez être plus jolie que nous toutes... Je vous défends... *(Apercevant aux mains de la marquise sa fleur, à part, avec un geste de trouble.)* Ma fleur!

LA MARQUISE.

Qu'as-tu donc? Tu sembles troublée...

JULIE.

Moi?

LA MARQUISE.

Oui... on dirait que c'est la vue de cette fleur...

JULIE.

De cette fleur?

LA MARQUISE.

Oui! ne te semble-t-elle pas très jolie?

JULIE.

Certainement... très jolie!... Dites-moi donc, mère?... Est-ce que le colonel n'était pas ici?...

LA MARQUISE.

Quand je suis entrée?... En effet...

JULIE.

Ah!... Vous a-t-il parlé?

LA MARQUISE.

Parlé... de quoi?

JULIE.

Que sais-je?... de son neveu... peut-être? C'est lui qui vous a donné cette fleur?...

LA MARQUISE.

Non! Je l'ai trouvée là... par terre...

JULIE, vivement.

Par terre!... (A part.) Il ne l'a pas même ramassée!

LA MARQUISE.

Ah! çà, mais qu'as-tu donc avec cette fleur? Elle t'intéresse donc beaucoup?

JULIE, éclatant de rire.

Ha! ha! ha! Tout est possible!... Les hommes sont si fats!

LA MARQUISE.

Que veux-tu dire?

JULIE.

Que je vois bien que vous savez tout!... Le colonel vous a tout conté... et, à votre air sévère... à votre physionomie de mère grondeuse... je vois bien que vous croyez que votre fille... (Riant de nouveau.) Est-ce qu'il n'a pas compris, par hasard ?...

LA MARQUISE.

Compris ? quoi ?

JULIE.

Que je faisais de la couleur locale... que je jouais une comédie algérienne ?

LA MARQUISE.

Mais !

JULIE, riant plus fort.

Est-ce qu'il aurait pris mon bouquet jeté pour une déclaration ?... ha ! ha ! Je le voudrais bien !... ha ! ha ! ha !... (S'interrompant tout à coup de rire.) Eh bien, au fait... je ne suis pas née pour mentir !... Je le lui ai jeté parce que je l'aime...

LA MARQUISE.

Tu l'aimes !

JULIE.

Oui !

LA MARQUISE.

A son âge !...

JULIE.

Les héros n'ont pas d'âge !

LA MARQUISE.

Un homme que tu ne connaissais pas hier !

JULIE.

Il y a des âmes qu'on connaît en une heure, comme il y en a qu'on ne connaît pas en dix ans !

LA MARQUISE.

Tu es folle !

JULIE.

Folle !... folle !... de tête ? soit ; d'imagination ?... oui... mais de cœur ? non ! car ce cœur, je le tiens de vous, et il est ferme et sérieux comme le vôtre... (Mouvement de la marquise.) Ce langage vous étonne dans ma bouche... il m'étonne moi-même !... Il me semble que tout ce que je vous dis naît en mon âme à mesure que je l'exprime... Et pourtant... c'est mon âme même !... Oui, dans cette petite fille fantasque, capricieuse, extravagante, il y a une femme !

LA MARQUISE.

Une femme qui prétend aimer un inconnu.

JULIE.

Je le connais depuis plus de trois ans, car voilà trois ans que je l'attends..

LA MARQUISE.

Tu l'attends !

JULIE.

Oui, je l'ai pressenti... deviné, au dédain irrité que m'inspirent tous les jeunes gens qui nous entourent !... Si vous saviez quelle colère sourde j'éprouve à la vue de ces petits porte-cigares si bien pommadés, de ces petites moustaches si bien cirées, de ces petites mains si bien gantées, et de ces petits cœurs si mal placés !... Votre Sévin si hypocrite !... M. Louis de Saqueville si peureux !... Vous n'étiez pas là tout à l'heure avec nous dans ce bateau !... Si vous l'aviez vu... tout blême... se cramponnant aux bords de cette barque, se laissant faire peur par une petite fille, osant avoir peur près de la femme qu'il aime !... Mais lui ! lui ! voilà un cœur ! Je ne parle pas de son courage... ce n'est pas du courage pour lui que de se jeter à la nage pour sauver une femme !... Mais avec quelle présence d'esprit il a sauté hors du bateau pour le relever ! avec quelle grâce énergique et

souple il poussait cette frêle embarcation au rivage ! Et tout à l'heure... là... en me parlant de son neveu, quel regard affectueux et bon ! Comme cette voix, habituée au commandement, savait se faire douce et tendre... je me trompe... s'adoucissait naturellement pour parler à une jeune fille!... Il avait presque des larmes dans les yeux !... Je suis sûre qu'il a aimé ! ce que j'appelle aimé ! Je suis même sûre qu'il a souffert ! oui ! je sentais en lui je ne sais quelle tristesse cachée, quel souvenir douloureux qui m'attache encore à lui ! (Avec tendresse.) Il doit être si doux de consoler un grand cœur ! Et je crois que je le consolerais si bien !... Je vois clair en moi-même, ô ma mère!... Mon premier besoin est d'être fière de l'homme dont je prendrai le nom ! Il faut que je ne puisse pas prononcer ce nom sans respect ! Il faut que, quand mon mari sera absent, je puisse penser à ce qu'il a fait de bien et de beau ! Il faut que, quand je sortirai avec lui, je voie les regards me suivre avec envie... Je suis orgueilleuse ! Je ne puis épouser qu'un homme supérieur... De quel droit, et à quel titre? je ne le sais... mais je ne peux pas aimer moins !...

LA MARQUISE, après un silence.

Mais si... lui... il ne t'aimait pas?

JULIE.

C'est impossible!...

LA MARQUISE.

Impossible?... Et ce bouquet... qu'il n'a pas même ramassé !

JULIE, suffoquée de douleur.

Ce bouquet? mon bouquet!... oh!... malheureuse!... J'avais tout oublié! (Avec énergie.) Eh bien, je veux le savoir! ce bouquet laissé... ne dit peut-être rien !... Un fat s'en fût vanté, un sot en aurait ri! Un honnête homme peut feindre de n'avoir pas compris! Je suis plus jeune

que lui, plus riche que lui... Ce dédain apparent n'est peut-être que de la délicatesse... En tous cas, dédain ou réserve, je veux le savoir!... Je veux que vous lui offriez ma main de ma part... et s'il la refuse, je sais ce qui me reste à faire!... (La marquise sonne.) Que faites-vous?

(Une femme de chambre paraît.)

LA MARQUISE.

Veuillez me donner mon bonnet et mon mantelet que j'ai laissés là... dans ma chambre.

JULIE.

Comment! mère! vous allez remettre ce bonnet que je déteste!

LA MARQUISE, souriant.

Oui! Oh! l'on veut en vain échapper à son âge! En t'écoutant... l'émotion... le trouble... Je sens le froid qui me gagne.

La femme de chambre rentre. La marquise met son bonnet et s'enveloppe de son manteau. A ce moment le colonel rentre.

SCENE XIV

LA MARQUISE, LE COLONEL, JULIE.

JULIE, à sa mère.

Lui!...

LA MARQUISE, au colonel.

Merci d'être venu, colonel!

Le colonel, en la revoyant, fait un geste de surprise.

LA MARQUISE, souriant.

Allons! je vois avec plaisir que vous n'êtes pas changé... Toujours la même franchise!

LE COLONEL.

Comment! Madame!

LA MARQUISE.

Oui!... en me revoyant... vous n'avez pu retenir un geste, un regard... de surprise... de me trouver si... si vieillie...

LE COLONEL.

Moi, Madame!

LA MARQUISE, se retournant vers sa fille, et la montrant.

Heureusement... me voilà... à vingt ans... telle que vous m'avez connue!... Elle me ressemble... n'est-ce pas?

LE COLONEL.

En effet!...

LA MARQUISE, lui tendant la fleur.

Prouvez-le-moi... en recevant cette fleur de ma main!

LE COLONEL.

Comment! Madame!...

LA MARQUISE.

Merci!

JULIE, se précipitant sur la main de sa mère.

Ma mère!...

LA MARQUISE, la regardant.

Pauvre enfant!... Quelle joie!... Allons!... c'est moins dur que je ne croyais.

La toile tombe.

A DEUX DE JEU

PRÉFACE

Cette petite pièce tient par un fil à un grand événement historique.

Je l'écrivis sous l'impression très vive d'un fait réel. Je ne la destinais pas au théâtre. Mais, une fois qu'elle fut achevée, le désir me vint de voir agir mes personnages, de les entendre parler, et je priai M[me] Arnould-Plessy et M. Febvre de vouloir bien la jouer chez moi. Ils y consentirent, avec une bonne grâce dont un vif succès fut la récompense. Ce succès eut même assez d'écho pour que le duc de Mouchy, avec qui j'étais en relations sympathiques, me témoignât le désir d'offrir cette représentation aux habitués de son joli hôtel de la rue de l'Élysée. Le 27 mai 1867 fut le jour choisi pour la représentation.

Mais ce même jour, à six heures et demie, fit son entrée dans le monde une petite personne qui ne me laissa pas partir : ma fille me donna une petite-fille. Le grand-père prit le pas sur le père, et je restai auprès de celle de mes deux enfants qui m'intéressait le plus.

L'Empereur était chez M. de Mouchy, au nombre des spectateurs; la pièce lui plut beaucoup, si bien que, quelque temps après, au moment où *A deux de jeu* allait être représenté, à la Comédie-Française, ordre vint au théâtre de donner la première représentation aux Tuileries. L'Empereur voulut l'offrir en primeur aux souverains assemblés pour l'Exposition. Après la représentation, le roi de Prusse s'approcha de M. Febvre et causa longtemps avec lui.

— Que vous disait donc Sa Majesté le roi de Prusse, monsieur Febvre? lui demanda l'Empereur.

— Sire, il m'a dit qu'il espérait que Mme Plessy et moi, nous irions dans un an jouer *A deux de jeu* à Berlin, pour montrer à ses sujets comment on jouait bien une jolie comédie.

L'Empereur garda un moment le silence, puis, tout en tournant sa moustache, il dit lentement:

— Dans un an? à Berlin? Cela se peut.

M. Febvre, frappé de cette parole et du ton avec lequel elle avait été dite, me la répéta le lendemain. En 1867! Trois ans avant la guerre de 1870! Il y pensait donc déjà, au moment où il donnait l'hospitalité à tous les souverains de l'Europe.

PERSONNAGES

La marquise de MIREVILLE.	Mme Arnould Plessy.
Octave de NÉRIS.	M. Febvre.
LOUISE, femme de chambre. .	Mlle Tordeus.
L'ouvrière fleuriste.	Mlle Rose Barretta.

A DEUX DE JEU

Le théâtre représente un petit salon élégant. Une cheminée au fond. Deux portes à pan coupé. A gauche, un petit piano droit, posé latéralement. A côté du piano, un fauteuil; un canapé à côté de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE DE NÉRIS assis à droite, LOUISE, parlant à une ouvrière fleuriste qui tient une couronne à la main.

LOUISE, à l'ouvrière.

Vous entendez, Mademoiselle? Répétez bien à madame du Séjour ce que Madame vous a dit : Cette fleur un peu plus bas... pas trop bas!... mais un peu plus bas!...

L'OUVRIÈRE.

J'ai compris, Mademoiselle.

OCTAVE, assis, à part.

Elle ne s'occupera guère de fleurs tout à l'heure.

LOUISE, de même.

Oh! c'est qu'il faut absolument que Madame soit ravissante au bal de ce soir! Son honneur y est engagé!...

L'OUVRIÈRE.

Ce sont des engagements que madame la marquise de Mireville n'a pas de peine à tenir.

LOUISE.

Sans doute!... Mais ce soir, c'est sacré!... Il s'agit, pour Madame, d'écraser la marquise de Blossac! Ainsi, n'oubliez pas de rapporter la couronne dans une heure!

OCTAVE, à part.

Dans une heure, j'aurai tout dit.

L'OUVRIÈRE, en s'éloignant.

Est-ce que madame la marquise en veut à madame de de Blossac?...

LOUISE, la reconduisant.

Mortellement, ma chère demoiselle! Qui n'a pas entendu parler de ce qui s'est passé au dernier bal de l'ambassade d'Autriche? La robe ponceau contre la robe cerise!...

L'OUVRIÈRE.

Ah! oui!... Dans une heure! (Elle sort par la gauche.)

OCTAVE, se levant avec impatience et allant à Louise.

Est-ce que vous n'avez pas remis ma carte à madame la marquise?...

LOUISE, redescendant la scène.

Si, Monsieur! mais je doute que Madame vous reçoive...

OCTAVE.

Ne pas me recevoir!... C'est impossible!... Je vous dis que l'affaire la plus grave, la plus sérieuse...

LOUISE.

Grave?... Sérieuse?... Raison de plus pour qu'on ne vous reçoive pas. Je connais les principes de Madame. Les affaires graves amènent les entretiens graves; les entretiens graves fatiguent la physionomie, tirent les traits, échauffent le teint... Madame ne vous recevra pas.

OCTAVE.

Mais...

LOUISE.

Mais... puisqu'il faut vous le dire, Monsieur, le bal de

ce soir n'est pas un bal ordinaire... C'esl un duel ! c'est une rencontre définitive entre Madame et la marquise de Blossac ! (Mouvement d'Octave.) Je vous fais juge vous-même, Monsieur. Au dernier bal de l'ambassade d'Autriche, Madame avait fait faire chez Worth, ou, si vous l'aimez mieux, Worth avait fait pour Madame... ou plutôt... non... Madame et Worth avaient composé ensemble,... car Worth a beaucoup d'audace, d'invention... mais il manque peut-être un peu... de... Non! non ! il ne manque de rien !... Mais Madame a une sûreté de jugement... un tact dans la hardiesse!... Enfin... ils avaient donc composé ensemble une robe cerise... une merveille ! Madame entre dans le bal et faisait déjà éblouissement,... lorsque la marquise de Blossac, qui avait su la toilette de Madame par une ouvrière de Worth... qu'elle avait gagnée... car c'est une vénalité!... des intrigues!.. On se croirait sur le turf... La marquise de Blossac entre donc avec une robe... devinez de quelle nuance?... Ponceau!... Or, Monsieur sait ce que fait le ponceau à côté du cerise!... Il l'affadit, il le blafarde, il l'éteint!... Et voilà la toilette de Madame détrônée!... Voilà Madame vaincue!... Oh! Monsieur peut m'en croire, je n'en ai pas dormi de la nuit !..

OCTAVE, qui a tiré sa montre pendant quelle parlait et qui a compté les minutes, la remet dans son gilet quand Louise s'arrête.

Quatre-vingts secondes!...

LOUISE, repartant.

Mais, heureusement, voici une autre fête, et le jour de la revanche est arrivé!... Madame ne dit rien... parce que Madame est très fière!... Mais, je le vois à son air... elle se prépare!...De plus, nous devons savoir, par Mme de Luxeuil. la toilette de notre ennemie... Or, Monsieur comprend bien que ce n'est pas dans un moment pareil...

OCTAVE.

Avez-vous fini?...

LOUISE, *avec résignation.*

S'il le faut...

OCTAVE.

« S'il le faut » est charmant! (*Avec force.*) Je vous ordonne, Mademoiselle, de retourner près de votre maîtresse... et de lui dire que M. Octave de Néris est ici, non pour lui, mais pour elle; que l'affaire la plus importante m'amène, et qu'il faut, vous m'entendez bien! qu'il faut qu'elle m'accorde une heure d'entretien!

LOUISE.

Une heure!... Ah! bon Dieu!... une heure!...

OCTAVE.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

LOUISE.

Mais...

OCTAVE.

Allez! Et quant à cette coiffure de bal, elle arrivera toujours à temps; car madame la marquise ne la mettra pas.

LOUISE, *éperdue.*

Madame ne mettra pas cette coiffure?...

OCTAVE.

Pas d'observations!... Allez!...

LOUISE. *s'éloignant.*

Quel accent dans sa voix!... (*Sur un geste d'Octave.*) J'obéis, Monsieur!... J'obéis. (*Elle sort par la droite.*)

SCENE II

OCTAVE, *seul.*

Allons!... voici le moment. Je ne manque pas de résolution d'ordinaire, mais j'ai peur. Rude mission, que celle que j'ai acceptée là! Que va dire cette jeune fem-

me? Et ces préparatifs de fête!... Et ce bal!... C'est peut-être pour lui qu'elle veut triompher!... Et venir jeter au milieu de tous ces rêves de coquetterie et d'amour cette sombre histoire!... Oh! c'est tout simplement horrible. Je m'en vais. (Il fait un pas pour sortir, puis revient). Non! un intérêt sacré, un devoir m'amène. Je parlerai! Je remettrai ces lettres. (Il tire un paquet de lettres, et les regarde.) Mystérieux témoins de tendresse... de passion! Tristes messages de douleur!... Que va-t-elle dire en vous recevant?... La voici!... (La marquise paraît.) Quel grand air! Quels yeux! Oh! le malheureux!... je comprends tout!

SCENE III

OCTAVE, LA MARQUISE, entrant par la droite.

LA MARQUISE, avec ironie.

Je me rends à vos ordres, Monsieur...

OCTAVE.

Madame, un tel mot...

LA MARQUISE.

En connaissez-vous un autre pour caractériser vos paroles, Monsieur? N'avez-vous pas dit à ma femme de chambre : « Je vous commande d'aller dire à votre maîtresse que je l'attends... et qu'il faut qu'elle vienne? »

OCTAVE, se récriant.

Oh! madame la marquise!... Ce n'est pas à vous...

LA MARQUISE, avec une raillerie un peu hautaine.

Ne vous en défendez pas... C'est ce qui m'a immédiatement décidée à venir. Je ne suis pas habituée à ce langage et je n'ai pas été fâchée de voir de près un homme qui envoie un pareil message à une femme comme moi.

OCTAVE.

Mon récit me servira d'excuse, j'espère...

LA MARQUISE.

Parlez donc! Mais il aura bien de la peine à valoir votre début... (Lui montrant un siège.) Je vous écoute, Monsieur.

OCTAVE, s'asseyant à gauche.

(A part.) Est-ce que je vais me troubler, moi? (Haut.) Madame, vous connaissez, je crois, un jeune homme nommé M. Édouard Hubert?

LA MARQUISE, cherchant.

M. Édouard Hubert?... Hubert? Je suis si brouillée avec les noms!

OCTAVE, vivement.

Comment! vous ne vous rappelez même pas...

LA MARQUISE.

Oh! pardon! pardon! Ingrate que je suis!... Un jeune homme blond... pas très grand!... Une jolie tête... et un valseur... Oh! un valseur, comme je n'en ai jamais trouvé qu'à Vienne!... Vous disiez donc que M. Hubert?

OCTAVE, avec surprise.

Mais, Madame... je le croyais de vos amis.

LA MARQUISE.

Il l'est en effet... Comment donc!... Tout ce qui le touche m'intéresse au plus haut degré... Eh bien! que lui arrive-t-il?

OCTAVE.

Plus qu'un malheur. Madame.

LA MARQUISE, avec une sorte d'intérêt.

Oh! mais, contez-moi donc cela!

OCTAVE.

Vous savez, Madame, qu'il occupait un poste très important chez un des premiers banquiers de Paris?

LA MARQUISE, avec dédain.

Lui! chez un banquier!... Une place... chez... Pardon... vous dites... un poste, je crois; un poste donc... Je l'ignorais absolument... Je le croyais de notre monde.

OCTAVE.

Comment? il ne vous a pas dit?... C'est juste! c'est juste! Il ne devait pas vous dire... Non, Madame, il n'était pas de votre monde; et le jour où il y mit le pied, il y laissa plus que sa vie.

LA MARQUISE, avec plus d'intérêt.

Que voulez-vous dire?

OCTAVE, avec énergie.

Qu'il fut saisi, en y entrant, d'une de ces passions invincibles... aveugles...

LA MARQUISE, gaiement.

M. Hubert!... ce jeune homme si blond!... Une passion!... Vous aurez bien de la peine à me faire croire cela...

OCTAVE.

Vous le croiriez sans peine, Madame, si je vous nommais la femme... qui...

LA MARQUISE, riant.

Grâce!... Je la vois d'ici!... Des yeux en amande!... des dents semblables à des perles!... des lèvres de corail!...

OCTAVE, la regardant.

Non! Madame!... non!... rien de ces fades beautés de keepsake, aussi inanimées et aussi inoffensives que le froid vélin où figure leur image. Non!... Mais la pâleur aux lèvres!... l'orgueil au front!... l'éclair aux yeux!... et, dans l'attitude, ce je ne sais quoi de royal et de dédaigneux qui subjugue les âmes tendres et faibles!

LA MARQUISE, riant.

Quel portrait!... Mais vous devriez écrire des romans, Monsieur?

OCTAVE.

Le malheureux l'aima de tout ce qui le séparait d'elle! Elle était duchesse, il était roturier; elle était riche, il était pauvre. Pauvre!... Quand on aime une femme habituée à toutes les élégances!... Comment satisfaire à ces mille désirs qui éclosent à chaque instant sur ces lèvres aimées, et comment résister à les satisfaire?... Il n'y résista pas!... L'argent qui lui manquait, il le demanda à des spéculations... il l'emprunta à la caisse qui lui était confiée!

LA MARQUISE, vivement.

Lui!... (Se remettant.) Comment? M. Hubert! ce jeune homme qui semblait si honnête?... Il a...? Je n'aurais jamais cru cela de lui.

OCTAVE, vivement.

Attendez!... S'il était trop faible pour éviter la faute, il était trop probe pour l'accepter... et hier...

LA MARQUISE.

Hier?

OCTAVE.

Il a disparu!...

LA MARQUISE.

Disparu!... Oh!... que c'est triste! Disparu! Et où est-il?

OCTAVE.

Qui le sait? ou, plutôt, qui ne le devine?... qui ne comprend à quel désespoir le remords peut pousser un homme d'honneur qui a cessé de l'être?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, [en]trant vivement.

Un télégramme pour madame la marquise!

LA MARQUISE.

Un télégramme?...

LOUISE, à demi-voix à la marquise.

De madame de Luxeuil! sans doute pour la toilette...

LA MARQUISE, lisant le télégramme.

« Chère : Blossac : Bleu! » (A mi-voix et en souriant.) Du bleu!... elle est perdue!...

LOUISE.

Elle ose affronter le bleu!... avec son teint!... Perdue... Quelle parure Madame mettra-t-elle?...

LA MARQUISE.

Émeraudes et diamants!...

LOUISE, avec joie.

Celle qui va si bien à Madame!... (A part, en s'en allant.) L'honneur du pavillon est sauvé. (Elle sort.)

SCÈNE V

OCTAVE, LA MARQUISE.

OCTAVE, se levant et allant à elle.

Vous irez à ce bal?...

LA MARQUISE, assise.

Eh! pourquoi n'irais-je pas, mon cher monsieur?...

OCTAVE.

Pourquoi? pourquoi? (Avec expansion.) N'essayez pas de dissimuler, pauvre femme! Ne tâchez pas de cacher votre désespoir sous ce sourire qui me navre!... Laissez éclater vos larmes... vos sanglots!...

LA MARQUISE.

Monsieur!

OCTAVE.

Ne voyez-vous donc pas que c'est un ami qui vous

parle... un ami qui souffre comme vous ? Je sais tout !... c'est à moi qu'il a écrit en partant : j'ai là sa lettre, terrible en son obscurité... et voici les vôtres ! (Il lui montre les lettres.)

LA MARQUISE.

Les miennes ?

OCTAVE.

Les vôtres, qu'il m'a chargé de vous remettre... legs fatal ! legs de mort peut-être !... Oh !... non !... non !... je ne veux pas croire à cette issue sanglante... Pourtant, j'hésitais, je tremblais de vous apporter une telle douleur; mais quand j'ai pensé que cette atroce nouvelle viendrait peut-être vous saisir en pleine fête, aux yeux de tous, j'ai trouvé, dans la crainte de votre désespoir, la force de vous porter moi-même ce coup, que je peux alléger en le frappant, et... Mais qu'avez-vous, Madame ? Pas un mot ?... Pas un mouvement ? Oh !... répondez-moi, de grâce ! Pleurez donc !... Pleurez ! tout me semblera moins affreux que ce silence.

LA MARQUISE, après un moment de silence, se levant.

Veuillez me remettre ces lettres !

OCTAVE.

Mais, Madame !...

LA MARQUISE.

N'êtes-vous pas chargé de me les remettre ?...

OCTAVE.

Sans doute !... mais... je ne sais pourquoi... j'hésite.

LA MARQUISE.

Ah !... Avez-vous lu ces lettres ?

OCTAVE.

Lues ?... non, Madame.

LA MARQUISE.

Non ?

OCTAVE.

Non !

LA MARQUISE.

Je le regrette. Elles vous auraient appris que vous ne savez pas tout, Monsieur.

OCTAVE.

Comment ?

LA MARQUISE.

J'entrevois dans votre démarche, dans votre langage, une triste vérité, et qui serait une bien grave accusation contre M. Hubert, si ce n'est pas vous seul qu'elle accuse.

OCTAVE.

Je ne comprends pas.

LA MARQUISE.

Que vous a écrit M. Hubert en partant ?

OCTAVE.

Mais... son départ, son désespoir.

LA MARQUISE.

Eh ! que vous a-t-il dit pour moi?

OCTAVE.

Il m'a chargé de vous annoncer ces fatales nouvelles et de vous apporter ce portefeuille.

LA MARQUISE.

Rien de plus?

OCTAVE.

Rien de plus.

LA MARQUISE.

Et qu'avez-vous conclu de cette mission et de ces lettres renvoyées?... (Octave hésite.) Voyons!... Parlez!.. Vous êtes-vous dit qu'elles avaient pu être dictées par un sentiment pur et avouable, que, peut-être même, n'étaient-elles que l'expression d'une amitié de sœur, de conseillère, de consolatrice?... Répondez! Que vous êtes-vous dit?

OCTAVE, embarrassé.

Madame...

LA MARQUISE.

Vous ne répondez pas? je comprends. Il suffit! J'irai à ce bal.

OCTAVE.

Quoi!

LA MARQUISE.

Je vois qu'il faut songer à me défendre!... je vois que les amis de M. Hubert, armés et trompés par ses confidences vaniteuses, se préparent à faire tomber sur moi la responsabilité de son malheur, et vont chercher une excuse à sa faute dans la mienne!... Souffrez, Monsieur, que je ne donne pas moi-même raison à ces calomnies en n'allant pas à ce bal. Mon absence ressemblerait à un aveu. Ma présence sera une justification... J'irai! Ce matin c'était un plaisir, maintenant c'est un devoir!

OCTAVE, allant à elle, et éclatant.

Vous n'irez pas!...

LA MARQUISE, avec hauteur.

Eh! qui m'empêchera?

OCTAVE.

Moi!

LA MARQUISE, froidement.

Mes lettres, Monsieur, et sortez!

OCTAVE.

Vos lettres!... sortir!... non! Madame!... Non!... (Mouvement de la marquise.) Oh! vous ne savez pas à qui vous avez affaire! Je ne suis pas un de vos petits gandins de salon... moi! Je suis un ami! je suis un homme!... un homme indigné, révolté, exaspéré, et qui vous dit : « Vous n'irez pas à ce bal parce que je vous le défends! »

LA MARQUISE, remontant à la cheminée et prenant le cordon pour sonner.

Voilà ma seule réponse!... Adieu!...

OCTAVE, y courant aussi.

Eh bien! soit!... Allez-y! j'y vais aussi, moi!... vos lettres à la main!

LA MARQUISE, avec un cri.

Mes lettres!...

OCTAVE, appuyé sur la cheminée, en face d'elle.

Oui!... vos lettres!... Je vous ai menti... Je les connais!...

LA MARQUISE, avec mépris.

Je le savais bien!

OCTAVE, vivement.

C'est lui qui me les a lues!... toutes, page à page, ligne à ligne. Je sais ce qu'elles contiennent... je sais ce qu'elles révèlent! Et si vous avez l'audace d'aller à ce bal, si, au moment où ce malheureux agonise dans un coin, désespéré, sanglant, et nommant peut-être encore avec amour celle pour qui il meurt... vous osez, vous, aller promener dans une fête votre sourire de reine, votre front couronné de fleurs... et, qui sait? écouter ... écouter peut-être les tendres paroles d'un de ceux dont ce misérable était jaloux hier!... Alors...

LA MARQUISE, avec dédain, et descendant en scène.

Eh bien, alors?...

OCTAVE, hors de lui,

Eh bien, alors, j'oublie tout... comme vous avez tout oublié... et, aux yeux de tous, au milieu de votre triomphe, je vous marque au visage avec vos paroles mêmes, avec ces paroles d'amour, écrites là, de votre main, signées de votre nom... je lis vos lettres tout haut!...

LA MARQUISE.

Vous auriez la lâcheté de déshonorer une femme?

OCTAVE.

Vous avez bien eu le courage de tuer un homme!... oui, tuer! Qu'importe qu'il se soit fait ou non sauter la

cervelle? il n'en est pas moins mort! car son honneur est mort! (Avec exaspération.) O Parisiennes implacables! vous méprisez les malheureuses qui vendent le nom d'amour! mais elles, au moins, elles ont pour excuse la misère, la cupidité, la passion, parfois. Si elles vendent l'amour, elles ne le profanent pas!... Vous... vous immoleriez un homme pour un succès de coiffure... et, l'homme mort, vous porteriez son deuil en costume de bal! car ne croyez pas m'abuser!... ce n'est pas votre réputation que vous allez défendre à ce bal, c'est votre toilette que vous allez montrer! Mais cette fois, du moins, le vengeur est venu! un homme qui ne craint rien, un sauvage, comme vous dites!... Voici vos lettres! je les garde! je les garde comme une menace éternelle... comme une expiation! Et maintenant, si vous voulez aller à ce bal, allez-y!... Vous m'y trouverez... Adieu!... (Il fait un pas pour sortir.)

LA MARQUISE, avec autorité.

A mon tour, je vous défends de sortir, Monsieur!

OCTAVE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Que j'ai assez longtemps accepté la position d'une accusée; il est temps que les rôles changent, et qu'on voie enfin à quel devoir je manque, en refusant de sacrifier ma réputation à M. Hubert, et qui de nous deux a été la victime!... Restez, Monsieur! restez! Asseyez-vous là, et écoutez. (Elle s'assied à gauche, près du piano.)

OCTAVE, s'asseyant au milieu de la scène.

Que va-t-elle me dire?...

LA MARQUISE, après un silence.

Eh bien, oui, j'ai aimé M. Hubert! Qui a pu me donner à lui? Ce n'est pas l'intérêt... vous me faites l'honneur de croire qu'on ne m'achète pas avec quelques bouquets!

Ce n'est pas la vanité... Vous l'avez dit vous-même: il était roturier, j'étais une grande dame : il était obscur, j'étais presque illustre!... il n'ajoutait aucun éclat à ma vie, il ne jetait aucun reflet de gloire sur ma faute... Pourquoi donc l'ai-je aimé?... Pourquoi?... (Avec attendrissement.) Pour tout ce qu'il n'avait pas! pour tout ce qu'il n'était pas!... oui!... en voyant cet amour si humble et que je croyais si profond, en regardant ce pauvre jeune homme si craintif et pour qui la fortune me semblait si dure, une invincible ivresse de pitié me saisit!... j'éprouvai le besoin d'aller à lui, de me pencher vers lui, comme les bonnes fées de nos contes s'inclinent vers le malheureux endormi sur la route, et, le touchant de leur baguette, font que le mendiant se réveille roi!... Eh bien! j'aimai M. Hubert pour voir dans ses yeux les joies de ce réveil!... je l'aimai pour tout le bonheur que je lui donnerais!... pour toutes les injustices du sort dont je le consolerais!... pour sa surprise... pour sa reconnaissance... pour son amour, surtout!... je l'aimai pour être adorée de lui en étant tout pour lui!...

OCTAVE, à part, regardant la marquise qui a porté la main à ses yeux et s'est arrêtée attendrie.

Est-ce bien la même femme?... Cette voix si hautaine, devenant tout à coup si affectueuse et si douce!...

LA MARQUISE.

Trois mois s'écoulèrent!... Quel réveil!... au lieu de cette âme héroïquement tendre que j'avais rêvée, que trouvé-je en lui? Un être bon, sans doute, mais faible et vulgaire. Un cœur affectueux, je le veux bien, mais sans élévation et sans grandeur. Un caractère petit comme sa fortune!

OCTAVE, se récriant.

Madame!

LA MARQUISE.

Oh! vous vous récriez!... Mais si vous aviez été pendant deux ans, comme moi, martyre de sa faiblesse!...

OCTAVE, avec ironie.

Martyre!

LA MARQUISE.

Oui, martyre!... Notre monde, qui m'aurait pardonné un amant de mon rang, me reprochait avec amertume et comme une déchéance, ce qu'il ne croyait pourtant qu'une amitié. La jalousie de ses rivaux, car, enfin, je l'avais préféré aux plus grands noms, le poursuivait de mille dédains perfides, de mille railleries déguisées... Comment y répondait-il?... En les bravant? en opposant orgueil à orgueil, esprit à esprit? Non! Il courbait la tête! au lieu d'en être exaspéré, il en était honteux. C'était à lui de me défendre!... c'était moi qui le défendais!

OCTAVE, avec force, et se levant.

Ah! je ne vous laisserai pas plus longtemps calomnier un ami!... Que, pour les besoins de votre cause, vous vous métamorphosiez en fée bienfaisante... que vous traduisiez en pitié céleste votre préférence pour les beaux endormis de vingt-cinq ans... Soit!... j'y consens!... je veux même le croire. Mais quand vous dégradez à mes yeux celui qui fut pour moi... presque un frère, je vous arrête... et je vous dis : La preuve, Madame!... la preuve!

LA MARQUISE, assise, et froidement.

Quelle preuve?... la preuve que c'était une âme mesquine et vulgaire?

OCTAVE.

Oui!...

LA MARQUISE.

La preuve qu'il était indigne de l'amour dont il était l'objet?

OCTAVE, avec colère.

Oui! oui!

LA MARQUISE, avec force.

Eh! quelle preuve plus accablante puis-je vous donner, que celle que vous m'avez apportée vous-même?... (Mouvement d'Octave.) celle que vous avez là... flagrante... vivante dans vos mains, mes lettres!...

OCTAVE.

Vos lettres!...

LA MARQUISE.

Qui vous les a livrées?... qui vous les a lues?... qui vous a révélé le secret de mon déshonneur?... vous me l'avez dit vous-même... c'est lui!...

OCTAVE, avec impatience.

Eh! mon Dieu! Madame!...

LA MARQUISE, avec ironie et hauteur, et se levant.

Oh! oui! je le sais!... Déshonorer une femme? faute vénielle! le monde en rit! tous les hommes le commettent! Mais vous... Monsieur!... vous!... le chevaleresque!... le redresseur de torts... oserez-vous me dire en face que ce n'est pas une lâcheté? La feriez-vous?

OCTAVE.

Madame!

LA MARQUISE.

Ne vous feriez-vous pas tuer mille fois plutôt que de payer l'amour d'une femme par une trahison?

OCTAVE, énergiquement.

Oh! cela! je le jure!

LA MARQUISE.

Eh bien! lui, il a eu besoin de le trahir pour en être heureux!... Vous en auriez été fier; il n'a songé, lui, qu'à en être vain! Ce n'était pas ma tendresse qui le touchait, c'était la divulgation de ma tendresse.

OCTAVE, avec irritation

Madame!...

LA MARQUISE.

Oh! j'ai bien le droit de me révolter! Il s'est vanté à vous; qui me dit qu'il ne s'est pas vanté à d'autres?

OCTAVE.

J'atteste le ciel que non!

LA MARQUISE.

Qui vous donne le droit de l'attester? Je le connais mieux que vous, moi qui l'ai deviné presque au lendemain de ma chute.

OCTAVE, la regardant en face et nettement.

Si vous l'avez deviné, pourquoi ne l'avoir pas chassé? Pourquoi n'avoir pas tout brisé quand vous avez tout compris?

LA MARQUISE.

Si vous me demandez pourquoi, vous ne connaissez guère le cœur des femmes!...

OCTAVE.

C'est vrai!... je ne le connais guère! et, en vous écoutant, je vois que ce n'est pas un mystère, mais un abîme.

LA MARQUISE, allant s'accouder debout sur le piano, derrière le fauteuil.

Pourquoi je ne l'ai pas quitté?... Pour mille motifs étranges et confus... Par un nouveau mouvement de compassion d'abord... il était capable de souffrir, s'il n'était pas capable de se dévouer... Puis par un reste de tendresse; le cœur ne se déprend pas en un jour, et celui qui a su vous toucher garde toujours, même dans sa décadence, quelque chose du charme qui vous a séduit. Peut-être aussi par orgueil... je ne voulais pas convenir avec moi-même que je me fusse trompée. Enfin, que vous dirai-je? par dignité!... (Souriant.) Nous la plaçons parfois bien singulièrement, notre dignité! Mais je me disais que quand on a fait une pareille faute, le seul

moyen de la justifier, c'est de la légitimer par sa durée, c'est de l'épurer à force de sacrifices, de dévouement, de résignation... de douleurs même!... (Elle remonte vers le canapé, et s'y assoit en pleurant.)

OCTAVE, la regardant, et à part.

Très noble!... très touchant!... (S'asseyant en face d'elle et très nettement.) Mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?... ma phrase est peu polie... j'en conviens, mais je vous ai prévenue : je suis un sauvage. Puis j'assiste à un spectacle si étrange!... je trouve en vous un être si inconnu... si complexe!... Au moment où je crois vous accabler, vous me déconcertez tout à coup par une attaque si imprévue ; vous m'apparaissez sous tant de faces différentes... que...

LA MARQUISE, raillant.

Que je vous fais presque peur... Avouez pourtant que pour un être satanique, je suis une bien bonne femme. (Avec bonhomie.) Connaissez-vous beaucoup d'êtres de mon sexe qui écouteraient patiemment un tel langage? Et convenez que, si je suis une créature singulière dans mon espèce, vous êtes un fier original dans la vôtre!...

OCTAVE.

Oh! pas de raillerie, Madame, le moment est grave! je suis ici comme juge, comme vengeur peut-être... Je tiens votre réputation entre mes mains, vous le savez bien! voilà pourquoi vous m'écoutez si patiemment! Et voilà pourquoi aussi ma conscience inquiète se demande : Quelle part de vérité y a-t-il dans ce qu'elle me dit?... (La regardant fixement à mesure qu'il parle.) A qui ai-je affaire? à une âme forte et haute quoique coupable ; ou à une maîtresse en l'art de feindre? Se trompe-t-elle elle-même à moitié comme une habile comédienne qui finit par croire à son rôle, ou cherche-t-elle à me désarmer en me trompant?

LA MARQUISE, *avec une simplicité ironique.*

Monsieur le juge, puisque juge il y a, je crois que la première qualité qu'exige votre mission, c'est le bon sens. Or le bon sens suffit pour apprécier la vérité de mes paroles. Chacun sait ce que jettent d'irritation, dans les âmes les plus fermes, les désordres d'affaires; je ne vous apprendrai donc rien en vous disant que nos entretiens se passaient en plaintes jalouses, en soupçons amers, en récriminations déguisées et offensantes... Eh bien! comment ai-je répondu à ces injustices? je ne veux pas d'autre arbitre que vous-même. Relisez ces lettres, Monsieur, ces lettres dont vous voulez vous armer contre moi: relisez-les, et vous verrez s'il y en a une seule qui soit autre chose qu'un témoignage d'inaltérable affection... Mais pourquoi le cacherais-je? j'étais à bout de forces!... cette vie d'orages me devenait insupportable!... et quand vous êtes entré... quand vous avez commencé ce récit...

OCTAVE, *avec intérêt.*

Eh bien?...

LA MARQUISE.

Eh bien!... (*Se levant, et avec agitation.*) Mais non, non, je n'achèverai pas.

OCTAVE.

Ne pas achever?

LA MARQUISE, *passant à droite et marchant.*

J'en ai assez dit! j'en ai trop dit! j'ai trop subi cet ascendant étrange que je ne comprends pas moi-même, et qui m'a comme forcée de dévoiler tout mon cœur devant un homme que je ne connais pas... enfin je ne savais même pas votre nom il y a une heure!... Non!... c'est trop de faiblesse!... En réalité, se défendre ainsi, c'est se rabaisser, car c'est obéir! Eh bien!... agissez à votre gré! Pensez ce qu'il vous plaira! Faites de ces lettres tel usage que vous voudrez!... Je n'irai pas plus loin.

OCTAVE, vivement.

C'est impossible! vous n'en avez pas le droit!

LA MARQUISE.

Pas le droit?...

OCTAVE.

Vous vous devez à vous-même de vous défendre.

LA MARQUISE.

A quoi bon?

OCTAVE.

Pour donner un démenti à mes accusations!... Pour me faire repentir de mes injustices! Pour vous relever, enfin!

LA MARQUISE, s'arrêtant, et allant droit à lui.

Et si, en parlant, je m'abaisse encore à vos yeux?

OCTAVE.

Comment?

LA MARQUISE.

Si l'aveu que vous me demandez vous fait bondir d'indignation?

OCTAVE.

N'importe! il le faut! je vous le demande! je le veux!

LA MARQUISE.

Vous le voulez? Soit donc!... Après tout... j'aime mieux cela : tous ces voiles me pèsent. Il faut que vous me connaissiez tout entière; et si, après, vous me haïssez encore, du moins ce sera bien moi que vous haïrez. Vous croyez m'avoir touchée par votre récit?... Vous croyez que le tableau de la ruine et de la honte de votre ami m'a remplie de pitié et de regret? Savez-vous ce qu'il m'a inspiré? Un irrésistible sentiment de colère et de dégoût!... (Octave tombe assis sur le fauteuil près du piano.) Oh! j'entends votre réponse!... C'est pour moi qu'il s'est perdu!... Et de quel droit s'est-il perdu pour moi? De quel droit m'a-t-il rendue complice de son crime en m'y associant? De l'amour cela!... Qu'entendez-vous donc par le mot

amour?... On se bat pour la femme qu'on aime!... On meurt pour elle!... On peut tuer pour elle!... On ne vole pas pour elle!... car, en se déshonorant, c'est elle qu'on déshonore!

OCTAVE.

Par le ciel! voilà une étrange et admirable créature!...

LA MARQUISE, marchant, et avec douleur.

Et encore... Le malheureux!... s'il n'avait fait que cela!... je pourrais pardonner peut-être... mais il m'a calomniée!... il m'a méconnue!...

OCTAVE.

Lui!...

LA MARQUISE, allant à lui, s'asseyant sur une chaise à côté de lui, et avec émotion.

Dites!... dites!... Si, pauvre et obscur comme lui, vous aviez été aimé d'une femme comme moi, auriez-vous rougi de votre pauvreté? Non!... C'est à elle que vous auriez couru la confier!... Vous n'auriez pas pensé à vous élever jusqu'à elle par quelques cadeaux flétris; vous ne lui en auriez fait qu'un, mais royal! Vous lui auriez dit fièrement... virilement : Je n'ai ni rang ni titre à te donner; mais j'ai là, dans ce cœur, des trésors de tendresse que ton monde blasonné ne connaît pas! Et toute mon âme vous eût crié merci! et je vous aurais béni d'avoir cru en moi!

OCTAVE, avec trouble.

Madame!...

LA MARQUISE, avec amertume.

Je vous semble bien orgueilleuse, n'est-ce pas?... Une Parisienne implacable... se permettre d'avoir une âme!... Oser se comparer à votre austérité!

OCTAVE.

Madame!...

LA MARQUISE.

Votre mépris m'a-t-il assez accablée! M'avez-vous traitée avec assez d'insolence et de cruauté!... Mon cœur bondissait de rage sous chacune de vos paroles! Tout mon orgueil de femme et de grande dame se révoltait comme sous une insulte matérielle... Il me semblait recevoir des coups de cravache!... J'aurais voulu vous tuer!...

OCTAVE.

De grâce!... Madame!...

LA MARQUISE, avec un mélange d'enthousiasme involontaire et d'émotion.

Et en même temps... chose étrange!... mystère inexplicable!... j'éprouve tant de dégoût pour tout ce qui est faible et petit... ou plutôt... (Se levant.) Pourquoi ne pas relever la tête, et dire de moi le bien que j'ai le droit d'en dire? Je sens si énergiquement tout ce qui est fort et grand que, malgré moi, au milieu de vos insultes, j'étais saisie, frappée du côté héroïque de votre emportement! Cette amitié farouche, cette austérité impitoyable, si différente de tout ce que je vois... et même de tout ce que j'ai rêvé, me remplissait d'une sorte d'admiration involontaire! Je n'entendais plus vos imprécations; je n'entendais que l'âme d'où elles partaient. Plus vous m'écrasiez, plus croissait en moi je ne sais quel plaisir amer et étrange, comme cette scène elle-même... et je me disais avec une sorte de fierté...

OCTAVE, qui s'est levé en même temps qu'elle.

Quoi!...

LA MARQUISE.

Oui... de fierté,... car c'était bien le triomphe du noble orgueil sur la vanité mesquine, et, sentir ainsi un tel héroïsme, c'est s'élever à son niveau!... Je me disais... troublée... heureuse de ce que je sentais : Voilà donc

un homme, enfin!... Voilà donc un cœur sur lequel une femme serait fière de s'appuyer !...

OCTAVE, comme éperdu.

Assez!... assez!... pas un mot de plus !..

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, au nom du ciel !...

OCTAVE, avec un accent fébrile.

Ne comprenez-vous pas?... Ne voyez-vous pas?

LA MARQUISE.

Voir?... quoi?...

OCTAVE.

Rien!... rien!... Adieu, Madame!... (Il fait un pas pour sortir à gauche.)

LA MARQUISE.

Adieu? Ah! oui, je comprends!... Votre mission, votre vengeance! Eh bien! soit!... Adieu!... Portez dans ce monde qui vous attend le témoignage de ma honte, signé de ma main elle-même... Que m'importent maintenant ces lettres?

OCTAVE, revenant.

Ces lettres!... Vous croyez que je serai maintenant assez inique, assez lâche pour?... (Jetant les lettres dans le feu.) Tenez!...

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

OCTAVE.

Ce qu'il ferait lui-même.

LA MARQUISE, s'élançant vers la cheminée.

Non! je ne consentirai pas... (Octave l'arrête.) Brûlées!... toutes!...

OCTAVE.

Toutes!... Il ne reste plus rien qui puisse vous accuser.

LA MARQUISE, regardant les papiers qui achèvent de se consumer.

Plus rien! Tout ce passé détruit!...

OCTAVE.

Et maintenant, adieu, Madame!...

LA MARQUISE, l'arrêtant avec coquetterie et raillerie.

Un moment encore... de grâce!...

OCTAVE.

Quel changement de visage!... Il me semble qu'un sourire. Que veut dire?...

LA MARQUISE, s'approchant de lui, et avec raillerie.

Cela veut dire, Monsieur, que j'ai toujours eu un goût particulier pour les sauvages,... les farouches,... les lions du désert! Ils sont si bonnes gens, ces braves lions!... Ils poussent des rugissements terribles... Ils montrent des griffes effroyables... Leur gueule ouverte semble prête à tout dévorer... Puis arrive une petite main gantée, qui entre dans cette gueule sanglante, qui joue avec cette crinière hérissée... et, soudain, voilà les griffes qui rentrent, les yeux pleins d'éclairs qui s'éteignent... et le lion se couche vaincu et tremblant aux pieds de celle qu'il croyait faire trembler... Brave lion!... Et il se croit le roi des animaux!

OCTAVE, qui est tombé assis et tout stupéfait.

Quoi?... Madame?...

LA MARQUISE, debout.

Ainsi, vous voilà, vous, Monsieur!... Vous êtes arrivé chez moi, armé de mes lettres comme de la foudre du dieu vengeur!... vous alliez tout réduire en poudre pour votre ami! Nisus pleurant la mort d'Euryale!... Pylade venant venger Oreste des rigueurs de la princesse de Sparte... que sais-je?... Toute l'antiquité!... Une demi-heure s'écoule... et voilà Pylade faisant presque une déclaration à Hermione... Oh! vous en avez été bien près!... et si je vous avais laissé continuer!... mais ces lettres brûlées me suffisent... J'espère du moins que cette petite leçon ne sera pas perdue pour vous et que vous aurez un

peu plus d'indulgence pour notre pauvre sexe si faible, en voyant la faillibilité du vôtre... si fort!... Et maintenant, adieu, Monsieur, je ne vous retiens plus!... (Elle le congédie poliment du geste. Octave reste assis.)

LA MARQUISE, avec étonnement.

Eh bien?...

OCTAVE, après un silence, et avec une tranquillité gracieuse.

Pas encore, pas encore, Madame! Un seul moment.

LA MARQUISE, étonnée.

Que veut dire?

OCTAVE.

Cela veut dire que j'ai assisté dans ma vie à bien des spectacles curieux et piquants, mais que tout s'efface devant la scène dont vous avez daigné me rendre témoin... Asseyez-vous donc, je vous en supplie... (La marquise s'assied.)

OCTAVE.

La carte que je vous ai fait remettre n'est pas la mienne; je ne m'appelle pas M. de Néris, mais bien M. Charles Hubert.

LA MARQUISE.

Son frère!...

OCTAVE.

Précisément.

LA MARQUISE.

Vous avez osé vous jouer de moi à ce point, et par ce tissu d'histoires mensongères?...

OCTAVE, vivement.

Mensongères? Madame! mensongères? pas toutes, hélas! Rien de plus vrai que la position de mon frère perdue, que sa fortune ébranlée, que son honneur un instant compromis!... Heureusement, mon père est arrivé à temps pour le sauver, et hier... un miracle de la Providence qui a eu pitié de nous... l'offre d'un mariage

inespéré, est venu tout réparer ! mais le malheureux hésitait à l'accepter... « Elle en mourra ! » s'écriait-il... Elle... c'était vous ! C'est alors... (Se levant et allant à elle.) C'est alors que j'ai eu l'idée de cet entretien, qui, rapporté fidèlement, suffira, j'espère, pour lui faire accepter ce mariage, je ne dis pas sans regret... mais du moins sans remords.

LA MARQUISE.

Vous êtes un maître comédien, Monsieur !...

OCTAVE, la regardant en souriant.

Un élève tout au plus.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LOUISE, un carton à la main.

LOUISE.

Madame ! la coiffure !...

LA MARQUISE, ouvrant le carton et regardant la coiffure

Avouez, Monsieur, que c'eût été dommage de ne pas la mettre !...

OCTAVE.

J'avoue, Madame, que je pardonne tout à mon frère !... Serez-vous moins généreuse pour moi ?...

LA MARQUISE.

Peut-être !...

OCTAVE, souriant.

Si vous êtes la plus jolie ce soir ?... (Avec conviction.) Vous le serez !...

LA MARQUISE, après un moment de silence.

Vous étiez digne d'être femme, Monsieur.

OCTAVE, comme confus d'un si grand éloge.

Oh ! Madame ! madame !... (Il fait un pas pour s'éloigner.)

LA MARQUISE, se levant et le rappelant.

Monsieur...

OCTAVE.

Madame la marquise?...

LA MARQUISE, avec coquetterie.

Quelle part de vérité y avait-il dans votre émotion tout à l'heure en m'écoutant?...

OCTAVE.

Exactement la même que dans votre enthousiasme pour moi en me parlant.

LA MARQUISE, avec un gracieux dépit.

Insaisissable!...

OCTAVE.

A deux de jeu.

LA MARQUISE, se retournant vers la femme de chambre.

Louise... préparez ma toilette!... Ah! madame de Blossac!... c'est vous qui me le payerez!...

MA FILLE ET MON BIEN

COMÉDIE EN DEUX TABLEAUX

PERSONNAGES

DESGRANGES..........	MM.	Thiron.
HENRI...............		P. Berton.
BOYER...............		Deschamps.
Madame DESGRANGES....	Mmes	Jouassain.
MADELEINE...........		Tholer.
Un domestique.		

La pièce ainsi distribuée, a été jouée deux fois chez moi. Je n'ai pas osé l'aventurer sur le Théâtre-Français, parce qu'elle a trop peu d'action. L'idée sur laquelle elle repose la rendra, ce me semble, agréable à la lecture.

MA FILLE ET MON BIEN

PREMIER TABLEAU

La scène se passe à Villeneuve-Saint-Georges, chez M. Desgranges.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DESGRANGES, MADELEINE, HENRI

(Madeleine et Henri entourent Mme Desgranges, en la suppliant.)

MADELEINE.

Maman!

HENRI.

Belle-maman!

MADELEINE.

Ma petite maman!

MADAME DESGRANGES.

Maman!... Belle-maman!... Mais je ne demande pas mieux que de vous marier, moi! (Les regardant.) Vous êtes si gentils tous les deux!... Regardez-moi un peu! Comme ces quatre yeux-là vont bien ensemble!... (A part.) Et quels jolis petits-enfants cela me donnera!...

MADELEINE.

Quoi, maman?

MADAME DESGRANGES.

(Haut.) Rien! rien! Je dis seulement que ce n'est pas

moi qu'il faut attendrir! (A Madeleine.) C'est ton père!... (A Henri.) Ou le vôtre!... Deux entêtés qui ne veulent pas céder... (A Henri.) Voyons!... Relisez-moi la lettre de M. Grandval.

HENRI, lisant.

Non! mon cher Henri, non! Je ne céderai pas. Je n'ai qu'une petite fortune, il faut que tu trouves une grosse dot. Je ne donnerai mon fils qu'à une demoiselle de deux cent mille francs. »

MADAME DESGRANGES.

Et M. Desgranges qui a juré de son côté de ne donner que cent mille francs à Madeleine.

MADELEINE.

Oh! d'abord, si je n'épouse pas Henri, je sens que je vais tomber malade.

MADAME DESGRANGES, éperdue.

Tomber malade!... Toi!... Oh! bon Dieu!... Voyons, ne te fais pas de mal... ma petite fille! (A Henri.) Mais parlez-lui donc!... vous!

HENRI.

Que voulez-vous que je lui dise, quand j'ai autant de chagrin qu'elle?...

MADAME DESGRANGES.

Bon! voilà qu'il pleure aussi de son côté!... Voyons, mes petits enfants!... Soyez raisonnables! Vous savez bien que si cela dépendait de moi, je vous donnerais tout, que je me dépouillerais de tout!

HENRI.

Vous êtes si bonne!

MADAME DESGRANGES.

Trop bonne!... Mais M. Desgranges! un commerçant retiré! C'est différent. Et dès qu'il s'agit de sa caisse!

HENRI.

M. Desgranges paraît pourtant le meilleur des hommes

MADAME DESGRANGES.

Il l'est ! même généreux... de temps en temps... quand quelque chose l'attendrit !

MADELEINE.

Hé bien, attendris-le !

MADAME DESGRANGES.

Il faut que l'occasion y soit... (On entend la voix de M. Desgranges dans la coulisse.) Le voici... avec un garde-vente. (A Henri.) Laissez-nous !

HENRI, câlin.

Essayez !...

MADAME DESGRANGES, à Henri.

Essayez de votre côté près de votre père ! Qu'il demande un peu moins, et je tâcherai que M. Desgranges donne un peu plus.

MADELEINE, à Henri.

Sortez par ici, pour qu'il ne vous voie pas !

HENRI.

Pourquoi ?

MADELEINE.

Pour que cette visite-ci ne compte pas, et que vous puissiez revenir tout à l'heure.

HENRI.

Est-elle charmante ! A tout à l'heure !

(Il sort à droite.)

SCÈNE II

MADAME DESGRANGES, MADELEINE, assises et travaillant. DESGRANGES ET LE PÈRE BOYER, venant du fond

DESGRANGES entre, des papiers à la main.

Oui ! oui ! que le père Boyer monte.

MADELEINE, allant à son père.

Bonjour, père !

DESGRANGES, l'embrassant.

Bonjour, fillette ! (A sa femme et à sa fille.) Je suis à vous tout de suite, mes enfants, quelques papiers à signer pour la mairie.

BOYER, au fond.

Je ne vous dérange pas, monsieur le maire?

DESGRANGES.

Entrez, père Boyer ! Vous venez pour M. le marquis ?...

BOYER.

Oui, monsieur le maire !...

DESGRANGES, à sa femme.

Ma chère, je te présente un des plus braves gens de la commune, un homme qui n'avait rien à vingt ans...

BOYER.

Le fait est, Madame, que mon père ne m'avait laissé que ces deux bras-là, mais ils étaient bons !

DESGRANGES.

Et qui a gagné tout son avoir avec son travail. C'est le garde-vente du marquis d'Ormoy ; le père... je me trompe... la mère Boyer !

BOYER, riant.

Monsieur Desgranges se moque toujours de moi.

MADAME DESGRANGES.

La mère Boyer ! Pourquoi ce nom?

DESGRANGES.

Parbleu ! parce qu'il aime trop son fils !

MADAME DESGRANGES, émue.

Vraiment !

DESGRANGES.

Bon !... Voilà ma femme qui s'attendrit déjà ! Je prétends (Riant) que le grand regret de Boyer, c'est de n'avoir pas pu nourrir son fils !...

BOYER, riant.

Oh! monsieur le maire!

DESGRANGES, se mettant à table.

Allons! donnez-moi vos procès-verbaux. (Tout en écrivant, à Boyer.) Votre affaire avec le rebouteur est-elle arrangée?

BOYER.

Oui, monsieur le maire!

DESGRANGES.

Il vous a payé les 30 francs qu'il vous devait?

BOYER.

Payé! Oh! par exemple! Le rebouteur ne paye jamais! Je n'en aurais jamais eu un sou!... Mais, heureusement pour moi, j'ai attrapé un bon tour de reins; alors, je me suis fait soigner par lui, et je suis rentré dans mon argent.

MADAME DESGRANGES, riant.

Ah! ce mode de remboursement!

MADELEINE.

Quel âge avez-vous, père Boyer?

BOYER.

Douze ans, Mam'selle!

MADELEINE.

Douze ans!

DESGRANGES, tout en écrivant et riant.

Il veut dire soixante-douze ans.

BOYER.

Oui, Mam'selle! c'est qu'à partir de soixante ans on recommence.

MADELEINE.

Asseyez-vous donc! Vous devez être fatigué!

BOYER.

Fatigué!... Est-ce que Mam'selle me prend pour un conscrit?

DESGRANGES, à part.

Un père conscrit ! (Se levant et lui remettant les papiers.) Voilà qui est fait!... Mes respects à M. le marquis!... Et bien des choses à votre belle-fille et à votre fils! Vous en êtes toujours content?

BOYER.

Oh! brave garçon!... Et ouvrier! Pas tant que moi!... Mais j'ai assez travaillé pour qu'il se repose un peu.

MADAME DESGRANGES.

C'est étonnant comme cette homme-là me va!

DESGRANGES.

Et lui! Il vous aime beaucoup, j'espère!

BOYER.

Oh! je crois bien!... Pas tant que moi!... C'est tout simple! L'amitié, ça ne remonte jamais si fort que ça descend.

DESGRANGES.

Il me semble pourtant qu'après ce qu'il vous doit... En le mariant, vous lui avez donné tout votre bien, même votre maison.

BOYER.

J'ai gardé la chambre d'honneur.

DESGRANGES.

Oui! Mais vous n'êtes plus chez vous!

BOYER.

Si! puisque je suis chez lui!

MADAME DESGRANGES.

Oh! voilà un vrai mot de père! (A sa fille.) Je tiens le joint!

DESGRANGES.

Allons! adieu, père Boyer...

BOYER.

Monsieur le maire!... Madame!... (Il sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BOYER

MADAME DESGRANGES, bas à sa fille.

Je commence l'attaque. (Allant à son mari.) Mon ami !

DESGRANGES.

Ma femme !

MADAME DESGRANGES.

Est-ce qu'il ne te semble pas que c'est la Providence qui t'a envoyé ce brave homme?

DESGRANGES.

La Providence? Pourquoi ?

MADAME DESGRANGES.

Ne l'entends-tu pas qui te dit...

DESGRANGES.

La Providence?...

MADAME DESGRANGES.

Oui !

DESGRANGES.

Eh bien? qu'est-ce qu'elle me dit ?

MADAME DESGRANGES.

Desgranges, te laisseras-tu vaincre en amour paternel par ce paysan ? Desgranges...

DESGRANGES, l'interrompant.

Desgranges, donne deux cent mille francs de dot à ta fille !

MADAME DESGRANGES.

Eh bien ! oui, mon ami !

DESGRANGES.

Eh bien ! non, ma femme !

MADAME DESGRANGES.

Mais...

DESGRANGES.

Tu me connais ! Tu sais que quand j'ai dit non, c'est non. N'insiste pas !

MADAME DESGRANGES.

Monsieur Desgranges ! Veux-tu savoir toute ma pensée ? Tu n'as ni cœur ni entrailles !

DESGRANGES.

C'est convenu, ma femme.

MADAME DESGRANGES.

Tu n'es pas un père, tu es un...

DESGRANGES.

Un bourreau !

(Déclamant.)

> Bourreau de votre fille, il ne vous reste, enfin,
> Que d'en faire à sa mère un horrible festin !
>
> *Iphigénie*, acte 3e.

MADAME DESGRANGES.

Monsieur Desgranges !

MONSIEUR DESGRANGES.

Madame Desgranges !

MADAME DESGRANGES.

Sais-tu bien, monsieur Desgranges, qu'avec ton flegme ironique, tu finiras par me mettre hors de moi, par me faire sortir de mon caractère?

DESGRANGES, à mi-voix.

Pourvu que tu n'y rentres pas, ma femme !

MADAME DESGRANGES.

Ah ! c'est trop fort !

MADELEINE, se levant.

Assez, ma mère ! assez ! Je ne veux pas être cause que mon père et toi vous vous parliez ainsi. (Commençant à pleurer.) Et puisqu'il ne croit pas devoir faire ce que nous lui demandons, puisqu'il nous refuse ce que nous désirons tant, ce qui ferait notre bonheur, à Henri et à moi...

MADAME DESGRANGES.

Elle pleure ! ô ma fille ! ma petite fille ! et cela ne t'émeut pas, monstre ! Tu peux voir ses larmes, tu peux l'entendre dire avec sa voix si douce que cela ferait son bonheur... et rester inflexible ?

DESGRANGES.

Que veux-tu, ma chère ? Quand je vois une femme pleurer, je me méfie toujours.

MADAME DESGRANGES.

Comment ?

DESGRANGES.

Ce n'est pas ma faute, je me souviens. Au début de notre mariage, tu as si souvent pleuré quand tu voulais obtenir quelque chose de moi, que les larmes des femmes me font toujours l'effet d'un placement.

MADELEINE.

O mon père ! mon père ! comment peux-tu douter de mon chagrin ! Tu ne crois donc pas que j'aime Henri ?

DESGRANGES.

Si vraiment !

MADELEINE.

Henri est bon et spirituel ; tu dis toi-même qu'il a un bel avenir comme architecte.

DESGRANGES.

C'est vrai !

MADELEINE.

Son père, M. Grandval, est un homme...

DESGRANGES.

Des plus honorables.

MADELEINE.

Eh bien, alors...

MADAME DESGRANGES.

Oui ; eh bien, alors...

DESGRANGES.

Eh bien, alors, qu'elle l'épouse! Je lui donne mon consentement, et, avec mon consentement, 100,000 francs de dot; mais 200,000, comme le demande M. Grandval, non!

MADAME DESGRANGES.

Pourquoi?

DESGRANGES.

« Pourquoi? » est charmant! Parce que je ne suis pas assez riche pour donner 200,000 francs à ma fille sans me gêner.

MADAME DESGRANGES.

Il t'en restera toujours assez!

DESGRANGES.

Assez, c'est trop peu!

MADAME DESGRANGES.

A ton âge on n'a plus de besoins.

DESGRANGES.

Au contraire! Chaque année de plus amène un besoin de plus. Il n'y a pas une infirmité qui ne soit une dépense. Ma vue baisse, il me faut des lunettes; mes jambes faiblissent, il me faut une voiture; mes cheveux tombent, il me faut un toupet. Et les caoutchoucs! et la flanelle! Mais j'en ai pour cent francs par an, rien qu'en flanelle!

MADAME DESGRANGES.

Mais...

DESGRANGES.

Non, non! Que la jeunesse soit pauvre, c'est juste! c'est son lot! Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose? Qu'importe le bon souper et le bon gîte quand on a le reste? Mais la vieillesse...

MADAME DESGRANGES, avec amabilité.

Tu n'es pas vieux.

DESGRANGES.

Oh! oh! si tu me dis des choses agréables, cela devient grave!

MADAME DESGRANGES, avec câlinerie.

Voyons, voyons, raisonnons!... De quoi s'agit-il, après tout? De quelques réductions légères dans notre train de vie; d'avoir, par exemple, un domestique de moins.

DESGRANGES.

Précisément!

MADAME DESGRANGES.

Eh bien, tant mieux!

DESGRANGES.

Tant pis! je suis paresseux; j'aime à être servi.

MADAME DESGRANGES.

Et tu t'alourdis! tu engraisses! tandis que, si tu te servais un peu toi-même, tu resterais actif, jeune...

DESGRANGES.

Je n'y tiens pas!

MADAME DESGRANGES.

Mais moi, j'y tiens, dans ton intérêt! C'est comme pour notre table; nous retrancherons, je suppose, un plat à notre dîner...

DESGRANGES.

Du tout! C'est ce que je ne veux pas, je suis gourmand!

MADELEINE.

Père, c'est un péché.

DESGRANGES.

Soit! mais un péché très agréable, et il m'en reste si peu de cette espèce-là! Ma chère gourmandise! Mais je n'entends jamais approcher l'heure du dîner sans voir flotter devant mes yeux... comme un rêve... le menu! Ah! çà, me dis-je, quel joli plat de douceur ma femme m'aura-t-elle imaginé pour aujourd'hui?... car je te rends

justice là-dessus... tu as beaucoup d'imagination pour les entremets sucrés!

MADAME DESGRANGES, plus doucement, et flattée.

Oui! oui! mais qu'arrive-t-il? Que tu manges trop! Tu te fais mal! Tu deviens tout rouge! Le médecin l'a dit : cela te jouera un mauvais tour, tandis qu'avec un ordinaire modeste... en devenant sobre...

DESGRANGES.

Oh! sobre! Quel mot fade!

MADAME DESGRANGES.

Tu resteras frais... calme... la tête libre... tu deviendras même meilleur!

DESGRANGES.

Oui! oui! *Mens sana in corpore sano.*

MADAME DESGRANGES, voyant que son mari faiblit.

Voyons!... je te connais! Tu as le cœur excellent!... Toutes ces petites privations-là seront des bonheurs pour toi! Réponds! Est-ce que tu ne seras pas trop heureux de te saigner pour ta fille?

DESGRANGES.

Oui! oui! je sais! le pélican! mais il paraît que ce n'est pas vrai!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI.

MADELEINE, l'apercevant, courant à lui, et le prenant par la main.

Venez, monsieur Henri, venez! Joignez-vous à nous! Mon père commence à se laisser toucher!

DESGRANGES.

Moi?

HENRI, ému.

Oh! Monsieur! monsieur!

DESGRANGES, se tournant tout d'un coup vers Henri.

Parbleu ! vous faites bien d'arriver ! Cela me rend à moi-même. Ah ! çà, vous n'avez donc pas de cœur, vous ? Comment ! vous êtes aimé d'une jolie fille comme elle, bonne, instruite, affectueuse, et vous ne voulez pas l'épouser si elle n'a que cent mille francs de dot !

MADELEINE.

Mais, mon père...

DESGRANGES.

Il te marchande !... Mais moi, moi, quand j'ai épousé ta mère, elle valait cinquante mille fois moins que toi !

MADAME DESGRANGES, se récriant.

Comment ?

DESGRANGES.

Je veux dire qu'elle avait cinquante mille francs de moins que toi, et pourtant je n'ai pas hésité.

HENRI, vivement.

Je n'hésite pas non plus !

MADAME DESGRANGES.

C'est son père qui refuse, mon ami !

MADELEINE.

Oui, c'est son père ! Mais lui, il ne tient pas du tout à ta fortune ! Il m'a répété vingt fois qu'il me prendrait sans dot, qu'il aimerait même mieux que je n'eusse rien.

HENRI.

C'est vrai !

DESGRANGES.

Oui ! oui !... On dit cela !... Je l'ai dit aussi... moi... mais en dedans...

MADAMES DESGRANGES, vivement.

Comment ! ce n'était donc pas vrai ?

DESGRANGES.

Ce qui est vrai, c'est que je trouve stupide cette maxime que les pères doivent s'immoler pour leurs enfants !

MADELEINE.

S'immoler! Est-ce que je le voudrais? Est-ce que nous le voudrions? Est-ce que cet argent ne resterait pas à toi?

DESGRANGES.

Ta ta ta! L'argent ne peut pas être dans deux endroits à la fois! Si je vous le donne, je le perds, et si je ne vous le donne pas, je le garde! C'est clair comme le jour.

MADELEINE.

Mais, père...

DESGRANGES.

Mes idées sont faites là-dessus. Un père doit être plus riche que ses enfants. Un père ne doit jamais se mettre dans la dépendance de ses enfants, et cela pour les enfants mêmes, afin de ne pas les rendre ingrats.

MADELEINE, se récriant.

Oh! père! Oses-tu dire?...

DESGRANGES.

Ton bon petit cœur se révolte à ce mot.

MADELEINE.

Oh! oui! Tu m'as fait bien mal!

DESGRANGES.

Je le crois! Je crois à la sincérité de ton indignation, mais...

HENRI.

Mais, pour qui nous prenez-vous donc, Monsieur?

DESGRANGES.

Pour des enfants pleins de cœur, de bons sentiments! Et c'est pour cela que je ne veux point vous gâter! Avez-vous entendu parler d'une pièce de théâtre nommée le *Roi Lear?*

HENRI.

De Shakespeare?

DESGRANGES.

Juste! Eh bien, savez-vous ce que c'est que son roi Lear? Un vieil imbécile qui n'a eu que le sort qu'il méritait!... Et quant à mesdames ses filles... Shakespeare, tout Shakespeare qu'il est, a fait une grosse faute, c'est de les peindre méchantes dès le début. Ce qu'il fallait, c'était de les montrer corrompues par la prodigalité insensée de leur père, conduites à l'ingratitude par le bienfait... Voilà la vérité! Car, enfin, supprimez le bienfait : il n'y a plus d'ingratitude. Or, comme j'ai autant de sollicitude pour votre perfection que ma femme en a pour mon perfectionnement, je refuse net de me dépouiller pour vous, de peur de vous exposer à la tentation...

MADAME DESGRANGES.

Mais...

DESGRANGES.

Pas de mais! C'est résolu... Henri, allez trouver votre père et essayer de le faire renoncer à sa prétention! Que diable! il est plus facile de ne pas demander 100,000 francs que de les donner!

MADELEINE.

Mais, s'il ne réussit pas à convaincre son père?

DESGRANGES.

C'est qu'il ne t'aimera pas assez! Auquel cas je ne le regretterai pas!...

MADAME DESGRANGES.

Monstre! bourreau! égoïste! matérialiste

DESGRANGES.

Va! va!

MADELEINE.

Adieu, monsieur Henri!

HENRI, *vivement.*

Non, Mademoiselle, au revoir! Votre père a raison! Je ne serais pas digne de vous si je ne vous conquérais pas!

DESGRANGES.

A la bonne heure, jeune homme! Voilà un mot qui vous rend mon estime! Je ne vous donnerai pas un sou de plus pour cela, mais je vous estime! Partez et revenez!

HENRI, s'élançant au dehors.

A tout à l'heure!

(Les deux femmes l'accompagnent jusqu'à la porte Desgranges s'assoit en riant. La toile tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU[1]

Chez M. Desgranges. — Une verandah donnant sur un jardin. Table, meubles, un petit secrétaire à droite.

SCÈNE PREMIERE

DESGRANGES, MADAME DESGRANGES, MADELEINE, HENRI,

Madame Desgranges et Madeleine travaillent, Henri dessine.)

DESGRANGES.

Quel beau soleil! Un 15 novembre!

HENRI, déclamant.

C'est un jour de printemps égaré dans l'automne.

DESGRANGES.

Toujours artiste, mon gendre!

HENRI.

C'est mon état, cher beau-père!

1. Ce tableau, quoique séparé de l'autre par une distance de trois ans, doit se jouer dans le même décor, et avec un très léger changement de costume, pour que l'entr'acte soit très court.

DESGRANGES.

Ah! çà, ma femme, parlons de choses sérieuses! Tu nous feras servir le dîner ici, dans cette verandah!

MADAME DESGRANGES.

Mais, mon ami!...

DESGRANGES.

J'ai besoin de la salle à manger! (A Henri.) Mon gendre, allez-vous à Paris aujourd'hui?

HENRI.

Peut-être!

DESGRANGES.

Ayez soin de revenir de bonne heure : j'ai besoin de vous!

HENRI.

Toujours à vos ordres, cher beau-père!

MADELEINE.

Ah! çà, papa, qu'est-ce que tu as? Je te trouve un air mystérieux, triomphant...

DESGRANGES.

Ajoute : rayonnant!... Fillette, combien y a-t-il de temps que vous êtes mariés?

MADELEINE.

Après-demain trois ans.

MADAME DESGRANGES.

Trois ans bien employés! Deux baptêmes dans ces trois ans!

DESGRANGES.

Eh bien, moi, mes enfants... il y a vingt-cinq ans aujourd'hui que j'ai épousé votre mère! Aussi, ma femme, toutes voiles dehors pour ce beau jour! Un dîner, comme si j'étais gourmand! Ce soir, danse et musique!... J'ai invité tous mes amis de Montgeron, et même de Paris! Fillette, tu trouveras sur ton lit une jolie toilette toute neuve que j'ai fait faire chez ta couturière!

MADELEINE.

Merci, père.

MADAME DESGRANGES.

Et moi ?

DESGRANGES.

J'ai fait remonter à neuf pour toi, et cela ne servira pas qu'à toi, tous les diamants de ma mère ! Tiens ! regarde ! (Il lui montre l'écrin.)

HENRI.

Oh ! ils sont admirables !

DESGRANGES.

Je le crois bien ! Sais-tu qu'ils ont beaucoup de prix ? Notre voisin, le marquis d'Ormoy, qui est un amateur et un connaisseur, m'en a offert ce matin vingt-cinq mille francs comptant, si je voulais les lui vendre pour sa belle-fille.

MADAME DESGRANGES.

Vingt-cinq mille francs !

DESGRANGES.

Oh ! il y tenait absolument ! Je suis sûr que, si je les lui envoyais maintenant, il m'en donnerait trente mille ! Mais il pourrait bien m'en offrir trois fois autant, il ne les aurait pas ! Car ils me représentent, ces diamants, ce que j'ai le plus aimé au monde, ma pauvre mère, qui me les a donnés pour toi, toi qui les a portés pour elle et pour moi, ta fille qui les portera pour nous trois !... Eh bien !... Voilà que je m'attendris... maintenant !... Comme je n'y suis pas habitué, ça me dérange ! Va serrer tes diamants (Mme Desgranges va serrer les diamants.), et moi je vais prendre un peu l'air. (Appelant.) Jean ! (Jean paraît.) Mon cache-nez !...

JEAN, cherchant.

Je l'ai vu là ce matin, sur ce meuble, Monsieur.

DESGRANGES, le cherchant.

Il n'y est plus!... (Riant.) Ah!... je devine!... je sais où il est!

HENRI.

Et où est-il donc?

DESGRANGES.

Chez vous!... sur le berceau de monsieur votre fils! ou bien au cou de votre fille!

MADELEINE.

Comment?

DESGRANGES, montrant sa femme en riant.

C'est elle qui me l'a pris! Elle me prend tout pour vous!... Dès que quelque chose lui convient, elle le porte là-haut, dans votre nid,... comme la *Gazza ladra!*... Madame Desgranges ou la *Pie voleuse*, par amour maternel! Ah! ah! c'est admirable!

MADAME DESGRANGES.

Mais, mon ami!

DESGRANGES.

Garde-le! je le leur donne!... (S'en allant en riant.) Grand'-mère! Pourquoi avez-vous de si grands bras?... C'est pour mieux dépouiller mon mari... mon enfant! Ah! ah! ah! (Il sort.)

SCENE II

MADAME DESGRANGES, MADELEINE, HENRI.

HENRI.

Ah! le brave homme!

MADELEINE.

Et comme il est de bonne humeur, ce matin! Il me semble que ce serait le moment de lui faire notre grande demande.

HENRI.

Au fait!...

MADAME DESGRANGES.

Quelle demande?

HENRI.

Belle-maman! nous voudrions obtenir de M. Desgranges un vote de confiance.

MADELEINE.

Oui! le vote de quelques centimes additionnels.

MADAME DESGRANGES.

Comment!... Votre budget...

HENRI.

Manque d'équilibre. Nous avons jeté hier la sonde dans notre caisse : les eaux sont d'un bas... d'un bas!...

MADAME DESGRANGES.

Mais nous ne sommes qu'au 15 novembre, au premier tiers du trimestre.

HENRI.

Eh bien, oui!... Les premiers tiers des trimestres sont terribles... il est vrai que les derniers le sont encore plus!

MADAME DESGRANGES, à Madeleine.

Mais tu as reçu les intérêts de ta dot!... (A Henri.) Vous, la pension de votre père...

MADELEINE.

Il a fallu payer le propriétaire, le tailleur...

HENRI.

Et la couturière...

MADELEINE.

Tu sais? cette jolie toilette bleue...

HENRI.

Qui lui va si bien!...

MADAME DESGRANGES, avec enthousiasme.

Le fait est qu'elle était jolie avec cette petite robe !

HENRI.

C'est pour vous que je l'ai achetée, belle-maman ! Vous m'avez confié votre ouvrage : je tâche de le faire valoir... Est-ce que j'ai eu tort?

MADAME DESGRANGES.

Je ne dis pas... Passe pour la toilette,... d'autant plus que, comme c'est pour moi que vous l'avez achetée, il est juste que je la paye !... Mais cela ne m'explique pas comment vos deux pensions réunies...

MADELEINE.

Et les enfants !... Tu as voulu absolument un petit garçon et une petite fille !... dame ! ça coûte !... Est-ce que tu aimerais mieux ne pas les avoir?...

MADAME DESGRANGES.

Par exemple !...

HENRI.

Est-ce que vous voudriez que nous fissions des économies sur eux... sur les soins qu'il leur faut?...

MADAME DESGRANGES, avec explosion.

J'aimerais mieux vendre jusqu'à ma dernière chemise !

MADELEINE.

Tu vois bien !

MADAME DESGRANGES.

Eh bien, je ne dis pas... Passe pour les enfants !... Mais, mon ami, outre votre dot, vous avez un état, et, avec votre talent, car, enfin, vous avez du talent...

HENRI.

Oh ! un talent énorme,... mais c'est ce que nous appelons un talent d'avenir. Voyez-vous, belle-maman, les jeunes architectes sont les plus malheureux des artistes ! Un poète a beau être pauvre, il trouve toujours une plume pour écrire ses vers ; un musicien, une feuille de papier réglé pour écrire ses notes ; un peintre, un pinceau et un bout de toile pour y jeter ses idées de tableau ; mais

des pierres de taille! des pierres meulières! et un terrain propre à la bâtisse! On n'a pas ça sous la main!... On ne bâtit pas des maisons à volonté! Nos seuls clients sont de petits propriétaires qui ont quelque lézarde à reboucher, quelque fenêtre à percer, quelque mur à réparer, et qui prennent un petit architecte, comme on prend un petit médecin pour les indispositions.

MADELEINE.

L'espoir de le payer moins cher...

HENRI.

Nous occupons dans l'architecture la même place que le Grégoire de La Fontaine dans le noble art de la chaussure : nous ne faisons pas de maisons, nous les ressemelons; nous avons un art, et pas de matériaux pour l'exercer! Notre profession est de construire, et nous n'avons pas de constructions à faire! Imaginez-vous des castors en disponibilité!

MADELEINE.

Bravo! Tu aurais dû te faire avocat! (A Mme Desgranges.) Oh! ce sont des raisons, cela!

MADAME DESGRANGES.

Je ne dis pas... mais... pourtant, votre plan pour l'Hôtel de Ville vous a valu une médaille de 1,500 francs.

HENRI.

Et les devis, les coupes, les métrages, m'en ont coûté plus de deux mille... Tous mes gains de l'année y ont passé, de façon que la seule construction que j'aie faite... une construction sur papier, m'a emporté le bénéfice de tous mes travaux de réparation; j'ai dépensé en poésie l'argent que j'avais gagné en prose!

MADAME DESGRANGES.

Pauvre garçon!

MADELEINE.

Ah! tu le plains! tu le plains!

MADAME DESGRANGES.

Je le plains! je le plains!... Qu'est-ce que cela prouve? Que je suis trop bonne!... car enfin, voyons, mes petits enfants... raisonnons! Certainement vous ne m'accuserez pas d'être trop sévère.

HENRI.

Sévère! oui!... mais trop?... non!

MADAME DESGRANGES.

Eh bien, comment vous justifierez-vous de votre voyage en Auvergne, cet été?... Une telle fantaisie!...

HENRI.

Une fantaisie!... notre voyage en Auvergne une fantaisie!... Mais, belle-maman, c'était le plus sacré des devoirs.

MADAME DESGRANGES.

Oh! par exemple!... c'est trop fort!

HENRI.

Écoutez-moi donc!

MADELEINE.

Mais oui!... Écoute-le!

MADAME DESGRANGES.

Soit! j'écoute!

HENRI.

Vous ne savez donc pas, belle-maman, que, dans l'Auvergne, il y a la ville d'Issoire, que, dans Issoire, se trouve le plus beau spécimen d'église romane, et qu'un architecte qui n'a pas vu Issoire n'est pas un architecte!

MADAME DESGRANGES.

Mais...

HENRI.

Je sais ce que vous allez me dire, que, d'Auvergne, nous sommes descendus à Lyon, que, de Lyon, nous avons été à Genève... et que, de Genève, nous avons poussé jusqu'à Venise... mais cela, belle-maman, ce n'est pas notre faute, c'est la faute des prix réduits.

MADAME DESGRANGES.

Qu'est-ce qu'il va encore me conter?

HENRI.

Je vous le demande!... Connaissez-vous rien de pareil à ces grandes affiches qui s'étalent sur toutes les murailles et portent, en grosses lettres rouges, ces mots cabalistiques : « Prix réduits! Parcours d'un mois dans le nord « de l'Italie, avec séjour dans les principales villes... Cent « cinquanté francs! » Cent cinquante francs!... Mais c'est immoral comme une boutique de changeur!... Cent cinquante francs!... Comment voulez-vous qu'on résiste à la tentation? Surtout quand, comme moi, on se sent destiné à gagner un jour cent mille francs par an! Car je les gagnerai!... J'en suis sûr!... Seulement, à quelle époque?... Voilà la question! Et comme, en attendant, j'ai déjà le caractère d'un millionnaire, tandis que j'ai encore la bourse d'un homme qui gagne sept à huit cents francs par an, il en résulte que, dame! cela fait un écart.

MADAME DESGRANGES, en riant.

Ah! le fou!

MADELEINE.

Tu as ri! tu as ri! Nous sommes sauvés!

MADAME DESGRANGES.

Sauvés? Sous quel prétexte demanderai-je à ton père un supplément de pension?

MADELEINE.

A cause de l'anniversaire d'aujourd'hui!

MADAME DESGRANGES.

Il t'a déjà donné une robe!... Il m'a fait remonter mes diamants! Si je lui fais un appel de fonds, il me répondra en latin... un latin que je connais... *non bis in idem.*

HENRI.

Ce n'est qu'une avance de quelque mois que je lui de-

mande : je suis intéressé dans une entreprise admirable, où j'aurai les plus beaux travaux comme architecte.

MADAME DESGRANGES.

Enfin, nous verrons !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, entrant une carte à la main.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui arrive de Paris et qui demande à parler à Monsieur.

HENRI lisant la carte.

C'est de la part de notre Société immobilière !

MADAME DESGRANGES.

Voici mon mari ! Laissez-nous.

HENRI.

Belle-maman, voilà l'instant de faire valoir mes travaux futurs. Dites bien à M. Desgranges que ce n'est qu'une avance que je demande... que je vais avoir des travaux superbes.

MADAME DESGRANGES.

Allez ! allez !

(Henri et Madeleine sortent.)

SCÈNE IV

MADAME DESGRANGES, puis DESGRANGES

DESGRANGES, à la cantonade.

(Apercevant sa femme.) Ah ! je te cherchais !

MADAME DESGRANGES.

Et moi aussi !

DESGRANGES.

Quel air grave!...

MADAME DESGRANGES.

C'est qu'il s'agit d'une chose grave... Mon ami, je t'en supplie, au nom de nos vingt-cinq ans de bonheur, accorde un supplément de dot à nos enfants.

DESGRANGES.

Je m'en garderai bien. Je m'applaudis trop du parti que j'ai pris!... Mon système est trop bon pour que j'en change.

MADAME DESGRANGES.

Comment as-tu le cœur de les voir et de les laisser aussi gênés ?

DESGRANGES.

Ils sont gênés ?

MADAME DESGRANGES.

Affreusement, mon ami.

DESGRANGES.

Tant mieux! mon gendre se donnera plus de mal pour acquérir sa clientèle.

MADAME DESGRANGES.

Mais elle ne vient pas, cette clientèle!

DESGRANGES.

Raison de plus pour tout faire afin qu'elle vienne.

MADAME DESGRANGES.

Ils ont des charges de plus!

DESGRANGES.

Tu veux dire des bonheurs de plus! (Madame Desgranges lève les bras au ciel.) Voyons, ma femme! pas d'exclamations, et raisonnons! Supposons qu'il y a trois ans, j'aie donné à ma fille cent mille francs de plus, comme tu le voulais, que serait-il arrivé ?

MADAME DESGRANGES, avec un mélange d'indignation et d'attendrissement.

Il serait arrivé, qu'au lieu de vivre de privations comme

ils ont été obligés de le faire depuis trois ans, au lieu de se tout refuser...

DESGRANGES.

Permettez! ma femme, permettez! il me semble...

MADAME DESGRANGES.

Il te semble?... Eh bien, veux-tu que je te dise? Quand je vais chez eux à l'heure du dîner, que je vois leur pauvre petit couvert si modeste... un seul plat de viande, un seul plat de légumes, et pas d'entremets sucrés, les pauvres chéris! et qu'en revenant chez nous, je te trouve, toi, attablé jusqu'au menton, avec de bonnes poulardes rôties, de bons perdreaux bardés... car il te les faut bardés maintenant.

DESGRANGES.

Que veux-tu, ma chère! en vieillissant...

MADAME DESGRANGES.

Eh bien, cela me fait mal! Je me reproche tous les bons morceaux que je mange.

DESGRANGES.

Pas moi!

MADAME DESGRANGES.

Je nous trouve révoltants...

DESGRANGES.

Ma femme!... ma femme!... du calme! et revenons à la question, car tu t'en es complètement écartée. Suis bien mon raisonnement, si tu peux. Nous sommes aujourd'hui le 15 novembre; notre fille, notre gendre, leurs deux enfants, leurs deux domestiques sont ici, dans notre maison de campagne, depuis le 13 août, soit trois mois deux jours; et ils comptent y rester, eux, leurs enfants et leurs domestiques, jusqu'au moment de notre départ, soit le 20 décembre...

MADAME DESGRANGES.

Eh bien! est-ce que tu veux leur reprocher leur séjour

ici, maintenant? Est-ce que tu vas te plaindre de ce que leur présence te coûte? Est-ce que tu aurais l'intention de les exiler de chez toi... de chez moi?... Oh! mais, un instant, halte là!

DESGRANGES.

Ma femme!

MADAME DESGRANGES.

Me priver de la vue de mes enfants! mais c'est ma seule consolation ici-bas!

DESGRANGES.

Merci!

MADAME DESGRANGES.

C'est que je te connais! Tu es capable de trouver que les enfants font trop de bruit! Pauvres amours!... dont les petites voix sont si douces, dont les petits pas sont si mignons!

DESGRANGES, avec impatience.

Mais qu'est-ce qui te dit le contraire? Laisse-moi donc parler, et, encore une fois, suis mon raisonnement. Pourquoi notre fille et notre gendre sont-ils restés avec nous trois mois et deux jours, et pourquoi y resteront-ils jusqu'au 20 décembre?

MADAME DESGRANGES.

Belle question! Parce qu'ils nous aiment!... parce qu'ils se plaisent avec nous!... parce qu'ils savent nous faire plaisir... parce qu'ils sont affectueux, sensibles...

DESGRANGES, riant.

Enfin, tout le contraire de moi, n'est-ce pas?... (Allant à sa femme.) Tiens, viens que je t'embrasse! Je t'adore, toi, parce que tu as toujours douze ans.

MADAME DESGRANGES.

Comment! douze ans!

DESGRANGES.

Je veux dire parce que tu es et seras toujours la bonne

créature, naïve, confiante, crédule, que j'ai épousée avec tant de plaisir !

MADAME DESGRANGES, un peu offensée.

Comment! naïve, crédule! Est-ce que tu prétendrais que nos enfants ne sont pas...?

DESGRANGES.

Si! ma femme... ils sont tout cela et plus encore! Mais t'imagines-tu que ta fille, avec sa jolie figure, qu'elle a plaisir à montrer parce que l'on a plaisir à la voir; que ton gendre, avec ses goûts d'artiste et son imagination, laisseraient là Paris et ses premiers plaisirs d'hiver; bien plus, qu'il y irait, lui, pour ses affaires, tous les matins et en reviendrait tous les soirs, le tout pour l'unique bonheur de faire une partie de piquet avec un père qui commence à être un peu sourd et une mère qui gagnerait à être un peu muette?

MADAME DESGRANGES.

Mais que supposes-tu donc? Quel motif donnes-tu à leur séjour prolongé chez nous?

DESGRANGES, en riant.

Ma chère, te rappelles-tu que, quand tu étais jeune et que tu avais de fort beaux cheveux, tu étais enchantée d'aller à la campagne pour laisser reposer ta raie!... Eh bien, nos enfants sont enchantés de rester ici pour laisser reposer leur bourse.

MADAME DESGRANGES.

Ah!... malheureux, peux-tu supposer...?

DESGRANGES.

Je ne leur en veux pas! Je ne les accuse ni d'ingratitude ni d'indifférence! Je suis sû que, s'ils avaient vingt mille livres de rentes au lieu de dix, ils nous aimeraient toujours, mais moins longtemps de suite! Ainsi, par exemple, je ne connais pas de gendre pareil au mien : on n'a pas plus de déférence, plus d'attentions; il ne

laisse pas passer un seul de mes anniversaires, anniversaire de fête, anniversaire de naissance, anniversaire de mariage, sans accourir avec un énorme bouquet.

MADAME DESGRANGES.

Et tu crois que l'intérêt seul...?

DESGRANGES.

Oh! non! ma femme!... Pas l'intérêt seul!... non l'intérêt composé... composé moitié d'affection et moitié de calcul..., calcul inconscient dont il ne se rend pas compte, mais que je devine, qui tient à ce qu'il a besoin de moi, et dont je profite sans lui en vouloir.

MADAME DESGRANGES.

Tiens! tu n'es qu'un malheureux! Tu dépoétises tout! Tu désenchantes tout! Il faut être capable de tels sentiments pour les prêter aux autres! C'est monstrueux!

DESGRANGES.

Du tout! c'est naturel! Les vieux sont très ennuyeux! Il faut qu'ils se rattrapent par quelque chose! Je me rattrape par l'hospitalité!

MADAME DESGRANGES.

Dis tout de suite que nos enfants prennent notre maison comme une auberge!

DESGRANGES.

Eh! sans doute, l'auberge du Lion d'or! Ici on loge à pied et à cheval les enfants gênés qui ont des économies à faire. Ont-ils trop dépensé en spectacles, en bals, en concerts? Allons passer huit jours chez papa! Projettent-ils de se payer un petit voyage? Allons passer un mois chez papa! Un des enfants est un peu souffrant... Envoyons-le à la campagne chez papa! Et on l'envoie!... Et l'on vient avec lui! Et comme on est reçu à bras ouverts, comme on est défrayé de tout, comme le père a une bonne installation, et une bonne table, comme on y trouve de bonnes poulardes et de bons perdreaux,

que ce père égoïste est enchanté de partager avec ses enfants, ils viennent, ils reviennent, et ils restent avec plaisir.

MADAME DESGRANGES.

Ah ! le misérable !.. Il fait de l'égoïsme avec tout, même avec l'amour paternel !

DESGRANGES, sans avoir l'air d'entendre sa femme.

Mais suppose au contraire... Suppose que j'aie doublé la dot de ma fille, comme tu le voulais, que serait-il arrivé ? Qu'aujourd'hui nos enfants, vu la tête un peu enthousiaste de mon gendre, ne seraient peut-être pas beaucoup plus riches, et que, moi, je serais beaucoup plus pauvre ; que je ne pourrais ni les recevoir aussi longtemps, ni les recevoir aussi bien, et qu'ils viendraient moins chez moi, parce qu'ils seraient mieux chez eux. Ah! bon Dieu, ma chère! Mais si mes enfants étaient plus riches que nous, il y a plus de six semaines déjà que ma fille trouverait Villeneuve-Saint-Georges trop humide à l'automne ; qu'elle redouterait pour ses enfants les brouillards de la rivière, et que mon gendre m'aurait déclaré que ses voyages quotidiens à Paris altèrent sa santé !... Voici donc ma conclusion, que je dédie à tous les pères qui ont des filles à marier : « Voulez-vous garder vos enfants? Gardez votre argent !... Voulez-vous jouir de vos petits-enfants? Gardez votre argent ! Car c'est grâce à l'argent que le père reste le chef de la famille ; que la maison paternelle reste le foyer domestique, c'est-à-dire : pour les vieux, une retraite d'honneur et de bien-être ; pour les jeunes, un lieu de refuge et de plaisir ; pour les petits, un nid où ils viennent chercher la santé et parfois des soins plus intelligents que les soins maternels eux-mêmes ; pour tous, enfin, un centre, un sanctuaire où se forment les souvenirs, où grandissent et vieillissent les générations successives, où se per-

pétuent enfin les traditions de respect et de tendresse! » Appelle, si tu le veux, ma prévoyance calcul et personnalité, moi je la nomme le véritable amour paternel, celui qui consiste à rendre les enfants plus heureux et meilleurs : car, remarque-le bien, ma chère, mon gendre avait, je veux le croire, les plus heureuses dispositions pour faire un gendre charmant ; mais, enfin, sans ma prévoyance, ces bonnes qualités seraient peut-être restées à l'état de germe, de boutons... A qui donc doit-il leur plein épanouissement? A moi!

MADAME DESGRANGES.

Par exemple!...

DESGRANGES.

Sais-tu ce qui arrive au père Boyer? Ses enfants l'ont mis à la porte, et nous l'avons fait inscrire hier au bureau de bienfaisance. Affabulation : je n'ajouterai pas un sou à la dot de ma fille.

SCÈNE V

MADAME DESGRANGES, puis MADELEINE et HENRI.

MADAME DESGRANGES, poursuivant son mari de ses reproches.

Sans cœur! (En redescendant, elle voit sa fille et va à elle.) Rien à obtenir!... Mon Dieu! qu'as-tu donc?

MADELEINE, avec douleur.

Oh! maman! un grand malheur!

MADAME DESGRANGES.

Un accident à la petite?

MADELEINE.

Oh! non! Dieu merci!

MADAME DESGRANGES.

Mais alors, quoi donc?

MADELEINE.

Ce monsieur qui est venu parler à Henri.

MADAME DESGRANGES.

De la part de sa grande société!... Eh bien!

MADELEINE.

Eh bien!... une faillite!... un désastre! les gérants en fuite! les commanditaires compromis! Et Henri qui avait donné sa signature.

MADAME DESGRANGES.

Sa signature! Pour une forte somme?

HENRI.

Pour vingt-cinq mille francs!

MADAME DESGRANGES.

Vingt-cinq mille francs! Mais, malheureux, comment avez-vous pu?...

HENRI.

Ce n'est pas par esprit de spéculation!... Dieu sait si je suis spéculateur!... J'ai été trompé, trahi! Ils ont fait luire à mes yeux le titre d'architecte de la Compagnie! Que voulez-vous! des maisons à bâtir!... Je n'ai pas pu y résister!... J'ai vu là le placement de toutes mes idées d'artiste! car j'en ai, j'en suis sûr!... Ma tête est partie; on m'aurait demandé ma signature pour cent mille francs, je l'aurais donnée! Comment me figurer que des gens qui me promettaient des constructions ne sont pas les plus honnêtes gens du monde?

MADAME DESGRANGES.

Mais enfin, ces vingt-cinq mille francs, quand faut-il les donner?

HENRI.

Tout de suite! Il faut les déposer chez un notaire! Ou, sinon, me voilà compromis dans cette vilaine affaire!... Je passe pour complice.

MADELEINE, avec un cri.

Pour complice?

HENRI.

Oh! l'homme qui est là vient de me le dire! Une plainte est faite au tribunal! Une plainte en escroquerie.

MADAME DESGRANGES, épouvantée.

Que dites-vous?

HENRI.

Il me menace d'aller parler à mon père! Il voulait s'adresser à M. Desgranges!... J'ai la tête perdue; je suis désespéré! (Il tombe en pleurant sur un siège.)

MADELEINE.

Prends ma dot!

HENRI.

Tu sais bien que je n'y peux pas toucher!... et je n'ai que les intérêts de la mienne! Oh! si ce scandale éclate, que dira mon père?

MADELEINE, l'embrassant avant douleur.

Henri!... mon ami!...

MADAME DESGRANGES.

Oh! ma foi! je n'y tiens plus! je ne peux pas les voir souffrir ainsi! (Elle sonne et court au secrétaire qui est à droite.)

MADELEINE.

Que fais-tu, maman?

MADAME DESGRANGES, se mettant à écrire.

Tu vas bien le voir.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame m'a sonné?

MADAME DESGRANGES, prenant une boite dans le secrétaire.

Cette lettre et ce paquet à son adresse, allez! (Le domestique sort.)

HENRI, qui a regardé l'adresse.

Qu'ai-je lu? A. M. le marquis d'Ormoy!

MADELEINE, avec un mélange de tendresse et de crainte

Quoi!... maman!... tes diamants?

MADAME DESGRANGES.

Oh!... c'est bien mal ce que j'ai fait là! je n'avais pas le droit de le faire!... mais je ne peux pas vous voir de chagrin!... j'aime mieux tout!... j'aime mieux m'exposer à tout.

HENRI et MADELEINE, lui baisant les mains.

Ah! maman! maman!

MADAME DESGRANGES.

Oui! aimez-moi bien!... je le mérite! Si vous saviez combien il m'en coûte... et combien il m'en coûtera peut-être!... Enfin... Henri, allez dire à ce monsieur qu'il sera satisfait, qu'on payera tout ce soir! (On entend la voix de M. Desgranges.)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE

LES MÊMES, DESGRANGES.

DESGRANGES, à la cantonade.

Par ici!... apportez la table par ici!... Ah!... ma foi!... je meurs de faim!... Il est six heures!... Comme les jours baissent! (Aux domestiques qui apportent la table.) Allez chercher le potage! Eh bien, fillette, ta robe te plaît-elle, te va-t-elle bien?

MADELEINE.

Oui, père!

DESGRANGES.

Et toi, ma femme? Quelle robe mettras-tu? Il s'agit de produire ce que tu as de plus beau. N'oublie pas tes dentelles pour faire honneur à tes diamants. Je suis sûr que la monture... Une idée!... Voyons donc l'effet qu'ils font à la lumière!

MADAME DESGRANGES, troublée.

Quoi?

DESGRANGES.

Tes diamants! Prends-les donc!

MADELEINE, à Henri.

Je tremble.

DESGRANGES.

Eh bien!...

MADAME DESGRANGES.

C'est que je ne sais pas...

DESGRANGES.

Où ils sont? Je le sais, moi. Tu les as mis là, dans ce petit secrétaire. (Il se dirige vers le secrétaire.)

MADAME DESGRANGES.

Mon ami!... (Bas à ses enfants.) Nous sommes perdus!...

DESGRANGES, qui a ouvert le secrétaire.

Ils n'y sont plus!... Où sont-ils donc?... Te voilà toute tremblante!... (Se retournant vers Henri et Madeleine.) Et vous la tête basse et l'air confus!... Qu'y a-t-il donc?... Où sont ces diamants? Répondez-moi?... Je te l'ordonne!... Qu'en as-tu fait?... Tu te tais!... C'est donc à moi de parler! Tu les as vendus! vendus pour payer l'imprudence de ton gendre!

MADAME DESGRANGES.

Mais...

DESGRANGES.

Je sais tout!... Cet homme d'affaires qui sort d'ici, m'a appris le désastre, et ta lettre au marquis d'Ormoy..., je viens de la voir aux mains du domestique..., m'explique la disparition de ces diamants! Ainsi, parce qu'il a plu à monsieur de s'associer à une entreprise chimérique, parce qu'il a fait la folie de donner sa signature à des coquins qui l'ont trompé, il a fallu que toi, pour payer sa dette, tu m'arrachasses le plus cher souvenir de ma mère, le

plus cher témoin de notre tendresse, que tu empoisonnasses la joie de ce jour... Ah! c'est bien mal!

MADAME DESGRANGES.

Mon ami!...

MADELEINE.

Mon père!

DESGRANGES.

Silence! voici les domestiques. Allez vous mettre à vos places.

(Les domestiques apportent la table servie. — Mme Desgranges, Henri et Madeleine gagnent tristement leurs places.)

DESGRANGES, aux domestiques.

C'est bien! laissez-nous. (Ils sortent.)

MADAME DESGRANGES, poussant un cri, après avoir déplié sa serviette, sous laquelle se trouve l'écrin.

Ciel!

HENRI, de même.

Mon Dieu!

MADAME DESGRANGES.

Mes diamants! mon écrin!

HENRI, avec un cri de joie, montrant un papier.

Ce bon sur le Trésor! ce bon de vingt-cinq mille francs!

TOUS TROIS, courant à lui.

Mon père!... mon ami!... cher monsieur Desgranges!

DESGRANGES, se dégageant de leurs embrassements.

C'est bon! c'est bon! vous ne m'appelez plus égoïste, maintenant! Eh bien! ma prévoyance avait-elle raison? Comprenez-vous enfin qu'il faut qu'un père reste toujours plus riche que ses enfants, ne fût-ce... ne fût-ce, mes amis, que pour pouvoir les sauver parfois de la ruine et du désespoir!... Seulement, mon gendre, ne recommencez plus... parce que je ne pourrais pas recommencer.

La toile tombe.)

ANNE DE KERVILER

PRÉFACE

Dans ma carrière dramatique, peu d'idées de pièces de théâtre m'ont plus séduit que celle d'Anne de Kerviler. Elle me semblait nouvelle et forte. Le directeur de la Comédie-Française, M. Emile Perrin, à qui je lus d'abord mon drame, fut ému, en l'écoutant, jusqu'à avoir des larmes dans les yeux. Le Comité la reçut avec une faveur marquée. Tout le temps que durèrent les répétitions, les acteurs se montrèrent enchantés de leurs rôles, et prédirent un grand succès à l'ouvrage. Je convoquai à la répétition générale quelques amis, Sardou, Sandeau, Labiche. Ils partagèrent le sentiment des acteurs ; un seul, M. Jules Simon, me dit : « Votre pièce est très dramatique, très intéressante, mais vous aurez bien du mal, dans les circonstances où nous sommes — c'était en 1873 — à faire accepter au public un homme tourmenté du besoin de se confesser. Je sais bien que vous avez mis la pièce en Bretagne, pendant la guerre de Vendée. N'importe! le public juge toujours le passé avec les sentiments du présent; et aujourd'hui, où les idées religieuses rencontrent tant d'hostilité, je crains que votre héros, si sincère et si intéressant qu'il soit selon moi, ne rencontre que des sympathies très vives peut-être, mais isolées. »

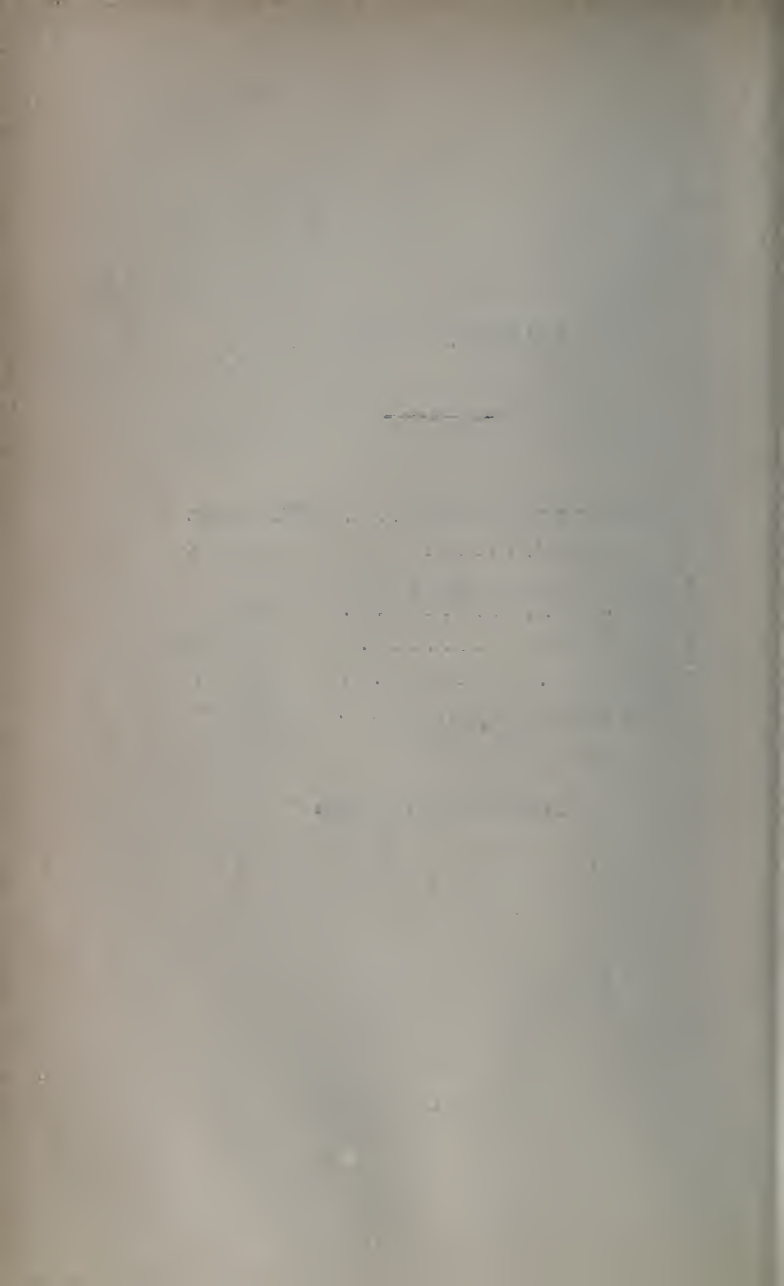
M. Jules Simon eut raison. Cela me prouva une fois de plus que la date joue un grand rôle dans l'effet des premières représentations. La pièce marcha sans encombre, mais l'accueil du public fut contraint et réservé. La presse, presque

tout entière, s'éleva contre moi. Un ministre déclara, me dit-on, que j'avais fait une pièce monarchique. Les journaux républicains m'accusèrent d'avoir calomnié la République. Les journaux libres penseurs m'appelèrent clérical. Telle fut même l'indignation d'un homme dont j'estime beaucoup la critique, qu'il ne voulut rendre compte de l'ouvrage que dix jours après, par sympathie pour moi, pour laisser à sa colère le temps de se calmer. Quand je lus son article, je dis : « Qu'aurait-ce donc été il y a huit jours. » La pièce donna lieu à un fait assez singulier : les représentations étaient absolument différentes les unes des autres. Un jour, le public était froid et silencieux. D'autres fois, sa sympathie allait jusqu'à l'enthousiasme. Je n'ose croire que le lecteur ressemble à ces derniers spectateurs, mais j'espère qu'il ne ressemblera pas aux premiers.

PERSONNAGES

LE COMTE DE KERVILER	MM. FEBVRE.
ÉLIE MORÉAC.	WORMS.
LAMBERT, SERGENT DANS L'ARMÉE RÉPUBLICAINE.	BARRÉ.
UN JARDINIER.	MASQUILIER.
UN SOLDAT.	JOLIET.
ANNE, FEMME DU COMTE.	Mlle DUDLAY.

La scène se passe à Bressuire



ANNE DE KERVILER

Un salon. — Porte au fond. — A droite, en pan coupé, une large fenêtre donnant sur un jardin. — A gauche, également en pan coupé, une porte d'appartement. — A droite, sur le premier plan, une porte latérale donnant sur une terrasse. — A gauche, en face, une porte cachée sous tenture. — Sur la scène, à gauche, une table, avec un fauteuil à droite et une chaise à gauche. — Au lever du rideau, le jardinier, debout près de la table, lit un papier imprimé, avec un geste de crainte, puis il le pose sur la table et va à la fenêtre du jardin, comme quelqu'un qui observe. — Moréac entre par la porte sous tenture.

SCÈNE PREMIÈRE

MORÉAC, Le jardinier.

LE JARDINIER, allant à Moréac.

Eh bien, Monsieur?

MORÉAC.

Il est en sûreté!

LE JARDINIER.

Vous l'avez caché?

MORÉAC.

Oui.

LE JARDINIER.

Où?

MORÉAC.

Là où on ne pourra pas le trouver. Vous n'avez vu aucun soldat rôder autour de la maison?

LE JARDINIER.

Aucun.

MORÉAC.

Personne n'est entré dans le jardin ?

LE JARDINIER.

Personne.

MORÉAC.

Je respire. Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence !

LE JARDINIER.

Quelle imprudence ? Que craignez-vous ?

MORÉAC, lui montrant un papier.

Ecoutez cette proclamation ! (Il lit.)

« Bressuire, 4 vendémiaire an III.

« Des connivences coupables se sont établies entre les habitants et les chouans qui nous assiègent. Tout soldat de l'armée ennemie qui s'introduira dans la ville, et tout habitant qui le recevra, seront fusillés.

« Signé : *Le général commandant.* »

LE JARDINIER.

Ah ! je comprends ! Mais pourquoi M. le comte a-t-il quitté le camp des assiégeants, et s'est-il introduit ici cette nuit?

MORÉAC.

Il a cédé à un sentiment bien naturel. Il y a deux mois, à la prise de la ville par les républicains, je fus transporté, blessé et mourant, dans cette maison.

LE JARDINIER.

Où la comtesse vous a sauvé par ses soins.

MORÉAC.

Le comte n'avait pas pu l'emmener dans la retraite de nos troupes; mais aujourd'hui, où il les a ramenées

devant Bressuire, à la veille d'un assaut décisif, qui peut lui coûter la vie, il a voulu revoir la comtesse, et, cette nuit, se glissant à travers les avant-postes.

LE JARDINIER l'interrogeant.

Silence, Monsieur!... Ecoutez! Regardez!...

MORÉAC.

Qu'y a-t-il ?

LE JARDINIER.

Trois soldats viennent de franchir la grille.

MORÉAC, allant à la fenêtre et regardant.

En effet!

LE JARDINIER, qui regarde avec lui.

Le commissaire du district, le sergent Lambert, les commande.

MORÉAC.

Qui? Ce gros homme à mine réjouie?

LE JARDINIER.

Ne vous y fiez pas! C'est un terrible homme, avec son air goguenard.

MORÉAC.

Du calme! Ils n'ont peut-être que des soupçons. Répondez comme si vous ne saviez rien.

(Il se dirige vers la porte par où il est entré.)

LE JARDINIER.

Vous partez?

MORÉAC.

Le temps de prévenir le comte.

LE JARDINIER, tremblant.

C'est que cette affiche dit: *Tout habitant qui sera convaincu...*

MORÉAC.

N'ayez pas peur! Je reviens, j'écoute, je suis là, et si quelque danger vous menaçait...

(Bruit de crosses.)

LE JARDINIER.

Je les entends.

MORÉAC, sortant.

Allons... du calme! Je reviens.

(Il disparaît par la petite porte. — La porte latérale qui est en face de cette petite porte s'ouvre, et l'on voit paraître le sergent.)

SCÈNE II

LE JARDINIER, LAMBERT, UN SOLDAT.

LAMBERT, au soldat.

Mets-toi là sur cette terrasse. (Descendant en scène et s'adressant au jardinier.) Approche, toi !

LE JARDINIER.

Voici, mon sergent.

LAMBERT.

Tu es le jardinier de cette maison?

LE JARDINIER.

Oui, mon sergent.

LAMBERT.

Qui l'habite?

LE JARDINIER.

La comtesse de Kerviler, ma maîtresse.

LAMBERT.

Puis...

LE JARDINIER.

Un officier blessé à la prise de la ville, M. Elie Moréac.

LAMBERT.

Puis...

LE JARDINIER.

Personne.

LAMBERT.

Tu mens! Un des chouans qui nous assiègent s'est

glissé cette nuit, ici. Un des nôtres l'a vu entrer. Il y est. Il faut qu'on nous le livre. Si tu ne nous y aides pas, ton compte est fait.

LE JARDINIER.

Mais je vous jure...

LAMBERT.

Fais venir ta maîtresse.

LE JARDINIER, montrant Anne qui entre par la porte du fond.

La voici !

LAMBERT.

Va-t'en !

(Le jardinier sort.)

SCÈNE III

ANNE, LAMBERT, LE SOLDAT, en faction sur le seuil de la porte latérale, de façon qu'on le voie.

LAMBERT.

Approche, citoyenne ! Je suis sous-officier dans l'armée républicaine et chargé de la surveillance de ce quartier. (Lui tendant le papier.) Lis !

ANNE, après avoir lu.

Eh bien ?

LAMBERT.

Eh bien ! Où est le Vendéen ?

ANNE, froidement.

Quel Vendéen ?

LAMBERT.

Laisse là tes airs d'ingénuité ! Cela ne prend pas avec les patriotes. Un officier de Vendéens, un émissaire des Vendéens, est entré ici cette nuit. Pourquoi ? Pour acheter quelques traîtres ! Pour se faire vendre quelque porte de la ville ! Il est ici, nous en sommes sûrs. Où est-il ?

ANNE, *froidement.*

De deux choses l'une : ou il y est, ou il n'y est pas. S'il n'y est pas, je ne peux pas vous le livrer ; s'il y est, je ne le veux pas.

LAMBERT.

Je te forcerai bien à parler.

ANNE, *idem.*

Et comment, s'il vous plaît ?

LAMBERT.

Tout bonnement... si tu t'obstines à te taire...

ANNE, *idem.*

Vous me ferez fusiller ? Vous en êtes bien capable ! Un assassinat de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait ? Seulement, sachez que cela ne me fait pas davantage, et je suis toute consolée d'avance de mourir, par le soulagement de ne plus voir des scélérats comme ceux que je vois.

LAMBERT, *avec colère.*

Ah çà ! citoyenne !

ANNE, *avec force.*

Quand la République s'appelle Hoche, je l'honore ; quand elle s'appelle Carrier... je l'exècre et je le dis.

LAMBERT, *riant.*

Ah ! ah ! tu n'as pas peur ! Cela me va ! Eh bien, voyons, causons ; tu peux bien me répondre, j'imagine ?

ANNE, *elle va s'asseoir sur un fauteuil.*

Cela dépend de ce que vous me demanderez.

LAMBERT.

Tu es de Bressuire ?

ANNE.

Non.

LAMBERT.

Comment t'y trouves-tu ?

ANNE.

C'est bien simple! Je viens du Morbihan.

LAMBERT.

Un pays de curés.

ANNE.

Un pays de croyances profondes et sincères. Quand éclata la guerre...

LAMBERT.

Tu veux dire la révolte...

ANNE.

Se révolter pour son roi et pour son Dieu, ce n'est pas être rebelle, c'est être fidèle.

LAMBERT, gaîment.

Décidément tu es digne d'être républicaine. Continue!

ANNE.

Quand la guerre éclata, mon mari organisa un bataillon de volontaires.

LAMBERT.

C'est un noble, ton mari? un aristocrate?

ANNE.

Il s'appelle le comte de Kerviler. Nos paysans avaient confiance en lui : nous sommes partis deux cents d'un village des environs de Vannes, avec notre recteur.

LAMBERT.

Qu'est-ce que c'est que ça, un recteur?

ANNE.

Notre curé.

LAMBERT.

Pourquoi l'avoir amené avec vous, votre curé?

ANNE.

Pour bénir ceux qui se battaient, relever ceux qui tombaient, administrer ceux qui mouraient.

LAMBERT.

Après?

ANNE.

Mon mari vint se jeter dans Bressuire pour le défendre contre vous.

LAMBERT.

Comment y es-tu encore, puisque nous y sommes?... Que fais-tu dans cette maison puisqu'il n'y est plus?

ANNE.

A l'attaque de la ville, mon mari et son bataillon se trouvèrent cernés par vous; leur perte était certaine, quand un autre Vendéen, un Breton comme nous, accourut à son secours, le dégagea, et tomba gravement blessé dans la retraite. Le blessé fut transporté ici; mon mari ne voulut pas laisser à d'autres le soin de veiller sur celui qui était tombé en le sauvant. Il alla seul rejoindre l'armée de Charette.

LAMBERT.

Pour revenir se battre contre nous?

ANNE, *froidement*.

Bien entendu. Moi je restai. Voilà comment je me trouve dans cette maison.

LAMBERT.

Ce blessé, où est-il?

ANNE.

Il est sorti depuis ce matin.

LAMBERT.

Parfait. Cela confirme tous mes renseignements. Donc, ce n'est pas M. Moréac qui s'est introduit ici. Donc, c'est ton mari. Donc, il nous le faut, et, si tu ne nous le livres pas, nous le prendrons bien malgré toi.

ANNE.

Comment cela?

LAMBERT.

Tu le verras ! (Il écrit un mot sur son carnet et, appelant le soldat en faction sur le seuil de la porte.) Approche, toi ! Va porter ce mot au commandant.

(Le soldat sort, la porte se referme.)

SCÈNE IV

ANNE, LAMBERT.

LAMBERT, s'approchant d'Anne et se découvrant.

Madame, je vous demande pardon de vous avoir tutoyée.

ANNE, stupéfaite.

Quoi ! qu'est-ce que cela veut dire ?

LAMBERT.

Cela veut dire qu'il ne faut pas toujours juger les hommes sur l'apparence.

ANNE.

Qui êtes-vous donc?

LAMBERT, vivement.

Ne me prenez pas pour un traître; je suis républicain dans l'âme, car je suis un soldat de l'armée du Rhin. On m'a envoyé de Mayence en Vendée, il a fallu obéir ! Mais se battre contre des Français, au lieu de se battre contre des Prussiens, cela fait mal ! Avoir des bourreaux pour généraux, cela me fait horreur, et je me suis juré de ne jamais poursuivre un homme fugitif, de ne jamais frapper un homme désarmé, de ne jamais livrer un homme caché.

ANNE, avec un accent de doute.

C'est une belle tâche que vous vous proposez là !

LAMBERT.

Ajoutez dangereuse, citoyenne. Savez-vous ce qu'était le camarade qui était là de planton? Un de ces gaillards qui voient des traîtres partout. (Gaîment.) Or, comme je

ne tiens pas à être fusillé, je parle leur langage, j'ai l'air d'épouser leurs passions : c'est à ce prix seul que je puis atteindre mon but. Je ne les trahis pas, je sers l'humanité à côté d'eux et malgré eux. Et maintenant que vous savez qui je suis, dites-moi sans crainte où est caché votre mari. Je dirigerai les recherches dans la maison de façon qu'on ne le retrouve pas.

ANNE, *le regardant en face.*

Qui me dit que vous ne me trompez pas?

LAMBERT.

Ma figure. Regardez-moi, et dites-moi si je n'ai pas l'air d'un homme sincère.

ANNE.

Vous aviez cet air-là aussi, tout à l'heure, quand vous me menaciez.

LAMBERT.

Quel intérêt aurais-je à vous tromper?

ANNE, *passant à droite.*

L'intérêt qu'ont les bêtes fauves à saisir leur proie. La férocité n'exclut pas la ruse.

LAMBERT.

Vous êtes dure pour un honnête homme, Madame.

ANNE.

Je ne demanderais qu'à vous croire.

LAMBERT, *avec impatience.*

Croyez-moi donc! Les instants sont précieux. Si nos soldats prennent votre mari, il est perdu!

ANNE, *avec crainte.*

Mais si je le perdais en vous le confiant? Si vous me trompiez?

LAMBERT, *avec impatience*

Comment vous convaincre? Voyons, écoutez-moi. J'ai une femme et trois enfants!... Ils m'ont suivi en Vendée. Or, savez-vous ce qu'a fait ma femme depuis le siège?

Elle a partagé son pain, celui de ses enfants, avec quatre Bretons blessés ! Elle les a soignés ! Elle les a veillés ! Elle les a guéris, et, en les voyant si doux, si fermes, nous avons fait alliance de cœur avec la Bretagne, et nous avons juré sympathie et respect à une race qui produit de tels hommes, à une croyance qui inspire de telles vertus.

ANNE.

Eh bien ! faites-moi un serment !

LAMBERT.

Lequel ?

ANNE, avec élan.

Ce que votre femme a fait, je l'ai fait aussi. Votre femme a été une mère pour nos Bretons, j'ai été une sœur de charité pour vos soldats. J'ai été chercher vos blessés sous la mitraille. Il est vrai que je n'y avais pas grand mérite : j'y cherchais autre chose.

LAMBERT.

Quoi donc ? La mort !

ANNE.

Peut-être !

LAMBERT.

Pourquoi ?

ANNE.

Pourquoi ? pourquoi ? Ne savez-vous pas qu'il se passe parfois dans le fond des cœurs des drames plus poignants que ceux qui se jouent sur le champ de bataille ?... Enfin, laissons cela !... Voulez-vous me jurer ?... Mais non ; pas de serment ! On n'a pas le droit de soupçonner un homme d'un tel crime ! Vous seriez une créature trop abominable si vous me trompiez ! Je vous crois ! Venez !

(Ils vont pour sortir : le soldat paraît.)

LAMBERT, à Anne.

Silence !

(Allant au soldat.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE SOLDAT.

LAMBERT.

Ah! la réponse du commandant! Donne! (Après avoir lu, à part.) Perdu. (Haut.) Citoyenne, voici un ordre qui coupe court à notre débat.

ANNE.

Que dit cet ordre?

LAMBERT, lisant.

« Ne perdez pas de temps à chercher le royaliste; faites « flamber la baraque et il faudra bien qu'il sorte. »

ANNE.

Vous ne ferez pas cela!

LAMBERT.

Je le ferai parfaitement.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MORÉAC.

MORÉAC, ouvrant vivement la porte cachée sous la tenture.

C'est inutile, me voici.

ANNE, poussant un cri et courant à lui.

Vous!

MORÉAC, bas et vivement.

Silence!

LAMBERT, d'une voix qui redevient rude.

Je savais bien que c'était un nid d'aristocrates que cette maison!... Parlons peu et parlons bien. (Allant à Moréac.) Tu reconnais que tu es le comte de Kerviler?

MORÉAC.

Oui.

LAMBERT.

Le mari de la citoyenne?

MORÉAC.

Oui.

LAMBERT.

Que tu te bats contre les patriotes?

MORÉAC.

Oui.

LAMBERT.

Que tu es entré secrètement dans la ville?

MORÉAC.

Oui.

LAMBERT.

Cela suffit.

MORÉAC.

Je connais mon sort et je suis prêt, je ne vous demande qu'une grâce...

LAMBERT.

Laquelle?

MORÉAC.

Qu'on porte ce billet à son adresse.

LAMBERT, lisant l'adresse de la lettre.

« A M. l'abbé... » Qu'est-ce que vous lui demandez à cet abbé?

MORÉAC.

De venir à l'instant.

LAMBERT.

Ah! je comprends! Ces Bretons, toujours les mêmes! (A Moréac.) Je ne peux pas décider cela à moi seul. Je vais au quartier. J'en référerai au commandant. Il dira ce qu'on doit faire de toi, et si on peut t'accorder ta demande. Je reviens dans cinq minutes. (Allant au soldat qui a

apporté le billet et qui a assisté à l'entretien.) Toi... sur cette terrasse! Ne le perds pas de vue, et s'il cherchait à s'enfuir, fais feu!

MORÉAC.

Je n'ai nulle envie de fuir.

(Le soldat sort et s'éloigne sur la terrasse.)

LAMBERT, s'approchant d'Anne, et bas.

Vous avez perdu trop de temps à douter de moi, Madame. J'ai bien peur de ne plus rien pouvoir.

(Il sort; la porte reste ouverte, mais on ne voit pas le soldat.)

SCENE VII

ANNE, MORÉAC.

Après avoir suivi du regard, et s'être assurée que le soldat est sur la terrasse, Anne redescend en scène tout éperdue, et allant à Moréac. Cette scène doit être dite avec mystère et à voix étouffée.

ANNE.

Mais, c'est horrible!

MORÉAC.

Non! c'est heureux!

ANNE.

Vous sacrifier une seconde fois! A peine échappé à la mort, bravée pour lui, vous offrir encore à sa place!

MORÉAC.

Tout ce que je demande, c'est que mon dévouement lui soit utile. Moi arrêté, il pourra s'échapper.

ANNE.

Mais, malheureux!

MORÉAC, avec un élan contenu.

Ah! depuis que je l'ai revu, depuis que sa main a serré la mienne, ne comprenez-vous pas que j'ai besoin de disparaître dans un grand sacrifice?

ANNE.

Mais moi! moi! accepter ce sacrifice, c'est m'en rendre complice! Me taire, c'est participer à votre mort.

MORÉAC.

Et parler, c'est le précipiter, lui, à la sienne!

ANNE, avec désespoir.

Taisez-vous! taisez-vous!

MORÉAC.

Tout à l'heure, vous-même, n'étiez-vous pas prête à vous sacrifier pour nous deux?

ANNE.

Oh! ce n'est pas la même chose! Vous savez bien que ce n'est pas la même chose!

MORÉAC.

Par pitié! ne m'ôtez pas mon courage!

ANNE.

Eh! où voulez-vous que j'en trouve pour vous en donner? (Passant à gauche.) O mon Dieu! mon Dieu! y a-t-il donc des êtres que vous prédestinez au rôle de martyrs! Qu'avons-nous donc fait, vous et moi, pour tant souffrir? Quand, il y a quatre ans, j'ai vu votre père et le mien nous refuser l'un à l'autre... nous arracher l'un à l'autre, j'ai cru que j'avais épuisé ce jour-là tout ce qu'une âme humaine peut souffrir! Ce n'était rien! Quand je vous crus mort, je pleurai des larmes de sang! Ce n'était rien! Quand une tromperie maudite fit de moi la femme d'un autre, il me sembla avoir dépassé toutes les douleurs humaines! Ce n'était rien! Il fallait encore vous reperdre une seconde fois, assister à votre mort! être cause de votre mort!

(Elle tombe dans ses bras en sanglotant.)

MORÉAC.

Amie! amie! Assez! de grâce! assez! Vous me déchirez

le cœur! Dites-vous que voilà la première fois que le ciel a pitié de nous!

ANNE.

Pitié de nous?

MORÉAC, la prenant par les deux mains.

Oui! Osons regarder la vérité en face! Nous sommes sous le coup d'une nécessité implacable. Il faut que lui ou moi nous disparaissions aujourd'hui. Si nous survivions tous deux, lui et moi, que deviendrais-je? La séparation par la mort est bien affreuse, la séparation dans la vie le serait mille fois plus encore! Quel serait mon sort? Partir! Errer encore seul à travers le monde avec votre souvenir attaché au cœur! Non! non! j'aime mieux mourir! Il vaut mieux que je meure, que je meure victime! Cette mort expiatoire m'absoudra peut-être!

ANNE, apercevant Lambert.

Ciel! il revient!

MORÉAC.

Du calme! Il m'apporte, j'espère, la seule grâce que je désire.

ANNE.

Laquelle?

MORÉAC.

J'ai demandé un prêtre. Si je mourais la conscience encore chargée de ma faute, je mourrais en désespéré. Muni de ce pardon, je m'en irai presque avec joie... Il me semblera que je vais vous attendre!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAMBERT.

MORÉAC, allant à Lambert.

M'accorde-t-on ce que je demande?

LAMBERT.

Le commandant n'a pas encore répondu! Mais allons au plus pressé. (A Moréac.) Vous attestez toujours que vous êtes le comte de Kerviler?

MORÉAC.

Oui!

LAMBERT.

Parti hier soir du camp des Vendéens, et entré cette nuit dans la ville?

MORÉAC.

Oui!

LAMBERT.

Il y a donc deux comtes de Kerviler?

MORÉAC.

Comment?

LAMBERT.

Nos soldats viennent d'arrêter un homme qui cherchait à s'échapper de cette maison et qui prétend porter le même nom!

MORÉAC.

Que dites-vous?

LAMBERT.

Ce qu'il est bien facile de prouver. (Il remonte vers la porte du fond, l'ouvre et dit à un soldat qui s'y trouve :) Amène le prisonnier.

(Le soldat va chercher Kerviler qui entre par le fond.)

ANNE et MORÉAC, l'apercevant.

Ciel!

LAMBERT, montrant Kerviler.

Voilà!.. Tâchez de vous accorder! J'ai ordre d'en fusiller un!... Je ne veux pas en fusiller deux!

KERVILER, stupéfait.

Quoi!

LAMBERT, goguenard.

Cela serait peut-être plus simple et vaudrait peut-être

mieux... deux aristocrates de moins au lieu d'un, c'est tout profit pour la République!... Mais enfin, je ne connais que ma consigne!

KERVILER, éperdu.

Quelle consigne? que voulez-vous dire? Expliquez-vous, je ne comprends pas!

LAMBERT.

C'est bien clair pourtant! Nous allions loger une douzaine de balles dans la cervelle du citoyen ici présent.

KERVILER, avec terreur.

Lui!... vous alliez...?

LAMBERT.

Bien entendu! Puisqu'il se dit le comte de Kerviler.

KERVILER.

Comment! il prétend...?

LAMBERT.

Ce que vous prétendez aussi!

KERVILER, avec explosion.

Mais moi, je jure!

LAMBERT.

Lui aussi!... il jure!... Et la citoyenne ne l'a pas démenti!

KERVILER, à Anne éperdue.

Elle a dit...?

LAMBERT, passant devant Kerviler et allant à Anne,

Voyons! parle, citoyenne!... Lequel est le comte de Kerviler? car je m'y perds, moi, dans tes maris!... Parle!

ANNE, éperdue.

Parler! parler!... mais c'est livrer l'un à la mort!

LAMBERT, bas, avec force.

Du tout... c'est sauver l'autre! Si tu parles, on n'en condamne qu'un; si tu te tais, on les condamne tous les deux... Choisis!

ANNE, passant au milieu.

Choisir !... (A Lambert.) Vous ne comprenez pas ce que votre demande a d'horrible !

LAMBERT.

Non ! je vois ce qu'elle a d'humain !

ANNE.

D'humain !... d'humain !... Quoi ! ce serait ma voix qui dicterait l'arrêt... ce serait moi ! Non ! non ! je ne peux pas ! je ne peux pas !

(Elle sort éperdue par la porte d'appartement qui est à gauche.)

SCENE IX

LES MÊMES, moins ANNE.

LAMBERT.

Ma foi, à son aise ! (Il remonte vers la porte du fond, et parlant aux soldats qui sont au fond.) Voilà des particuliers bien originaux !... Ces deux-là surtout, qui disputent à qui... Enfin ça les regarde ! (A Kervilcr et à Moréac.) Vous avez encore dix minutes. Dans dix minutes, le commandant sera ici, et il ne plaisante pas, le commandant. D'ici là, tâchez de vous entendre... sinon !... suffit !... (A un des soldats qui sont au fond.) Allons, toi, mets-toi en dehors de la porte ! (La porte du fond se referme. Lambert allant au factionnaire qui est à la porte latérale par où il est entré.) Toi, suis-moi. Nous allons poser des factionnaires partout autour de la maison ! Il ne faut pas que ces camarades-là détalent... (A Moréac.) Quand votre choix sera fait, avertissez le soldat qui est là, et il m'avertira. Bonjour !

(Il sort par la porte latérale, qui se referme aussi.)

SCENE X

MORÉAC, KERVILER.

KERVILER, courant à Moréac.

O mon ami ! mon frère !... Un tel dévouement !

MORÉAC, vivement.

Vous acceptez !

KERVILER.

Moi ! accepter votre mort !

MORÉAC.

Je vous en supplie ! je vous le demande à genoux.

KERVILER.

Je serais indigne de votre sacrifice si j'y consentais.

MORÉAC.

Vous n'avez pas le droit de refuser !

KERVILER.

Pas le droit !

MORÉAC.

Ce n'est pas pour vous que je m'offre, c'est pour notre cause !

KERVILER.

Notre cause a autant besoin de vous que de moi.

MORÉAC.

Je ne suis qu'un soldat obscur.

KERVILER.

Des soldats comme vous deviennent généraux en un jour.

MORÉAC.

Vous êtes l'âme de notre brave troupe.

KERVILER.

Vous me remplacerez auprès d'elle !

MORÉAC.

Est-ce qu'on remplace deux cents ans de respect, de reconnaissance, d'admiration? Si je meurs, ce n'est qu'un bras de moins dans notre armée; vous mort, ce sont trois mille cœurs qui se glacent, ce sont trois mille têtes...

KERVILER.

Est-ce que je pourrais leur commander encore si j'avais fait cette lâcheté?

MORÉAC.

Il n'y a pas lâcheté quand il y a pitié!

KERVILER.

Pitié!

MORÉAC.

Oui, pitié! Je suis seul dans le monde, moi! Je n'ai ni famille, ni amis! ni affection, ni devoirs! ni joies, ni espérances! Mon cœur est brisé comme ma vie! La mort sera un bienfait pour moi! Je l'appelle, je la cherche... et si je ne meurs pas aujourd'hui... je me ferai tuer demain!... (Mouvement de Kerviler, interrompu par Moréac.) Tandis que vous...

KERVILER, avec force, lui prenant la main.

Eh! qui vous dit que je ne sois pas aussi malheureux que vous?

MORÉAC.

Malheureux?... quand vous avez le plus grand des bonheurs de ce monde, une femme que vous aimez!

KERVILER.

Et si mon désespoir naissait de mon bonheur même?

MORÉAC.

Comment?

KERVILER.

Ne savez-vous pas qu'il y a quelque chose de plus affreux que d'être seul dans le monde. C'est d'être seul quand on est deux.

MORÉAC.

Que signifie?

KERVILER.

Oh! je comprends votre surprise! Vous venez de passer deux mois dans cette maison. Vous savez tout ce qu'il y a de vertu, de noblesse d'âme, de charme dans celle qui l'habite... Et vous vous demandez comment celui à qui Dieu a donné une telle femme, peut consentir à s'arracher à elle.

MORÉAC, vivement.

Dites, s'arracher à son devoir, qui est de la défendre, de la soutenir!

KERVILER.

Écoutez donc, et vous comprendrez. Quand j'ai épousé ma femme, elle ne m'aimait pas. Elle en aimait un autre!... Un autre qui était mort, mais dont le souvenir vivait toujours en elle! (Mouvement de Moréac.) Elle me l'a avoué! (Nouveau mouvement de Moréac.) Avoué loyalement, tout haut, devant son père!... Le vieillard était mourant... Épouvanté de nos désastres, il la suppliait de donner en moi un protecteur à tous les siens, il la suppliait en pleurant, et elle...

MORÉAC.

Et elle?...

KERVILER.

Elle! elle s'écria tout éperdue : « Vous savez bien que je ne m'appartiens pas? Laissez-moi m'ensevelir dans mon deuil, dans son souvenir! » Et alors, se tournant vers moi : « Oui! sachez-le!... me dit-elle. Quoi que je fasse, quoi que je veuille, il y a là une image qui me sera toujours plus chère que tout!... Et maintenant, si vous consentez à n'être que le second dans ma vie, eh bien, prenez-moi!... Mais épargnez-moi!... Le mot : « Je

vous aime », me ferait trop de mal dans la bouche d'un autre ! »

(Il tombe assis sur le fauteuil.)

MORÉAC, d'une voix sourde.

Pauvre martyre !

KERVILER, se retournant vers lui.

Vous pleurez ! Est-ce de pitié pour elle ou d'horreur pour moi ?... (Geste de Moréac.) Oh ! je vous pardonnerais ! Un tel mariage était un crime, puisqu'il faisait une victime !... L'orgueil, la pitié, le devoir, tout m'ordonnait de refuser. Eh bien, mon ami, le croiriez-vous ? C'est son aveu même qui m'enchaîna plus étroitement à elle. Il partait d'une âme si noble, il témoignait de tant de droiture... que ma passion s'en accrut encore, et, la relevant, je lui dis : « Unissons donc nos deux loyautés, confiez-moi sans crainte votre bonheur, comme je vous confie sans crainte mon honneur, et engagez-vous à celui qui fera taire même son amour devant vos souvenirs. »

MORÉAC, avec émotion.

Vous lui avez dit cela !

KERVILER.

Oh ! ne me louez pas. J'espérais l'émouvoir, j'espérais que ma tendresse... que le temps... Fou que j'étais ! Est-ce que le temps compte pour des femmes comme elle ? Est-ce qu'elles peuvent aimer deux fois ?... Rien ne put triompher de celui qui n'était pas là. Elle me suivit dans Bressuire... Cette image maudite l'y suivit aussi. Alors commença pour moi un étrange, un affreux supplice ! Je devins jaloux d'un mort ! (Mouvement de Moréac.) Cela vous paraît insensé ! Hélas ! je ne veux que vous pour juge !... Parlait-elle souvent de moi ?... Tremblait-elle pour moi ?... Mes dangers... mon dévouement à notre cause la touchaient-ils ? M'aurait-elle pleuré si j'avais été tué ? Mais à quoi bon ces folles questions ?... Est-ce que je n'ai pas

lu ce matin dans ses yeux? A peine l'ai-je revue, que j'ai compris qu'il était toujours là, lui, entre nous deux!... Quand j'ai approché mes lèvres de son front, elle a reculé, comme si elle allait commettre un sacrilège!... Ah! bénie soit ma mort qui la délivrera d'un tel supplice!

(Il court à la porte comme pour avertir le soldat.)

MORÉAC, courant derrière lui, se mettant devant la porte, et l'arrêtant.

Arrêtez!

KERVILER, voulant l'écarter.

Laissez-moi!

MORÉAC

Non! ce n'est plus au nom de mon désespoir que je vous supplie d'accepter mon sacrifice, c'est au nom de mes remords!

KERVILER.

De vos remords!

MORÉAC.

Oui! oui! cette mort! c'est pour moi plus que la délivrance! c'est l'expiation! On vient... De grâce!... de grâce!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LAMBERT, rentrant par la porte laterale.

KERVILER, allant à lui.

C'est moi qui suis M. de Kerviler!

LAMBERT.

Trop tard!

KERVILER.

Trop tard!

LAMBERT, passant entre eux deux.

Ah! malheureux! Pourquoi n'avoir pas compris ma pitié sous ma rudesse, et mes conseils sous mes menaces?

KERVILER.

Mais enfin!...

LAMBERT.

Vous êtes condamnés tous deux!

KERVILER, avec désespoir.

Lui aussi!

LAMBERT.

Le commandant vient d'arriver. Il a été implacable. Ils sont également coupables, a-t-il dit, l'un de s'être introduit dans la ville, l'autre de l'y avoir caché! Ils mourront tous les deux.

KERVILER, avec désespoir.

O mon ami! c'est moi qui vous perds!

MORÉAC, à Lambert.

Et ma demande?

LAMBERT.

Refus formel.

MORÉAC, avec désespoir.

Ah! je vous en supplie! un prêtre!... Fusillez-moi, torturez-moi!... Mais ne me séparez pas de Dieu au moment où je remonte vers Dieu! Songez que pour nous, Bretons, notre croyance, c'est notre vie même!

LAMBERT, avec émotion.

Je le sais!

MORÉAC.

Plus que notre vie, notre salut!

LAMBERT.

Je le sais!

MORÉAC.

Vous ne voudrez pas tuer mon âme!

LAMBERT.

Assez ! assez ! J'ai été prisonnier de Bonchamps ! J'ai vu, la veille d'une bataille, tout un régiment s'agenouiller et prier. J'ai compris alors ce qu'était pour vous la présence d'un prêtre au moment de la mort, et tout à l'heure, plein de ce souvenir, j'ai supplié le commandant pour vous, comme vous me suppliez vous-même. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? — « Tu dis qu'il se croira damné « si je lui refuse un prêtre ! Tant mieux ! il n'en aura que « plus peur ! » (Prenant la main à Moréac, et avec force.) Faites-le mentir et préparez-vous ! Adieu !

(Il sort par la porte du fond.)

SCENE XII

KERVILER, MORÉAC.

MORÉAC, tombant sans force sur le fau euil.

Pas de pardon !

KERVILER.

Mon ami !

MORÉAC.

Pas de pardon !

KERVILER.

Calmez-vous ! Je comprends l'ardeur de vos croyances, je la partage ! A aucun prix je n'aurais voulu quitter notre camp hier sans être absous. Mais croyez-vous donc que le martyre... ce martyre volontaire, ne compte pas comme une expiation ? Croyez-vous donc que si, en effet, quelque faute passée reste au fond de votre conscience, votre héroïsme ne suffit pas aux yeux de Dieu pour effacer une légère tache ?

MORÉAC, toujours assis, et fiévreusement.

Et si c'était plus qu'une tache !

KERVILER.

Les âmes les plus pures sont les plus craintives! Elles ont des maladies de conscience qui travestissent une faute...

MORÉAC.

Et si c'était plus qu'une faute?

KERVILER.

Plus qu'une faute? Vous vous calomniez

MORÉAC.

Si c'était un crime?

KERVILER, se penchant vers lui.

Un crime?... Allons!... mon ami!... l'approche de la mort peuple votre imagination de fantômes... Un crime!... Vous! eh! de quel crime pouvez-vous être coupable? (A demi souriant.) Enfant! est-ce que vous avez commis un meurtre? un parjure? une lâcheté? Est-ce que vous avez trahi notre cause?

MORÉAC.

Oh! grâce à Dieu! j'ignore le crime de la bassesse! Mais la passion n'a-t-elle pas aussi les siens?

KERVILER.

Ceux-là, Dieu les comprend!... C'est pour ceux-là que sa bonté...

MORÉAC.

Oui! je crois à sa bonté!... j'ai foi en sa miséricorde! je sais qu'il peut pardonner à celui qui... par égarement... se perd lui-même... Mais celui qui en perd une autre!...

KERVILER.

Une autre?

MORÉAC.

Celui qui entraîne une âme pure dans le mal!

KERVILER, plus sérieux.

Une âme pure!

MORÉAC.

Que devenir ? Paraître devant mon juge deux fois coupable... chargé du poids de ma double faute !...

KERVILER, avec conviction.

Eh bien ! cette faute, vous pouvez l'effacer.

MORÉAC, vivement.

Comment?

KERVILER, toujours debout.

Rappelez-vous les premiers temps de la foi. Rappelez-vous que les apôtres, et, après les apôtres, les conciles, ont proclamé que si deux chrétiens se trouvaient séparés violemment à leur dernière heure, de tous les secours spirituels... ils revêtaient sous le coup du martyre un caractère sacré... et qu'ils pouvaient tous deux s'entendre, se juger, s'absoudre...,

MORÉAC.

Ciel !

KERVILER.

Si jamais violence fut impie, c'est celle qui pèse sur nous, si jamais privation de secours sacrés fut terrible... c'est la nôtre... Approchez-vous donc de moi et ouvrez-moi votre cœur.

MORÉAC.

A vous?

KERVILER.

Confiez-moi le remords qui vous déchire !

MORÉAC.

A vous?

KERVILER.

Où trouverez-vous une âme plus fraternelle, plus ouverte à votre repentir?

MORÉAC.

Moi !... Non !... Taisez-vous !... Laissez-moi !

KERVILER.

Que craignez-vous?... qui vous arrête? la honte? Vous savez bien que l'ami n'entendra pas ce que vous direz au prêtre.

MORÉAC, se relevant.

Et si le prêtre refuse de me pardonner?

KERVILER.

Que dites-vous?

MORÉAC.

Si mon crime lui inspire tant d'horreur qu'au lieu de m'absoudre il me maudisse?

KERVILER, avec force.

Est-ce qu'il en a le droit? Oubliez-vous donc qu'en acceptant ce titre, il cesse d'être homme, il renonce à toutes les passions de l'homme? Le nom qu'on lui donne ne le dit-il pas, ne l'appelle-t-on pas mon père?

MORÉAC, éperdu, et s'éloignant.

Non! non! c'est impossible!

KERVILER, allant à lui.

Ne vous ai-je pas donné l'exemple? Pour comprendre votre cœur, je n'ai qu'à regarder dans le mien!... Comme vous j'ai été sans force contre la passion!... Vous avez perdu une âme, j'ai brisé une vie!... Hélas! le croiriez-vous? Même en ce moment, prêt comme vous à paraître devant Dieu, je ne puis m'arracher du cœur ce qui le déchire... Je ne l'accuse pas, elle! mais lui! lui! cet absent toujours présent! ce mort toujours vivant! je ne peux m'empêcher de le maudire, de le haïr! (Geste de Moréac.) Vous le voyez, mon ami, toutes les folies de la passion, je les comprends! Tous les tourments de l'amour, je les éprouve! Parlez donc sans crainte : c'est à un malheureux comme vous que vous vous confierez, et je m'adresserai à Dieu avec tant de ferveur, les vœux de l'ami se joindront si ardemment aux prières du ministre, que le ciel m'en-

tendra, m'exaucera, vous pardonnera... Allons! courage!... le frère a parlé, le prêtre vous écoute!

(Il s'assied dans le fauteuil.)

MORÉAC, après un moment de silence et avec une grande agitation, se laissant tomber sur la chaise qui est de l'autre côté de la table.

Que dire? c'est l'histoire éternelle!... Des pères qui se haïssent et des enfants qui s'aiment. Le désespoir me jeta dans une expédition lointaine, puis, à mon retour...

KERVILER.

A votre retour?

MORÉAC.

Je la trouvai...

KERVILER.

Morte?

MORÉAC.

Non! mariée!

KERVILER.

Elle vous avait trahi!

MORÉAC.

Non! on l'avait trompée : elle se crut libre!

KERVILER.

Mais quand vous la revîtes, quand elle apprit de vous...

MORÉAC.

Elle n'apprit rien de moi, et je n'appris rien d'elle. Quand j'arrivai, elle était partie.

KERVILER.

Partie! Alors, d'où viennent vos remords si vous ne l'avez pas revue?

MORÉAC.

Je l'ai revue. Oh! Dieu sait que j'ai tout fait pour la fuir. En apprenant son mariage, j'ai voulu me tuer.

KERVILER.

Vous tuer!

MORÉAC.

C'était un crime... je le sais! Mais je n'avais plus qu'une idée : m'arracher à la tentation de la revoir. Car, la revoir, c'était lui faire un remords de son mariage!... C'était lui faire un tourment de ma vie! C'était lui apprendre que son père l'avait trompée! Non! non! m'écriai-je, disparaissons! Qu'il n'y ait de victime que moi!... Et j'allais peut-être ne plus écouter que mon désespoir quand la guerre de Vendée éclata; je m'y jetai pour y trouver la mort! Hélas! c'était là que le crime m'attendait!

KERVILER.

Comment?

MORÉAC, avec une angoisse éperdue.

Comment?... Admettez-vous qu'il y ait dans la vie des fatalités si étranges qu'elles semblent forcer l'homme à se perdre malgré lui?... Admettez-vous que deux êtres purs, droits, honnêtes, séparés par la plus cruelle des tyrannies et rapprochés par le plus inconcevable des hasards... aient vu tellement s'égarer leur cœur et leur tête au milieu de tant de vicissitudes, qu'ils aient tout oublié en un instant de délire, et que leur passé si longtemps pur soit devenu coupable?

(En prononçant ce dernier mot, il s'est laissé tomber à genoux sur un seul genou, au coin de la table, sur laquelle il penche sa tête.)

KERVILER, avec affection et gravité.

Assez! assez! Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage Je vois votre repentir, je vois qu'un hasard fatal vous a perdu... Il ne m'en faut pas plus pour avoir le droit de vous dire... (Se levant.) Mon fils, je vous...

MORÉAC, avec explosion et toujours à genoux.

Arrêtez!

KERVILER.

Comment?

MORÉAC, éperdu, et toujours à genoux.

Je ne peux pas! je ne veux pas!

KERVILER.

Vous refusez d'être absous?

MORÉAC.

Oui! Pas encore! pas encore!

KERVILER.

Que vous reste-t-il à m'apprendre? Un nom! Je n'ai pas besoin de le connaître.

MORÉAC, avec explosion.

Mais moi!...

(Il se lève vivement, et passe violemment à droite, comme un homme égaré.

KERVILER, voyant l'égarement de Moréac.

Vous m'épouvantez! Cet égarement...

MORÉAC, se parlant à lui-même.

Le tromper par mon silence! lui voler mon pardon!... Non! non! ce serait mille fois plus criminel que tout le reste.

KERVILER.

Mais, au nom du ciel! qu'avez-vous?

MORÉAC.

J'ai... qu'il faut que je parle! qu'il faut que mon cœur s'ouvre à vous tout entier... (Apercevant Anne qui paraît à gauche sur le seuil de la porte d'appartement, il s'arrête tout à coup en poussant un grand cri, et descend à droite, sur la scène, en s'écriant à part :) Devant elle! Jamais! jamais!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ANNE.

KERVILER, allant à Anne et l'amenant en scène.

Venez, Madame, venez m'aider à remplir un grand

devoir! Venez dire à cet ingrat qu'il n'a pas le droit de douter de moi.

ANNE.

Comment?

KERVILER.

Privés d'un prêtre, nous nous nous sommes rappelé que les chrétiens pouvaient, dans ces crises terribles, s'avouer leurs fautes, s'absoudre. Je lui ai ouvert ma conscience, et lui à son tour...

ANNE, avec un cri d'épouvante.

Il a parlé!

KERVILER, s'arrêtant à ce cri.

Il a parlé! Quel accent! (Les regardant tous deux tour à tour.) Ce front!... ces yeux qui se détournent!... (Avec un cri terrible.) Ah! misérables!...

MORÉAC.

Grâce!

KERVILER.

Non! Vous m'avez déshonoré! vous avez souillé la plus pure des créatures humaines!

ANNE.

Grâce!

KERVILER.

Non! vous avez violé la foi jurée! Soyez maudits!

MORÉAC, avec un accent de supplication éperdue.

Mon père!

KERVILER, frappé au cœur par ce mot, et restant anéanti.

Mon père! moi! Maudire!... moi!

ANNE, s'approchant de lui, d'une voix tremblante.

Vous avez entendu pour pouvoir absoudre!

KERVILER, relevant la tête avec rage et passant violemment à gauche.

Absoudre! Ah! c'est plus impossible encore! Que je le réconcilie avec Dieu? que j'appelle le pardon sur sa tête...

sur la vôtre? Non! c'est au-dessus des forces humaines. Je ne peux pas! Soyez...

ANNE, se précipitant vers lui.

Moi! oui! oui! Maudissez-moi! Je l'ai mérité, et j'ai toute ma vie pour expier ma faute! Mais lui! lui! le malheureux! sur le bord de l'éternité, si vous lui refusez le pardon... il est perdu pour toujours.

KERVILER, lui saisissant les mains.

Mais, insensée que vous êtes! vous ne voyez donc pas que chacune de vos prières pour lui est un coup de poignard pour moi? Que votre amour pour lui porte ma jalousie jusqu'à la fureur? Laissez-moi!

(Il tombe assis sur le fauteuil.)

ANNE, s'agenouillant près de lui.

Non! Vous m'écouterez!... Ce n'est pas Anne, c'est une pauvre femme que vous ne connaissez pas, qui tombe à vos pieds! Jugez-la! jugez-moi! Rester à ses côtés par devoir pendant deux mois! Le voir revivre! L'aider à revivre! J'aurais dû fuir! J'aurais dû courir à vous, mais je n'ai pas pu! Ces deux mois m'avaient ôté toute ma force, toute vertu! Je me sentais perdue!... et j'étais heureuse de me perdre! (Kerviler se relève avec violence.) Ah! insensée que je suis! je vous irrite en voulant vous toucher! Ne voyez que mes larmes! Quand les coupables se repentent, le prêtre pardonne.

MORÉAC.

Quand les coupables ont lutté, le prêtre pardonne.

ANNE.

Ah! l'effort est bien grand, sans doute, mais il n'est pas plus grand que votre âme!

(Les deux jeunes gens sont aux pieds de Kerviler; il est debout, ses mains se crispent sur son front, sa poitrine est secouée par les sanglots. Un combat terrible paraît se livrer en lui, puis, peu à peu, ses mains se décontractent et retombent. Il lève les yeux au ciel, puis regarde les deux jeunes gens, dont les yeux et les mains sont ardemment tendus vers lui.)

KERVILER, à demi assis sur le bord de la table, d'une voix émue.

Vous l'avez dit!... Vous n'êtes pas deux criminels... pauvres enfants! vous êtes deux martyrs!... et martyrs par moi! C'est moi qui ai fait votre malheur et votre faute!... Si je n'avais pas accepté sa main, vous seriez tous deux purs et tous deux heureux! Si j'avais été tué dans cette guerre!... (Il passe entre eux deux.) Ah! que ne puis-je disparaître tout seul aujourd'hui et payer sa vie de la mienne, comme il a donné la sienne pour moi! Recevez du moins la seule chose qui me reste à vous donner. Homme, je vous pardonne; prêtre, je vous absous!

MORÉAC.

Ah!

KERVILER, à Anne, montrant Moréac.

Il va expier par la mort. Vous expierez, vous, par la vie, et ensuite Dieu réunira ce qui doit être réuni.

SCENE XIV

Les Mêmes, LAMBERT, par le fond.

KERVILER, allant à lui.

Nous sommes prêts!

LAMBERT.

Alerte! Sauvez-vous!

TOUS LES TROIS.

Quoi!

LAMBERT.

On vient d'attaquer la porte Sud! Tous nos hommes sont aux remparts!... La maison et le jardin sont vides. Partez!

ANNE.

Ah! notre sauveur !

LAMBERT.

C'est bon!... La reconnaissance plus tard! (A Moréac et à Kerviler.) Partez par cette porte!

ANNE.

Je pars avec eux!

LAMBERT, l'arrêtant.

Pour les embarrasser dans leur fuite!... Je me charge de vous.

KERVILER, avec force à Anne.

Adieu! Si nous sommes tués tous deux, pleurez-nous tous deux! Si un seul survit, oubliez l'autre!

(Ils s'élancent par la porte du fond.)

LAMBERT, qui est à la porte, dit à Anne.

Regardez bien s'il n'y a pas quelque factionnaire.

ANNE, à la fenêtre du jardin.

Non, personne.

LAMBERT, toujours à la porte.

Les voyez-vous?

ANNE, à la fenêtre du balcon.

Oui, les voilà en bas, sur le seuil de la petite porte.

LAMBERT, qui a couru près d'elle, se penche et, parlant tout bas aux deux fugitifs :

Marchez bien doucement! Évitez d'être entendus!

ANNE.

Ils arrivent à l'allée de sortie.

LAMBERT.

Je ne les vois plus. (Tout à coup, avec un cri.) Ciel!

ANNE.

Quoi?

LAMBERT.

On les a aperçus!

ANNE.

Oui!

LAMBERT.

Quelques factionnaires oubliés!!... Voyez là-bas

ANNE.

Sous ces arbres?

LAMBERT.

Oui!... ces deux soldats qui courent.

ANNE.

Ils les ont rejoints! J'entends des voix! des cris!

LAMBERT.

Oui!... un bruit de lutte !

ANNE.

Courons à leur aide!

(Elle va pour s'élancer au dehors. — On entend un coup de feu un peu sourd.)

LAMBERT, la retenant.

Que pouvez-vous?

ANNE.

Me jeter entre leurs assassins et eux!! Me faire tuer pour eux!... Mourir pour eux! Venez!

(Ils vont à la porte latérale.)

LAMBERT.

Je n'entends plus rien! Ils sont sauvés!

(Ils sont tous les deux penchés vers la porte, comme des gens qui écoutent.)

KERVILER, entrant par le fond

Anne!

ANNE, poussant un grand cri.

Ah! (Courant à lui.) Il est mort!

KERVILER, d'une voix étouffée.

Non!... Il a échappé, lui!...

ANNE.

Mais vous!... Cette pâleur!...

LAMBERT, le soutenant.

Vous chancelez!

KERVILER.

Oui... frappé là... dans la lutte...

ANNE, avec un cri douleur.

A mort!

KERVILER.

Ne me plaignez pas!... C'est une mort heureuse. Elle sépare ce qui doit être séparé.

ANNE, avec désespoir.

Non!... Vous ne mourrez pas!

KERVILER, il tombe assis sur le fauteuil.

Oh! le coup a bien porté; et je ne me suis traîné jusqu'ici que pour vous redire ma parole: Si nous sommes tués tous deux, pleurez-nous tous deux! Si un seul survit, oubliez l'autre!

(Il s'affaisse sur le fauteuil. — Anne se précipite à genoux devant lui, le sergent se découvre, la toile tombe.)

LA MATINÉE D'UNE ÉTOILE

SAYNÈTE

PERSONNAGES

BÉATRIX.

LA GRANDE-DUCHESSE DE ***.

LE CAPITAINE KŒRNER.

LA MATINÉE D'UNE ÉTOILE

Chez Béatrix. Un petit salon élégant. Une fenêtre sur le côté. Porte au fond

SCENE PREMIÈRE

BÉATRIX, seule, écrivant et lisant ce qu'elle écrit.

« Mon cher directeur, je resterai ici jusqu'au 15. La « Grande-Duchesse est pleine de bontés pour moi. Je « serai à Vienne le 16 et je chanterai deux fois *Faust* et « deux fois *la Traviata*. Vous pouvez m'annoncer. Bien « des amitiés. — Béatrix. »

SCÈNE II

BÉATRIX, LA GRANDE-DUCHESSE.

(Elle est entrée sans être entendue pendant que Béa rix écrivait.)

BÉATRIX, se levant et l'apercevant.

Vous, Princesse, chez moi !

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je viens causer avec vous du programme de notre concert.

BÉATRIX.

Un mot de Votre Altesse, et je me serais rendue au palais.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Non, je tenais à venir.

BÉATRIX.

Chez une humble cantatrice!

LA GRANDE-DUCHESSE, *avec grâce et enjouement.*

Vous êtes plus souveraine que moi! Mon petit duché compte à peine un million de sujets, et n'a guère plus de quelques lieues de tour; vous, vous régnez sur les deux mondes!...

BÉATRIX.

Ah! Madame!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Puis, je fais plus que vous admirer... je vous estime! Vous avez réalisé la plus belle alliance de ce monde... Le génie et la pureté!... Merci pour mon sexe et merci pour moi!

BÉATRIX.

Oh! Madame!... que de gâteries!... Et on reproche aux pauvres artistes leur vanité! Mais comment voulez-vous que la tête ne leur tourne pas quand les princesses elles-mêmes les flattent?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je vous flatte, parce que j'ai besoin de vous!

BÉATRIX.

Besoin de moi?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Eh ! sans doute!... Ne savez-vous pas mon projet de réforme? Ne savez-vous pas que je veux faire un royaume où le culte du beau soit une loi de l'État, où il n'y ait rien de laid... que les hommes, parce qu'ils ne peuvent pas s'en empêcher?...

BÉATRIX, *gaiement.*

Mais comment pourrais-je vous aider en cela, Altesse ?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vous le saurez plus tard... (Se rapprochant.) Nous autres souveraines, nous sommes très curieuses !... On nous cache tout !... J'ai bien envie d'être indiscrète...

BÉATRIX.

J'en défie Votre Altesse.

LA GRANDE-DUCHESSE, après un moment de silence.

Combien recevez-vous de déclarations par jour ?

BÉATRIX.

Je n'en reçois qu'une. Toujours la même. Tenez, jugez ! (Prenant un paquet de lettres et lisant :) « Madame, combien vous avez été admirable !... » (Elle jette la lettre. Lisant :) « Madame, votre sublime talent... » (Même jeu. Lisant :) « Madame, quand je vous ai vue si belle... » (Même jeu. Elle en ouvre une autre.) Ah ! en voici une plus originale, par exemple : « Madame, à votre première représentation, regardez à la troisième banquette à droite de l'orchestre, second fauteuil ; j'aurai un bouquet de violettes à ma boutonnière, et j'ose espérer que mon amour... » (A la Grande-Duchesse, en riant.) Hein ! quelle séduction ! Oh ! il y a un grand remède contre l'amour : ce sont les amoureux. Surtout quand, au lieu d'écrire, ils parlent.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est-ce qu'ils disent donc ?

BÉATRIX.

Oh ! ces messieurs sont très ingénieux dans leurs moyens d'introduction ; un des plus usités consiste à m'écrire : « Madame, je viens de composer pour vous un drame, un rôle que je désire vous soumettre. » Ce drame, bien entendu, ils n'en ont pas écrit un mot, mais ils espèrent, qu'une fois introduits sous ce prétexte, leurs grâces, leur esprit....

LA GRANDE-DUCHESSE, souriant.

Oui, mais enfin ils ne sont pas tous ridicules... (Après

un silence.) Voyons... comment avez-vous pu traverser tant d'enthousiasmes passionnés, sans être émue vous-même? Qu'est-ce qui vous a défendue ?...

BÉATRIX.

Mon rêve !..

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment! votre rêve!...

BÉATRIX.

Oui; parfois on n'aime pas, parce qu'on est trop capable d'aimer. On porte en soi un si divin idéal de l'amour, que l'on reste indifférente pour la réalité... Ce que l'on rêve protège contre ce que l'on voit.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mais alors, vous qui n'aimez pas, comment pouvez-vous rendre si bien les scènes d'amour? Vous vous taisez... Ma curiosité vous offenserait-elle?

BÉATRIX.

Oh! Altesse!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Alors, répondez, je vous en prie, car jamais mystère de cœur ne m'a plus intriguée.

BÉATRIX, avec un peu d'embarras.

En pareille matière, on a peut-être le droit de mentir un peu, et j'ai bien peur d'en avoir usé; mais ne pas tout dire à Votre Altesse me semble presque une faute... (Hésitant.) Si donc, comme vous le dites, j'exprime avec vérité, depuis quelque temps surtout, les scènes d'amour, il y a pour cela une raison trop naturelle.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Votre rêve s'est réalisé?...

BÉATRIX.

Presque.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Ah! ma pauvre théorie!

BÉATRIX.

Ne la condamnez pas encore. Je n'ai vu qu'une fois celui que je crois aimer.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Vraiment!

BÉATRIX.

Je ne le reverrai jamais...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comment donc l'avez-vous vu? Quand l'avez-vous vu? Où l'avez-vous vu?

BÉATRIX.

Un jour, je me trouvais à Vienne : j'avais entendu parler d'une maison d'ouvriers aveugles... Une pensée me vint tout à coup à l'esprit. Ces pauvres gens, me dis-je, ne vivent plus que dans le monde des sons; la musique doit être pour eux le plus grand des plaisirs; si j'allais leur chanter quelque belle mélodie!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quand je vous dis que vous êtes mon alliée naturelle!

BÉATRIX.

J'écris au chef de la maison, ne mettant à ma venue qu'une condition : c'est qu'il n'y aurait pour assistants que les aveugles eux-mêmes. Il accepte, je pars, et je trouve, rangés dans un grand amphithéâtre, tous les jeunes gens, debout, tête nue. Que se passa-t-il en moi? Était-ce la conscience que je faisais vraiment un acte de sympathie et sans aucun mélange de vanité? Était-ce le plaisir de ne rien gagner ce jour-là?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Voilà un plaisir que bien peu de personnes goûteraient.

BÉATRIX.

Était-ce la joie reconnaissante de tous ces braves gens? Je ne sais, mais je n'ai jamais chanté comme pour eux.

Puis... j'éprouve toujours, quand je parais devant le public, une certaine gêne à penser que je suis l'objet de tous ces regards et je ne peux arrêter mes yeux sur personne. Mais là, j'osais les regarder... Ils ne me voyaient pas ! Et tout entière à cette joie de cœur, je suivais avec délices sur tous ces visages l'expression du plaisir, de l'admiration, lorsque, dans un coin de la salle j'aperçois deux yeux... qui voyaient !

LA GRANDE-DUCHESSE.

Qu'est-ce qui vous les fit reconnaître ?

BÉATRIX.

Le regard ! Ah ! Madame, que le regard est une admirable chose ! Ma figure, en apercevant ce jeune homme, avait exprimé d'abord la surprise et l'irritation. Mais quand ce regard, ce regard humain, que je n'avais pas vu depuis une heure, se leva sur moi ; quand je retrouvai cette lumière, plus douce encore que celle du jour... car elle est à la fois de la lumière et de l'âme !... quand je vis dans ses yeux cette expression de tendresse, de supplication, de crainte, qui semblait me dire : « Ne me renvoyez pas, je suis si heureux ! » je me sentis en un moment désarmée et vaincue ; j'étais au milieu d'un morceau : je ne pus me défendre de lui en adresser la fin ; il me semblait que lui seul m'entendait, me comprenait... Ses yeux... oh ! que c'est beau, les yeux !... ses yeux me répétaient que ce n'était pas mon chant qu'il admirait, mais qu'il était content de ce que j'avais fait ! Et lorsque, après le concert, il s'approcha de moi, et qu'avec une voix... bien plus douce que la mienne, grand Dieu !... il me dit tout bas : « Vous êtes bonne comme les anges ! » mon émotion fut si forte, que je ne pus ni lui répondre ni le regarder !...

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et vous ne l'avez pas revu ?

BÉATRIX.

Non.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Et vous ne désirez pas le revoir?

BÉATRIX.

Non. Oh! je suis un peu bizarre, un peu mystique, comme on dit; ou plutôt non, je suis peureuse! Si une simple rencontre a produit en moi une telle impression, que serait-ce donc, si?... Oh!... Je demande ardemment au ciel de ne jamais le revoir.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Tout ce que vous dites me plaît, me touche, et je suis sûre que quelqu'un de ma connaissance, quelqu'un que je veux vous présenter... Mais j'y pense, vous avez dû le voir à Vienne!

BÉATRIX.

Qui donc, Altesse?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Mon fils!

BÉATRIX.

Le prince Frédéric était en effet à Vienne, lorsque j'y étais moi-même, mais je n'ai jamais eu l'honneur de le rencontrer. Il vivait, dit-on, fort retiré.

SCÈNE III

LES MÊMES, KŒRNER.

(La fenêtre du balcon s'ouvre avec fracas, et Kœrner saute dans le salon.

KŒRNER.

Enfin, m'y voilà!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Quel est ce fou qui entre par la fenêtre?

BÉATRIX.

Ne craignez rien, princesse, je devine. (S'approchant de Kœrner.) Oserai-je vous demander, Monsieur?...

KŒRNER.

Ce que je viens chercher, Madame? Demande assez naturelle! je venais pour parler à l'illustre Béatrix!

BÉATRIX, souriant.

Par ce chemin, Monsieur?

KŒRNER.

Mon Dieu, Madame, j'en aurais autant aimé un autre... mais j'y ai été forcé!

BÉATRIX, riant.

Forcé d'entrer chez moi par la fenêtre?

KŒRNER.

Sans doute, Madame, puisqu'on m'a impitoyablement fermé la porte... Je n'avais donc qu'une ressource... sauter par-dessus les murailles... monter à l'assaut sur ce balcon...

BÉATRIX.

Vous désiriez donc bien me voir, Monsieur?

KŒRNER.

Si je le désirais!

BÉATRIX.

Eh bien! vous m'avez vue... Ainsi vous pouvez, par la même route... (Elle lui indique la fenêtre.)

LA GRANDE-DUCHESSE, à part

Bravo!

KŒRNER, avec feu.

Comment! ne comprenez-vous pas, Madame... qui je suis, ce qui m'amène?...

BÉATRIX.

Pas le moins du monde, Monsieur.

KŒRNER.

Mais, je suis un poète, Madame, un poète que votre génie a enthousiasmé.

BÉATRIX, bas à la Grande-Duchesse.

Quand je vous le disais, princesse!... Écoutez bien ce qui va se passer. (Se tournant vers Kœrner avec grâce.) Ah! c'est bien différent, et je comprends. Monsieur a sans doute composé pour moi un drame, une tragédie?

KŒRNER.

Précisément, Madame.

BÉATRIX.

Cela se trouve à merveille, car je désire un rôle.

KŒRNER, à part.

Me voilà introduit!

BÉATRIX.

La pièce est en trois actes?

KŒRNER.

En trois!

BÉATRIX.

Jolie coupe... Eh bien! Monsieur, puisque vous avez pris tant de peine pour venir me trouver, il est bien juste que je vous écoute... Vous ne pouvez pas avoir un auditeur plus digne de vous que Madame... Lisez-nous votre ouvrage. (Elle s'assied en offrant un siège à Kœrner.)

LA GRANDE-DUCHESSE, bas à Béatrix.

Cela m'amuse beaucoup.

BÉATRIX, à Kœrner.

Eh bien, Monsieur?

KŒRNER, embarrassé.

Eh bien! Madame... ne pouvant compter sur un accueil si bienveillant...

BÉATRIX.

Vous n'avez pas apporté votre pièce?

KŒRNER, avec empressement.

Précisément.

BÉATRIX, se retournant vers la Grande-Duchesse, avec un accent de regret.

Ah! il n'a pas apporté sa pièce!

LA GRANDE-DUCHESSE.

Il n'a pas apporté sa pièce!

BÉATRIX, se retournant vers Kœrner.

Eh bien! tant mieux! vous me la raconterez.

KŒRNER.

Moi! vous raconter...

BÉATRIX.

J'aime beaucoup à entendre un poète raconter son ouvrage! Son visage animé, le jeu de sa physionomie, sa voix, ses gestes, complètent son drame mieux que le meilleur comédien... et je suis persuadée qu'un chef-d'œuvre, raconté par vous, Monsieur, serait deux fois un chef-d'œuvre.

KŒRNER.

C'est que... Madame...

BÉATRIX, gracieusement.

Faut-il vous dire que je le veux?

KŒRNER, essayant de sourire.

Alors... certainement... (A part.) Je veux être mort si je sais que lui dire.

LA GRANDE-DUCHESSE, bas à Béatrix.

Oh! la bonne figure! Il tourmente son chapeau, il tousse! il fait des hum! hum!

BÉATRIX, à Kœrner.

Est-ce que vous faites votre drame, Monsieur?

KŒRNER.

Par exemple! Madame!... c'est que je cherchais...

BÉATRIX.

Par où commencer? Ah! oui!... c'est assez embarrassant... Mais je ne crains rien, Monsieur; un homme

qui a autant d'imagination pour les entrées... saura bien trouver une sortie... Et d'abord, voyons, dites-moi le titre.

LA GRANDE-DUCHESSE.

Oui, le titre! le titre!

KŒRNER, essayant de sourire

Le titre... vous me demandez le titre?

BÉATRIX.

Précisément!

KŒRNER, embarrassé.

C'est que...

BÉATRIX.

Ah! je vois ce qui en est! Monsieur est comme tous les hommes de génie, qui ne font leur ouverture qu'après leur opéra. Monsieur n'a pas encore trouvé le titre! Ah! tête de poète!...

KŒRNER, avec empressement.

C'est vrai! c'est vrai!

BÉATRIX.

Du reste, le titre ne fait rien à l'affaire! Où se passe la scène?

KŒRNER.

Aux Iles. Madame a peut-être été aux Iles?

BÉATRIX.

Jamais, Monsieur.

KŒRNER, avec enthousiasme.

Ah! quel ciel, Madame! Quelle végétation! Des palmiers qui...

BÉATRIX.

Là! là!... Quelle imagination! Si je vous laissais faire, vous seriez capable d'oublier votre drame pour votre description. Mais ma curiosité féminine est là. Voyons le sujet. Mais ne restez donc pas debout! Prenez un siège.

KŒRNER, *s'asseyant.*

Le sujet ! Voici : C'est une jeune sauvage... qui est... couchée... dans une caverne... Vous comprenez, n'est-ce pas, Madame ?

BÉATRIX.

Parfaitement, Monsieur.

KŒRNER.

Cettte jeune sauvage est grande, brune... des yeux...

BÉATRIX.

Passons le portrait ! Je la vois d'ici, et je brûle d'arriver à l'action.

LA GRANDE-DUCHESSE.

A l'action ! à l'action !

KŒRNER.

C'est trop juste !

LA GRANDE-DUCHESSE.

Va-t-il bien s'embourber !

KŒRNER, *avec mille peines.*

C'est donc une jeune sauvage... qui est couchée dans une caverne... et cette jeune sauvage... non, pardon, je me trompe... ce n'est pas cela !... Mais si ! c'est cela !... oui !... oui !... Et... cette jeune sauvage...

BÉATRIX.

Cette jeune sauvage ?...

KŒRNER.

Dort !...

BÉATRIX, *se tournant vers la Grande-Duchesse.*

Bien ! très bien ! De la couleur, de l'intérêt !

KŒRNER, *à part.*

Ah ! quelle diable de position !

BÉATRIX.

Continuons !

KŒRNER.

Je vous disais donc, Madame, que cette jeune sauvage... dormait... quand tout à coup... sort... de l'alcôve...

BÉATRIX.

Pardon, Monsieur... mais il me semblait que cette jeune sauvage dormait dans une caverne... et alors... une alcôve...

KŒRNER.

C'est juste ! c'est juste ! Madame, vous avez mille fois raison...

BÉATRIX.

Que vous êtes bon, Monsieur, d'accueillir ainsi... mes humbles critiques !... Mais je vous jure de ne plus vous interrompre...

KŒRNER, vivement.

Mais, au contraire, Madame, je vous en supplie !...

BÉATRIX.

Non, non... cela coupe le fil de l'intérêt !... Ainsi, soyons muets comme des statues !

LA GRANDE-DUCHESSE.

Comme des statues !

KŒRNER, s'empêtrant de plus en plus.

Je vous disais donc que cette jeune sauvage dormait dans la caverne, quand, tout d'un coup... le jeune officier français... voyant... cette belle sauvage... endormie... l'éveille... Vous suivez bien, n'est-ce pas, Madame ? (Geste muet de Béatrix, qui commence à rire malgré elle.) Et alors... le père allait lui parler... oui, c'est cela... allait lui parler... quand tout à coup... le canon... ébranle le palais... et alors... le gouverneur... et des noirs... qui portaient des cocos... entrent... et alors... (Béatrix et la Grande-Duchesse, qui, depuis un moment, commençaient à rire, éclatent malgré elles ; Kœrner les regarde quelque temps, puis il se met à rire comme elles et avec elles.) Ah ! ah ! ah !... Le fait est qu'on n'a jamais été plus bête! Ah !

ah! Je devais être à peindre avec ma jeune sauvage... mon gouverneur et mes cocos... ah! ah!... mes cocos!... (*Se levant.*) Au diable les jongleries!... (*A Béatrix.*) Madame... je m'appelle Rodolphe Kœrner; je suis capitaine... La musique... les vers!... je m'en soucie comme d'un vieux fusil cassé, et, quant à un drame, je veux être mort si j'ai jamais pensé à en faire un, avant le moment où vous vous êtes si bien moquée de moi! Car vous vous êtes joliment moquée de moi. Ah! que vous m'enferriez bien!... Et tout bas je me disais : « Je suis fièrement bête, mais elle a diablement d'esprit! » Ce qui fait que j'étais enchanté, quoique je n'en eusse pas l'air; et cela me confirme de plus en plus dans mes idées, car vous comprenez bien pourquoi j'ai failli me casser le cou afin de vous voir... Eh bien! oui, c'est vrai... je vous aime!... Qu'avez-vous à répondre à cela?

BÉATRIX, *riant.*

Ah! ah! voilà qui vaut encore mieux que les cocos.

KŒRNER.

Cela vous fait rire? Allons, c'est bon signe!... (*A Béatrix.*) Ma déclaration est un peu brusque, j'en conviens, mais elle est encore plus sincère. Je vous aime comme un enragé! Ce matin, un petit baron a parlé de vous légèrement, je lui ai coupé la figure d'un coup de sabre! Il y a un mois, j'ai fait vingt lieues à franc étrier pour aller vous applaudir un quart d'heure, et je sens que, pour me faire aimer de vous, je serais capable de toutes les bonnes actions du monde... Que diable! Un pareil amour ne se trouve pas tous les jours! Cela ne vous touche-t-il pas?

BÉATRIX.

J'ai bien peur que non!

KŒRNER.

Vrai?

BÉATRIX.

Vrai!

KŒRNER.

Vous n'êtes pas sensible à ma passion?

BÉATRIX.

Pas le moins du monde.

KŒRNER.

Vous m'ôtez toute espérance?

BÉATRIX.

Mon Dieu! oui!

LA GRANDE-DUCHESSE, à part.

Elle est charmante!

KŒRNER.

Eh bien! c'est ce que nous verrons.

BÉATRIX, gaiement.

En vérité? Et que verrons-nous, Monsieur?

KŒRNER.

Je ne puis pas vous contraindre à m'aimer.

BÉATRIX.

Comment! Vous voulez bien en convenir!

KŒRNER.

Mais vous n'en aimerez pas d'autres.

BÉATRIX.

Et qui m'en empêchera?

KŒRNER.

Parbleu! moi!

BÉATRIX.

Et par quel moyen, de grâce?

KŒRNER.

Un moyen bien simple! Le premier homme qui vous fait la cour, je le tue!

BÉATRIX.

Très ingénieux! mais encore faudra-t-il le connaître avant de le tuer!

KŒRNER.

Oh! fiez-vous à moi! Je saurai bien le découvrir! Vous ne ferez pas un pas sans que je vous suive. Je m'installe en face de vos fenêtres; si vous sortez, je sors; si quelqu'un entre, j'entre aussi; j'intercepte tous les billets, j'épie tous les regards...

BÉATRIX.

Oui! une façon de portier ambulant!... Tant de peine mérite récompense, et comme je ne veux pas que vous m'échappiez, vos gages courront d'aujourd'hui même... (Ouvrant sa bourse.) Voici le denier à Dieu! (Elle lui donne une pièce de monnaie.)

KŒRNER, furieux et refusant.

Comment, Madame!...

(La Grande-Duchesse rit tout bas.)

BÉATRIX, avec bonté.

Prenez donc!... et prenez aussi le chemin que vous ne connaissez pas... celui de la porte... Au revoir, mon garçon! (Elle le reconduit du geste. Kœrner sort comme un homme éperdu, en disant: Sapristi!)

(Il sort.)

SCÈNE IV

LA GRANDE-DUCHESSE, BÉATRIX.

LA GRANDE-DUCHESSE riant aux éclats.

Ah! la bonne scène! J'ai envie de lui donner un nom!

BÉATRIX.

Un nom?... Lequel?

LA GRANDE-DUCHESSE.

Je l'appellerai la Matinée d'une Étoile.

LA CIGALE
CHEZ LES FOURMIS

PRÉFACE

Cette comédie est le résultat d'une collaboration assez originale.

Labiche et moi nous l'avons faite, sans avoir jamais travaillé cinq minutes ensemble.

Il y a plusieurs années, je le rencontrai un jour, sortant du Théâtre-Français. Il venait de lire au Comité une comédie en un acte, intitulée: *les Fourmis*. Il était d'assez maussade humeur. La pièce avait été reçue, mais seulement parce qu'elle était de lui, et froidement. — « Ce comité est absurde, me dit-il; la pièce est très amusante, et il y a un rôle superbe pour Provost. — Je m'étonne de leur froideur, lui répondis-je, car je sais toute leur considération pour votre talent, et toute leur sympathie pour vous. — Voulez-vous que je vous donne la pièce à lire? — Volontiers. » Je l'emporte, je la lis, et, deux ou trois jours après, je vais le voir. — « Eh! bien, mon cher ami, lui dis-je en riant, je vote avec le Comité. La première partie de votre pièce est charmante, mais le reste est à refaire. Il vous manque un rôle de jeune fille, il vous manque un rôle de jeune homme. En face des *Fourmis* qui savent amasser et ne savent pas dépenser, il faut une cigale, c'est-à-dire un jeune homme qui soit, lui, un artiste en dépense, un Bressant. — Votre idée est excellente, me répondit-il, écrivez-moi cela. — Très volontiers. » Le lendemain, je lui envoyai une lettre où j'avais développé les idées qui m'étaient venues, et je n'y pensai plus. Quelques mois plus tard, le rencontrant sur le boulevard : — « Eh bien! lui

dis-je, et votre pièce ? — Je ne peux pas en venir à bout. — Ce n'est pourtant pas difficile. — Vous trouvez? Voulez-vous la faire? — Je veux bien essayer, du moins. Je pars demain pour Cannes, où je vais passer quelques jours. Envoyez-moi aujourd'hui votre manuscrit et ma lettre, n'oubliez pas ma lettre surtout, et je verrai. »

Au bout de quinze jours je revins; la pièce était faite, je la lui lus, elle lui plut; nous la portons au Comité du Théâtre-Français, elle est reçue avec grande faveur, on la met en répétition, on la joue; Delaunay est charmant, Barré admirable de vérité, Mlle Tholer et Mme Jouassain complètent l'ensemble, nous avons un vif succès, et je résume le tout dans ce distique :

Entre Labiche et moi la partie est égale :
Il a fait les fourmis, et j'ai fait la cigale.

PERSONNAGES

PAUL DE VINEUIL.

CHAMEROY, industriel retiré.

MADAME CHAMEROY, sa femme.

HENRIETTE, leur fille.

Un domestique.

La scène se passe de nos jours, à Paris.

LA CIGALE

CHEZ LES FOURMIS

Un salon chez Chameroy, ameublement sans élégance. Un bureau à gauche, à droite un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMEROY, MADAME CHAMEROY.

MADAME CHAMEROY, *faisant de la tapisserie.*

Mon Dieu! monsieur Chameroy, comme tu es nerveux aujourd'hui! Reste donc tranquille!

CHAMEROY.

Cela vous est bien facile à vous autres femmes! vous avez un calmant toujours prêt... votre tapisserie. Mais nous, pauvres hommes, quand quelque chose nous agite...

MADAME CHAMEROY.

Pourquoi t'agites-tu?

CHAMEROY.

Pourquoi? le jour où je marie ma fille!

MADAME CHAMEROY.

D'abord, tu ne la maries pas encore... C'est aujourd'hui la première entrevue sérieuse.

CHAMEROY, allant à elle.

Oui... Mais comment cette entrevue va-t-elle se passer? Voyons, recordons-nous. Dis-moi bien ce qui est convenu.

MADAME CHAMEROY.

Quand tu te seras assis.

CHAMEROY, s'asseyant.

Voilà... Eh bien!

MADAME CHAMEROY.

Eh bien, rien de plus simple. M. le comte de Vérac a dit hier soir à la sortie de l'Opéra à Mme de Forcy, sa cousine, qu'il viendrait aujourd'hui à quatre heures.

CHAMEROY.

Sous quel prétexte? Car, avant tout, il ne faut pas qu'Henriette se doute...

MADAME CHAMEROY.

Rapporte-t'en donc à moi! Il viendra sous prétexte de louer le rez-de-chaussée de notre maison du boulevard Haussmann.

CHAMEROY.

Parfait! Un sujet de conversation excellent... Où un homme montre son caractère, ses goûts, ses habitudes, et qui n'apprendra rien à Henriette... car, avant tout, il ne faut pas qu'elle se doute...

MADAME CHAMEROY.

Sois donc tranquille!...

CHAMEROY.

Mais M. de Vérac a donc été content de la visite qu'il nous a faite dans notre loge? Henriette lui a donc plu, puisqu'il revient aujourd'hui?

MADAME CHAMEROY

Probablement!

CHAMEROY.

J'étais si troublé que je n'ai rien vu! C'est à quatre

heures qu'il doit venir? Qu'est-ce que je vais faire d'ici à quatre heures pour ne pas m'agiter? Ah! quelle idée! C'est demain le 15 : je vais faire mes quittances de loyer. (Il se met à une table.) J'aime ce travail... il me délasse. (Écrivant.) « Je soussigné reconnais avoir reçu de monsieur... »

MADAME CHAMEROY.

A propos, as-tu loué ton second?

CHAMEROY.

Oui... ne m'interromps pas... (Écrivant.) « Sans préjudice du terme courant et sous la réserve de tous mes droits. » C'est étonnant comme cela me calme!

MADAME CHAMEROY.

Par exemple, voilà une chose que je ne comprends pas... s'amuser à écrire ses quittances depuis le premier mot jusqu'au dernier, quand on en vend de tout imprimées.

CHAMEROY.

Je le sais... mais on n'a pas le plaisir de les écrire. (Écrivant). « Trois mille... » (Parlant). On dit que l'argent est immoral!... Celui qu'on ne vous rend pas, oui!... il vous aigrit... vous irrite... mais celui qu'on encaisse... (Écrivant.) « Trois mille deux cents... plus les portes et fenêtres. » (Parlant.) Rien qu'en faisant cette addition je me sens meilleur!

MADAME CHAMEROY.

Tu en as pour longtemps avec tes trois maisons?

CHAMEROY.

Tu peux dire nos trois maisons. Car nous les avons honorablement acquises ensemble, par notre travail, notre économie, notre intelligence...

MADAME CHAMEROY.

Quand je pense que tout le monde à Saint-Quentin blâmait mon père de donner sa fille à un petit commis sans fortune.

CHAMEROY, se levant.

J'avais mieux que la fortune... j'avais des aptitudes commerciales... Ton père me devina... c'était un homme sans grande éducation, sans littérature...

MADAME CHAMEROY.

Ah!

CHAMEROY.

Mais qui avait le coup d'œil juste... Un grainetier de Saint-Quentin qui laisse quinze mille livres de rente à sa fille n'est pas un imbécile!

MADAME CHAMEROY.

Il t'aimait beaucoup.

CHAMEROY.

Je crois avoir toujours honoré sa mémoire. Avec les soixante mille francs que je reçus de ta dot, je pris un intérêt dans une fabrique de Roubaix... Bientôt mes capacités exceptionnelles, j'ose le dire... me firent remarquer, les commandites s'offrirent à moi, et je devins le chef d'une des manufactures les plus importantes de la ville de Roubaix.

MADAME CHAMEROY.

Pauvre homme! As-tu travaillé!

CHAMEROY.

Jour et nuit... mais je ne le regrette pas, car, après vingt-trois ans de labeur, j'ai pu me retirer avec une fortune de cent cinquante mille livres de rente... C'est-à-dire trois millions.

MADAME CHAMEROY.

Chut! plus bas!

CHAMEROY.

Pourquoi?

MADAME CHAMEROY.

Si les domestiques t'entendaient, ils croiraient que nous sommes riches... et ils gaspilleraient tout.

CHAMEROY.

C'est juste. A propos! Où est donc Alphonse, notre fils?

MADAME CHAMEROY.

A la Sorbonne... il suit des cours.

CHAMEROY.

Des cours!... un garçon de vingt-deux ans... qui pourrait fabriquer! J'espérais lui céder la maison Chameroy... C'était mon rêve!

MADAME CHAMEROY.

Qu'est-ce que tu veux? Tout le monde n'a pas les idées tournées au commerce! Il aime à suivre des cours, cet enfant!

CHAMEROY.

Tranchons le mot... c'est un pilier de Sorbonne!

MADAME CHAMEROY.

Que veux-tu, mon ami, chacun a ses défauts.

CHAMEROY.

C'est vrai! Il faut bien que jeunesse se passe! Chut Henriette.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE. Elle va à son père et l'embrasse.

CHAMEROY.

Eh! pourquoi m'embrasses-tu à cette heure-ci?

HENRIETTE.

J'avais oublié de t'embrasser ce matin! je paie mes dettes.

CHAMEROY.

Déjà l'esprit des affaires!

HENRIETTE, à sa mère.

Mère! veux-tu me conduire à mon cours, à quatre heures?

CHAMEROY, vivement

A quatre heures!... C'est impossible ...

HENRIETTE.

Pourquoi donc?

MADAME CHAMEROY.

Nous attendons une visite!

CHAMEROY, vivement.

Un locataire!

HENRIETTE.

En bien, je demanderai à la femme de chambre de me conduire.

CHAMEROY, vivement.

Impossible! Il faut que tu sois ici.

HENRIETTE, riant.

Moi! pour faire le bail?

MADAME CHAMEROY.

Non! Ton père veut dire... qu'il vaut mieux que tu m'attendes... Tu entreras ici dans le salon, pour me prendre à quatre heures un quart. A propos! mets ton chapeau bleu.

HENRIETTE.

Mon chapeau bleu! Ce locataire, c'est donc un prétendu?

CHAMEROY et MADAME CHAMEROY, stupéfaits.

Un prétendu!

HENRIETTE.

Est-ce le jeune homme qui est venu nous voir hier dans notre loge à l'Opéra?

CHAMEROY, éperdu.

Dans notre loge... le jeune homme... qui... Comment as-tu pu deviner?

HENRIETTE.

Ah! ce n'est pas bien difficile! Hier papa entra en disant: Je vous mène ce soir à l'Opéra!... Cela me donne des

soupçons. Je regarde le spectacle... *Le Prophète*... Mes soupçons augmentent, nous arrivons... nous entendons le premier acte... le second acte... Papa ne dort pas! Mes soupçons se changent en certitude. Au troisième acte, papa s'assombrit, il regarde à droite et à gauche comme s'il attendait quelqu'un qui ne vient pas! Puis, tout à coup... sa figure s'illumine... il sourit à une loge voisine et il me donne un grand coup de coude... croyant te le donner à toi, maman!... Cinq minutes après, entre dans notre loge un jeune homme avec Mme de Torcy... Voilà papa qui devient rouge, qui s'essuie le front, et qui se met à parler de Meyerbeer! Ce monsieur se retourne vers moi en me disant : « Quelle grande œuvre que le *Prophète*, Mademoiselle! » Et enfin, maman me dit tout à l'heure : « Mets ton chapeau bleu! » Ah! pour le coup! c'était trop clair!

MADAME CHAMEROY.

Tiens! tu es ma fille! tu es d'une finesse

CHAMEROY.

Qui m'épouvante!

HENRIETTE, riant et l'embrassant.

Cher petit papa! c'est que tu n'es pas très fin, toi! Depuis un an, combien m'avez-vous montré de prétendus... incognito...? quatorze!

CHAMEROY.

C'est vrai! quatorze! Je les ai inscrits sur mon carnet...

HENRIETTE.

Eh bien, il n'y en a pas un que je n'aie deviné.

CHAMEROY.

Qui te les a fait deviner?

HENRIETTE.

Toi!

MADAME CHAMEROY.

Cela ne m'étonne pas! Il est d'une maladresse!

HENRIETTE.

Et toi aussi, maman!

CHAMEROY.

Bravo!

MADAME CHAMEROY.

Comment?

HENRIETTE.

En fait d'indiscrétion, vous avez chacun votre genre.

CHAMEROY.

Eh! quel est donc mon genre à moi, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Toi, c'est l'attendrissement! Quand il y a un gendre à l'horizon... tu viens à moi... tu me serres dans tes bras, en me disant : « Ah! je t'aime bien, va! »

CHAMEROY.

C'est que c'est vrai!... Et ta mère?

MADAME CHAMEROY.

Oui, moi!

HENRIETTE.

Oh! toi! c'est la toilette d'abord! Ma fille, mets ton chapeau bleu! Et puis le mystère! Tu entres dans le salon une lettre à la main, et, d'un air sérieux... « Mon ami, je viens de recevoir une lettre importante, une lettre de Saint-Quentin. » Je regarde, il y a le timbre de Paris... Alors, moi, je m'y prête, je prends un livre... et vous voilà tous deux dans l'embrasure de la croisée... chuchotant... marmottant...

CHAMEROY.

Mais c'est donc un monstre... que cette petite fille-là.. voyant tout!... et ne disant rien!...

HENRIETTE.

C'est justement parce que je ne dis rien que je vois tout. Toutes les jeunes filles sont pareilles... et à qui la faute? A vous, parents! Vous ne nous mettez jamais au

courant de rien ; il faut bien que nous devinions! Aussi, si vous m'en croyez... cette fois-ci... vous changerez de système... et puisque cela nous regarde tous trois... car enfin... (Riant.) cela me regarde aussi un peu... nous nous y mettrons tous trois!

MADAME CHAMEROY.

Elle a raison! (S'asseyant tous trois sur le canapé.) Eh bien, voyons, comment trouves-tu M. de Vérac?

HENRIETTE.

Je le trouve très bien.

CHAMEROY.

Ainsi tu donneras ton consentement?

HENRIETTE.

Je crois que oui... Mais je crains que lui, il ne donne pas le sien.

MADAME CHAMEROY.

Pourquoi?

HENRIETTE.

D'abord, il est comte, il est noble.

CHAMEROY.

Nous sommes de la grande bourgeoisie... Il n'y a pas mésalliance... D'ailleurs, je ne connais qu'une noblesse! celle du cœur... Nous avons cent cinquante mille livres de rente.

MADAME CHAMEROY.

Chut! plus bas!

HENRIETTE.

Oui, mais lui! Hier, je me suis sentie un peu embarrassée quand il était là... J'ai senti que nous étions d'un autre monde que lui...

CHAMEROY.

Comment, d'un autre monde!...

MADAME CHAMEROY.

Enfin, nous verrons bien, puisqu'il vient aujourd'hui!

HENRIETTE.

En êtes-vous sûrs!... Viendra-t-il?

MADAME CHAMEROY.

Mme de Torcy, sa cousine et notre voisine de campagne, me l'a dit, et elle doit nous écrire ce matin, pour bien nous fixer l'heure.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour Monsieur, de la part de Mme de Torcy.

CHAMEROY, *vivement.*

Donnez! (*Bas à sa fille.*) Ah! vois-tu qu'il viendra! (*Le domestique sort. Ils se lèvent tous trois. Chameroy lisant.*) « Mon cher ami... » (*Avec joie.*) Elle m'appelle son cher ami.

HENRIETTE.

C'est familier.

CHAMEROY.

C'est qu'elle se regarde déjà comme de la famille! (*Lisant.*) « Mon cher ami, avant que vous n'alliez à quatre heures chez les Chameroy... »

MADAME CHAMEROY.

Que vous n'alliez! Qu'est-ce que cela veut dire? A qui s'adresse-t-elle donc?

CHAMEROY, *lisant.*

« Je crois utile de vous envoyer quelques renseignements précis que j'ai recueillis sur la famille Chameroy... » — Est-ce que cette lettre n'est pas pour moi? (*Ramassant l'enveloppe de la lettre, il lit :*) « M. Chameroy. » (*Parle.*) Ah! je comprends! la cousine s'est trompée, elle a envoyé la lettre

qui était pour nous à M. de Vérac, et elle nous adresse la sienne. C'est une erreur.

HENRIETTE.

Alors, papa, il ne faut pas la lire.

CHAMEROY.

Sans doute... Cependant j'aurais été curieux de connaître les renseignements qu'elle donne sur nous.

HENRIETTE.

A quoi bon?

CHAMEROY.

Ils ne peuvent qu'être flatteurs... Je ne lirai que le commencement. (Lisant.) « Les Chameroy sont les plus honnêtes gens de la terre...

HENRIETTE.

Très bien... J'en resterais là.

CHAMEROY, lisant.

« La mère entend superlativement les confitures. »

MADAME CHAMEROY.

Hein !

CHAMEROY, lisant.

« Le père moule lui-même ses quittances. »

HENRIETTE, riant.

Ça ! c'est vrai !

CHAMEROY, lisant.

« Le fils est un bon petit jeune homme qui prend l'omnibus pour aller au cours... »

MADAME CHAMEROY.

On dirait qu'elle se moque de nous.

CHAMEROY, lisant.

« Ces Chameroy... » (Parlé.) Ces Chameroy ! (Lisant.) « Ces Chameroy ont trois millions de fortune, mais ils semblent avoir été créés et mis au monde pour justifier cet aphorisme, à savoir qu'il est plus difficile pour certaines per-

sonnes de dépenser l'argent que de le gagner. » (Parlé.) Qu'est-ce qu'elle veut dire?

HENRIETTE.

Je ne comprends pas.

CHAMEROY, lisant.

« Leur appartement est leur portrait... leurs meubles leur ressemblent. C'est solide, bien conditionné, bon teint... et affreux! »

MADAME CHAMEROY.

Comment! Et c'est notre portrait!

CHAMEROY, lisant.

« Les jours de gala, le dîner Chameroy se compose invariablement d'un fort filet aux champignons et d'une dinde rôtie aux marrons. »

HENRIETTE.

Mais où a-t-elle su tout ça?

MADAME CHAMEROY, prenant la lettre à son mari, et lisant.

« Ces Chameroy ont une écurie qui se compose de deux gros percherons... »

CHAMEROY.

Elle connaît toute la famille!

MADAME CHAMEROY, continuant.

« Agés, l'un de douze ans, l'autre de quatorze... »

HENRIETTE.

Jusqu'à l'âge de nos chevaux.

MADAME CHAMEROY, lisant.

« Ces animaux stupéfaits de ne pas labourer... »

CHAMEROY.

Labourer! nos chevaux!

MADAME CHAMEROY.

« Ne sortent jamais les jours de pluie, ni les jours de verglas, ni par le grand soleil. »

CHAMEROY.

Mais c'est de l'espionnage!

MADAME CHAMEROY.

Ah! elle commence à me porter sur les nerfs, la cousine! (Lisant.) « Enfin, et pour me résumer, je ne puis comparer cette industrieuse famille qu'à un nid de fourmis. »

HENRIETTE.

Des fourmis!

CHAMEROY, reprenant la lettre à sa femme.

Des fourmis!... (Lisant.) « Qui toujours amassent, entassent, et ne connaissent ni la dépense, ni le repos, ni le plaisir... Je tiens ces détails intimes, d'un domestique qu'ils ont renvoyé et qui s'est présenté chez moi. »

MADAME CHAMEROY.

Ce paresseux de Baptiste! Tout s'explique.

CHAMEROY, lisant.

« C'est à vous de voir, mon cher cousin, s'il vous convient d'entrer dans cette fourmilière. »

MADAME CHAMEROY.

Notre maison!... une fourmilière!

CHAMEROY.

Voilà une impertinente cousine!... Elle m'accuse de ne pas savoir dépenser! Elle me traite de fourmi! Moi! Mais d'un mot je pourrais la confondre... J'ai justement fait mon inventaire de l'année ce matin... je n'ai rien de caché pour toi! (Ouvrant un livre sur la table.) Voici mon grand-livre... tu vas voir...

HENRIETTE, riant.

Ah! papa! Je n'y entends rien!

CHAMEROY, à son bureau.

Si! si! Je le veux. Recettes 152 527 francs, dépenses 149 814 francs. Ce sont des chiffres.

HENRIETTE.

Comment, papa! nous avons dépensé 149 000...?

CHAMEROY.

814 francs. Pas un sou de moins. Écoute le détail : —

Tiens! du 16 janvier, acheté trente actions du Nord 37 500 francs. Du 16 avril... le lendemain du terme, soixante Midi 44 700 francs; du 16 juillet, toujours le lendemain du terme, soixante obligations de l'Ouest 38,220 francs. On ne se figure pas comme l'argent file!

HENRIETTE.

Mais, papa... ce n'est pas de la dépense, cela... ce sont des placements.

CHAMEROY.

Cela sort toujours de la caisse.

HENRIETTE.

Mais...

CHAMEROY, se levant et passant à droite.

Tu ne connais pas la comptabilité... Oh! je suis d'une colère! Fourmi!... Pour un rien, j'enverrais promener M. de Vérac et sa cousine.

HENRIETTE.

Pas si vite.

CHAMEROY.

Fourmi! Moi! Heureusement mon livre est là!...

HENRIETTE, assise devant le bureau.

Je ne suis pas bien forte en calcul, mon petit papa... (Prenant le livre.) Mais, si j'additionne votre livre, je vois que vous avez dépensé 29 394 francs et que vous en avez placé 120 420...

CHAMEROY.

Ce n'est pas possible!

HENRIETTE.

Vérifiez.

CHAMEROY, examinant son livre.

Voyons!... Nord... Midi... obligations de l'Ouest... garanties! C'est pourtant vrai!...

HENRIETTE.

Donc, la cousine a raison, nous ne savons pas dépenser.

CHAMEROY.

Autrement dit, nous sommes des fourmis! Merci!

MADAME CHAMEROY.

Je voudrais bien trouver une riposte à la lettre insolente de Mme de Torcy.

CHAMEROY.

Je donnerais... cent mille francs!... pour lui rabattre son caquet.

HENRIETTE.

Il y aurait bien un moyen... Mais nous ne pourrons pas...

CHAMEROY.

Lequel? parle.

HENRIETTE, allant à lui.

Il faudrait... rompre avec nos habitudes modestes... changer le train de notre maison.

CHAMEROY.

Nous le changerons... Fourmi!

HENRIETTE.

Ainsi notre vieille calèche jaune...

CHAMEROY.

Je la ferai repeindre! Veux-tu que je te dise?... C'est ta mère qui est la cause de tout! Elle voit petit... elle est mesquine! C'est une fourmi!... Mais, à partir d'aujourd'hui, je prends le gouvernement de la maison, et...

HENRIETTE.

Et... que ferez-vous?

MADAME CHAMEROY.

Oui, que feras-tu?

CHAMEROY.

Je ne sais pas... mais si les loyers rentrent bien...

HENRIETTE.

Vous achèterez encore des obligations! Voyez-vous,

l'art de dépenser, c'est comme le talent sur le piano... Il faut commencer très jeune.

CHAMEROY.

Mais alors, que faire?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Un monsieur demande à voir Monsieur.

CHAMEROY.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Voici sa carte.

CHAMEROY.

Paul de Vineuil... Où donc ai-je vu ce nom-là? Faites entrer.

HENRIETTE, *à sa mère.*

Et mon cours! et mon livre? Ah! le voici! (Le domestique sort. Henriette et M. Chameroy s'assoient sur le canapé.)

SCÈNE V

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.

Monsieur Chameroy.

CHAMEROY.

C'est moi, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

PAUL.

Monsieur, vous avez entre les mains un effet signé : « Paul de Vineuil. »

CHAMEROY, à part.

Ah ! c'est cela ! (Haut.) Payable dans trois mois.

PAUL.

Précisément. Je viens vous demander...

CHAMEROY.

De le reculer, Monsieur? Très volontiers !

PAUL.

De me permettre d'en avancer le paiement. Je pars pour la Picardie : j'y resterai peut-être quelque temps, et je serais désireux de m'acquitter auparavant.

CHAMEROY.

Je vais chercher le billet. (Il sort.)

MADAME CHAMEROY.

Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir, Monsieur...

PAUL, s'asseyant.

Madame...

MADAME CHAMEROY.

Monsieur, oserai-je vous demander dans quelle partie de la Picardie vous allez? Je suis Picarde et...

PAUL.

Près de Saint-Quentin, Madame.

MADAME CHAMEROY.

Ma ville natale !

PAUL.

Dans la terre de Vérac.

MADAME CHAMEROY, vivement.

Qui appartient à la famille de M. de Vérac, attaché aux affaires étrangères?

PAUL.

Précisément, Madame.

MADAME CHAMEROY, vivement.

Vous le connaissez, Monsieur?

PAUL.

C'est mon meilleur ami. Mais vous-même, Madame ?

MADAME CHAMEROY.

Je connais sa famille. (Avec hésitation.) On dit qu'il se marie?

PAUL.

Vous le savez, Madame? Eh! bien, vous pouvez me tirer d'une grande inquiétude.

MADAME CHAMEROY.

Comment?

PAUL.

M. de Vérac n'a pas voulu me dire le nom de la famille à laquelle il s'allie... et quelques bruits de monde me font craindre que cette famille...

MADAME CHAMEROY.

Que cette famille ?

PAUL.

Ne convienne qu'à demi à un homme d'une élégance et d'une distinction aussi rares que celles de M. de Vérac... On dit le père un peu commun... la mère un peu avare, et la fille un peu gauche.

MADAME CHAMEROY.

Ah!

SCENE VI

LES MÊMES, CHAMEROY.

CHAMEROY.

Voici le billet, Monsieur.

PAUL.

Monsieur, voici l'argent.

CHAMEROY.

Très bien ! Ah ! pardon, Monsieur, il y a erreur... les intérêts...

PAUL.

Les intérêts étaient, je crois, de cinq pour cent...

CHAMEROY.

Par an !... Or, vous me payez trois mois plus tôt... c'est donc deux cents francs de moins que vous me devez et que je vous rends...

PAUL.

Mais, Monsieur, c'est ma faute, si...

CHAMEROY.

Pardon, Monsieur, je ne suis pas un usurier...

PAUL.

Au fait... j'agirais comme vous, Monsieur (A demi riant.) si j'avais des effets à recevoir au lieu d'avoir à en payer !.. J'accepte donc simplement ce que vous m'avez offert simplement et je vous prie seulement de me permettre de vous serrer la main.

CHAMEROY.

Très volontiers... (A part.) Charmant jeune homme !

PAUL, à part.

Famille de braves gens ! (Saluant.) Madame, mademoiselle ! (Il va pour se retirer.)

MADAME CHAMEROY, l'arrêtant.

Un moment encore, Monsieur, je vous prie ! (A son mari. Mon ami, Monsieur connaît beaucoup M. de Vérac !

CHAMEROY, vivement.

Ah !

MADAME CHAMEROY.

On lui a beaucoup parlé de la famille à laquelle il s'allie !

CHAMEROY.

Ah !

MADAME CHAMEROY.

On lui a dit que le père était commun, la mère avare, et la fille gauche.

CHAMEROY, vivement.

Qui est-ce qui a dit que ma fille était gauche?

PAUL, tout confus.

Quoi! Monsieur!... c'est vous... qui...? Je n'ai pas dit que... Ah! c'est une trahison!

CHAMEROY.

Du tout! du tout! C'est un service que vous nous rendez!

PAUL, vivement.

Ce n'est pas M. de Vérac qui m'a parlé ainsi... Il me suffit de voir... ce que je vois pour me montrer l'absurdité de ce reproche, et je serais désolé qu'un mot fît manquer un mariage aussi...

CHAMEROY.

Au contraire, c'est sur vous que je compte pour le faire réussir!

PAUL.

Expliquez-vous.

CHAMEROY.

Savez-vous pourquoi M. de Vérac hésite? Ce n'est pas parce que je suis commun, regardez-moi! ni parce que ma fille est gauche, vous la voyez... ni parce que ma femme est... car elle ne l'est pas! Économe! oui! Serrée!... peut-être!...

MADAME CHAMEROY

Comment! serrée!

CHAMEROY.

Mais avare... non! Ce qu'on nous reproche, c'est de ressembler à des fourmis, d'avoir su amasser de l'argent, mais de ne pas savoir le dépenser. Je ne peux cependant

pas le manger, mon argent! Voyons! je vous prends pour juge!

PAUL.

Moi?

CHAMEROY.

Oui, vous! Vous êtes jeune! vous êtes l'ami de M. de Vérac... vous savez...

PAUL, riant.

Je me récuse! je me récuse! Ah! bon Dieu! mon cher monsieur, vous ne savez pas à qui vous vous adressez! C'est comme si la fourmi demandait conseil à la cigale!

CHAMEROY.

Mais...

PAUL, riant.

Mais je vous ferais frémir d'horreur... si je vous disais ce que je suis... ce que j'ai fait!

CHAMEROY.

Qu'avez-vous donc fait?

PAUL.

J'ai mangé cent mille livres de rente en six ans!

CHAMEROY.

Cent mille livres de rente, c'est-à-dire deux millions!

PAUL.

Juste!

MADAME CHAMEROY.

Et on ne vous a pas fait interdire?

PAUL.

Je n'avais pas de parents!

CHAMEROY.

Et vous parlez d'un tel malheur en riant?

PAUL.

Pourquoi voulez-vous que je pleure? Je me suis royalement amusé pendant six ans! Je ne me suis rien refusé! Je ne regrette rien.

CHAMEROY.

Mais comment avez-vous pu dépenser deux millions ?

PAUL.

Je pourrais vous dire que c'est à doter des rosières, mais vous ne le croiriez peut-être pas !... Ce qui m'a perdu, c'est l'amour du beau !... C'est si cher, le beau !... le vrai beau !...

MADAME CHAMEROY, à sa fille.

Henriette, va me chercher ma tapisserie !...

PAUL.

Restez, restez, Mademoiselle. (A Madame Chameroy.) Ce dont je parle, ce sont les beaux tableaux ! les belles statues, les belles chasses, les belles fêtes ! Toujours table ouverte... et bourse ouverte aussi ! J'ai beaucoup prêté... et un peu donné... Dieu me garde de me travestir à vos yeux en saint Vincent de Paul, mais je crois n'avoir jamais rencontré un brave homme dans l'embarras, sans lui tendre la main et le tirer de peine.

CHAMEROY.

Vous voilà bien avancé ! Vous êtes pauvre, à votre tour !... c'est-à-dire dépendant de tout le monde...

PAUL, vivement.

Je ne dépends de personne !... je n'ai besoin de personne et je ne demande rien à personne !... Oh ! permettez, Monsieur !... j'espère n'avoir jamais été fier tant que j'ai été riche... mais, depuis que je ne le suis plus.... c'est différent !... Je veux bien ressembler à la cigale, l'été, quand elle chante ; mais l'hiver, quand elle mendie... Jamais !

MADAME CHAMEROY.

Mais comment faites-vous ?

CHAMEROY, l'invitant à s'asseoir.

Oui, comment avez-vous fait ?

PAUL, gaiement et s'asseyant.

Ça vous intéresse? — C'est bien simple : arrivé à mes derniers mille francs, je me suis arrêté net. J'ai fait une vente générale qui m'a rapporté deux cent vingt mille francs.

CHAMEROY.

Sans les frais...

PAUL.

Sans les frais!... Alors j'ai établi mon budget comme un livre de banquier. D'abord, plus d'appartement!... je loge à mon cercle... 5 francs par jour pour une chambre... Déjeuner, deux œufs et une tasse de thé, 2 francs; dîner, 7 francs, soit 14 francs par jour, soit 420 francs par mois, soit 5 040 francs par an. Plus, dépenses imprévues... faux frais...

CHAMEROY.

Soit 6,000 francs.

PAUL.

Soit 6,000 francs. Reste donc encore 5,000 francs qui me suffisent pour tenir encore ma place, ma petite place dans le monde de l'élégance et du goût. Je ne fais plus faire qu'un habit par an, mais c'est toujours Arohnson qui me l'envoie. Je ne fume plus qu'un cigare par jour, mais c'est un pur habana. Je n'ai plus de chevaux, mais j'ai un parapluie...

CHAMEROY.

Un objet d'art, sans doute?

PAUL, lui donnant son parapluie.

Voyez!... Je ne peux plus donner, mais je fais donner. Je ne peux plus acheter, mais je regarde acheter. Oui! quand il y a quelque belle collection à l'Hôtel des Ventes, j'y cours!... et si un tableau me plaît... je le pousse... en dedans. Enfin, car il faut avoir plus d'une corde à son arc;...je me suis décidé à embrasser une profession.

CHAMEROY.

Une profession! A la bonne heure! Laquelle?

PAUL.

J'ai pris un cabinet...

CHAMEROY.

D'affaires...

MADAME CHAMEROY.

D'affaires?...

PAUL.

Oui... d'affaires... gratuites! Mes flatteurs, quand j'avais des flatteurs, m'appelaient un artiste en dépenses. Or donc, je me suis fait dépensier... consultant. Dès que mes amis ont un hôtel à meubler, un parc à dessiner, une terre à acheter... Comme on sait que j'ai un peu de goût, on m'appelle! On m'ouvre des crédits, je les dépasse!... Je me fais l'effet d'un ministre des finances!... C'est l'argent des autres que je remue, mais c'est toujours de l'argent!... Et quand j'ai dépensé cent mille francs à un ami dans ma journée!... je suis comme Titus, je m'endors content..... Je suis millionnaire... *in partibus!* (Il se lève.)

CHAMEROY.

Parbleu!... C'est le ciel qui vous envoie! donnez-nous une consultation!

PAUL.

Comment?

CHAMEROY.

Nous ne savons pas dépenser : apprenez-nous-le!

MADAME CHAMEROY.

Oui, c'est dans l'intérêt de votre ami M. de Vérac.

PAUL.

Mais...

HENRIETTE.

Vous ne pouvez pas refuser, Monsieur, c'est votre état.

PAUL.

Au fait! c'est assez original!... Mais, d'abord, voyons!... (A Chameroy.) Tenez-vous beaucoup à ce mariage?

CHAMEROY.

Énormément!

MADAME CHAMEROY.

Énormément!

PAUL, à Henriette.

Et vous, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Je n'ai vu M. de Vérac qu'une fois, au spectacle, mais il m'a paru distingué de manières, d'esprit et de cœur.

PAUL.

On ne peut pas mieux dire! Alors donc, à l'œuvre! (Il regarde autour de lui.) Il faut d'abord commencer par dépenser dans ce petit salon...

M. et MADAME CHAMEROY.

Combien?

PAUL.

Nous verrons tout à l'heure!... Qu'est-ce que cette pendule?

CHAMEROY.

Un bronze qui m'a coûté huit cents francs! Marius sur les ruines de Carthage!

PAUL.

A renvoyer à Carthage!

HENRIETTE.

Tant mieux! Je l'ai toujours trouvé affreux!

PAUL.

Un de mes amis a un modèle charmant dont il veut se défaire. Nous le mettrons à la place de Marius.

MADAME CHAMEROY.

Et le prix?

PAUL.

Oh! je ne sais pas! C'est un détail! (Il continue son inspection.) Qu'est-ce que je vois?... Des housses!... Enlevons les housses! (Il enlève une housse et la remet vivement.) Non, non! Remettons-les! (Riant.) Oh! c'est admirable!... Vous avez usé vos housses et vos housses ont usé votre meuble! Il est vrai qu'il n'y a pas grand mal! Il était si laid! si vieux!

MADAME CHAMEROY.

Comment si vieux! Il vient de ma mère!

PAUL.

Précisément! Il serait plus joli et plus jeune s'il venait de votre grand'mère! J'ai vu hier un délicieux ameublement. Nous le mettrons là.

M. et MADAME CHAMEROY.

Mais le prix? le prix?

PAUL.

Je ne sais pas! Vous le verrez bien en payant.

M. et MADAME CHAMEROY.

Hein?

HENRIETTE.

Mais laissez donc parler monsieur!

PAUL, regardant.

Ah! l'affreux papier! nous le cacherons sous de belles tapisseries anciennes... Des verdures!

M. et MADAME CHAMEROY.

Des verdures?...

PAUL.

A la place de cette table, un beau bureau de Riesnier... sur ces consoles, elles ne sont pas mal ces consoles, de belles jardinières en faïence de Rouen avec des fleurs... C'est que, vraiment, il prête beaucoup ce petit salon.

MADAME CHAMEROY.

« Il prête! » est charmant!

PAUL, regardant encore.

Ici peut-être un petit lustre... Nous ne mettrons pas de tableaux.

M. et MADAME CHAMEROY.

Pas de tableaux! pas de tableaux!

PAUL.

Alors dans ce panneau, une étagère, avec quelques bibelots... de belles porcelaines de Saxe... un petit antique...

MADAME CHAMEROY.

Un petit antique?

CHAMEROY.

Mais le total?

PAUL, riant.

Le total! ~~le total~~! On n'achèterait jamais rien, si on s'occupait, avant, de ce qu'il faudra payer après.

MADAME CHAMEROY.

Mais enfin.

PAUL.

Eh bien!... entre vingt-cinq et soixante mille francs!

CHAMEROY, éclatant.

Ah! par exemple!

PAUL.

Peut-être moins! nous verrons!

MADAME CHAMEROY.

Oui! c'est cela!... nous verrons! nous chercherons!... nous examinerons!...

PAUL.

Comment?... Examiner! chercher!... (Tirant sa montre.) Il est midi!... il faut qu'à trois heures tout cela soit fait.

LES CHAMEROY.

Comment! à trois heures!

PAUL.

M. de Vérac est très prenable par les yeux : le premier coup d'œil est beaucoup pour lui ; il faut qu'en entrant il soit séduit, charmé, par le cadre (Regardant Henriette.) comme par le tableau !... Allons ! allons ! à la besogne !

CHAMEROY, éperdu.

Mais, Monsieur...

PAUL.

Ah ! j'en ai fait bien d'autres !... Donnez-moi de quoi écrire ! (Il va s'asseoir au bureau.)

CHAMEROY, le lui donnant.

Voici, Monsieur !

SCENE VII

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

CHAMEROY, au domestique.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui vient chercher une réponse à la demande d'hier.

MADAME CHAMEROY.

Quelle demande?

CHAMEROY.

Tu sais bien? De la part de cette société de prêt pour l'établissement des nouveaux colons en Algérie.

PAUL, écrivant.

Je connais cette société !

MADAME CHAMEROY.

Qu'est-ce qu'elle veut, cette société?

CHAMEROY.

C'est une société de prêt : elle veut que je lui prête.

MADAME CHAMEROY, au domestique.

Il n'y a pas de réponse!

PAUL, tout en écrivant.

Comment! vous refusez! Une si bonne œuvre!

MADAME CHAMEROY.

Il y a toujours moitié gabjie dans ces bonnes œuvres-là!

PAUL, toujours écrivant.

Vous voulez apprendre à dépenser : soyez généreuse!

HENRIETTE.

Tu ne veux pas ressembler aux fourmis : sois prêteuse!

MADAME CHAMEROY.

Prêteuse! prêteuse!

HENRIETTE.

Ah! maman! toi qui es si bonne, qui donnes tant aux pauvres de Saint-Quentin!

MADAME CHAMEROY.

D'abord, c'est à Saint-Quentin! puis, prêter et donner sont deux! Un prêt est une affaire! et il faut qu'une affaire soit bonne!... Mais ces colons, sur quoi leur prêterais-je?

PAUL, toujours écrivant.

Sur leur travail, sur leur probité!

MADAME CHAMEROY.

Mauvaise hypothèque. Il n'y a que les jobards qui font des opérations pareilles!

PAUL, se levant.

Oui, madame Chameroy! Oui, les jobards! la sainte phalange des jobards! Tâchez d'en être, mon cher monsieur Chameroy! Car les jobards ce sont ceux qui croient à quelque chose, qui se sacrifient pour quelque chose, qui prêtent même en sachant qu'on ne leur rendra pas, qui donnent en sachant qu'on ne leur saura jamais gré, qui ont foi dans l'amitié, dans l'amour, dans la probité! Qui est-ce qui a fait les plus grandes choses de ce monde? Des jobards! Les martyrs? jobards! Les héros? jobards!

Et Dieu veuille qu'un jour, en face d'un service à rendre, d'une preuve de dévouement à donner, j'oublie assez toutes les lois de la prudence pour qu'on dise de moi : Quel jobard !

CHAMEROY.

Ah ! ma foi, je veux être jobard aussi !

PAUL.

A la bonne heure ! nous ferons quelque chose de vous !

CHAMEROY, à sa fille.

Va dire à la personne qui est là que la fourmi souscrit pour trois mille francs.

PAUL, à Henriette.

Mademoiselle, veuillez y joindre ces dix louis sur lesquels je ne comptais pas, l'obole du pauvre.

HENRIETTE.

De grand cœur, Monsieur ! (A Chameroy.) Tu es un amour de père ! (Elle sort.)

PAUL.

Maintenant, achevons notre ouvrage : nous n'avons que le temps.

HENRIETTE, rentrant.

Voilà ! c'est entendu !

PAUL.

Sonnez tous vos gens !

CHAMEROY.

Donnez, donnez ! Je me charge de tout ! Fourmi ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins CHAMEROY.

PAUL.

Et moi, Mesdames, ma tâche est terminée. (Il va pour sortir.)

HENRIETTE.

Pas encore, Monsieur!

PAUL.

Comment? Que voulez-vous dire?

HENRIETTE.

Je veux dire, Monsieur, que tout ce que vous venez de faire est sans doute très important..: qu'il est très utile d'embellir ce salon... de décorer cette cheminée... de mettre partout des fleurs et du goût! mais ce n'est pas ce salon que M. de Vérac compte épouser : c'est moi! Et à quoi servira de métamorphoser la maison, si celle qui l'habite reste toujours ce qu'elle est, c'est-à-dire gauche?...

PAUL.

Oh! Mademoiselle! Mademoiselle!

HENRIETTE.

Oh! vous l'avez dit, Monsieur! et je ne me fais pas d'illusions! je sais très bien tout ce qui me manque!

MADAME CHAMEROY.

Ce qui te manque!... je voudrais bien savoir quoi!

HENRIETTE.

Monsieur te le dira.

PAUL.

Mais, Mademoiselle...

HENRIETTE.

Oh! il n'y a pas à refuser! M. de Vérac est-il votre ami? oui! Avez-vous envie que je lui plaise? oui! Eh bien, aidez-moi à lui plaire!

PAUL, à part.

Quel singulier rôle elle me donne là!

HENRIETTE.

Voyons! regardez-moi... comme vous avez regardé ce salon tout à l'heure, et dites-moi tout!... Tout!... (Elle se place devant lui.) Eh bien?

PAUL, après l'avoir regardée.

Eh bien, je vous avouerai que la coiffure...

MADAME CHAMEROY, éclatant de rire.

Ah! ah! admirable!... j'étais sûre qu'il allait s'embourber!... Sachez, Monsieur, que j'ai fait venir, ce matin, un coiffeur tout exprès... un coiffeur que j'ai payé six francs.

PAUL.

Précisément! c'est une coiffure de coiffeur... On n'y sent pas une main de jeune fille!... Ces cheveux sur le front vous donnent une physionomie qui n'est pas la vôtre! Cette boucle avancée...

HENRIETTE.

Oh! je comprends! je comprends! (Regardant dans la glace et se coiffant.) Tenez, comme cela?

PAUL.

A la bonne heure!

HENRIETTE.

Et comme cela?

PAUL.

A merveille.

HENRIETTE.

Eh bien!... c'est juste ce que je fais tous les jours quand je me coiffe moi-même!... Après?

PAUL.

Comment! Après!

MADAME CHAMEROY.

Oui! après?

HENRIETTE.

Il y a certes bien d'autres choses?

PAUL.

Il y a encore... la robe... Qui est-ce qui vous a fabriqué cette robe-là?

MADAME CHAMEROY.

C'est...

PAUL.

C'est un meurtre! Une taille pareille dans ce corsage! Je vous adresserai à une personne admirable qui a beaucoup travaillé pour moi.

HENRIETTE.

Une couturière?

PAUL.

Oui! la reine des couturières!

HENRIETTE, riant.

Et elle a travaillé pour vous?

PAUL, embarrassé.

Pour moi! pour moi! je veux dire pour une cousine... une jeune cousine qu'elle a métamorphosée...

HENRIETTE.

Nous verrons cela plus tard... Après?

PAUL.

Après?

HENRIETTE.

Cela ne fait que commencer! Vous ne m'avez donné jusqu'ici que des conseils de coquetterie... Or, il ne suffit pas qu'une femme soit bien coiffée... bien habillée, pour plaire à un honnête homme et le rendre heureux!... Or, je veux que mon mari soit très heureux; je veux qu'il m'aime de toutes les façons... avec ses yeux, avec son cœur et son esprit.

MADAME CHAMEROY, attendrie.

Est-elle gentille!

PAUL.

Hé bien, Mademoiselle, M. de Vérac a une affection très profonde dans sa vie. Il adore sa mère, qui est un peu vieille, un peu infirme, et n'a plus guère que deux

plaisirs dans ce monde... entendre chanter et entendre lire! Avez-vous une jolie voix?

MADAME CHAMEROY.

Une voix superbe!... juste la mienne quand j'étais jeune.

PAUL.

Maintenant, savez-vous lire?

MADAME CHAMEROY, avec indignation.

Comment? si elle sait lire? Pour qui nous prenez-vous?... Apprenez, Monsieur, que ma fille a été élevée dans la meilleure pension de Paris! et qu'elle suit encore maintenant un cours de littérature! (Elle prend le livre qui est sur la table.)

HENRIETTE.

Monsieur demande comment je lis.

MADAME CHAMEROY.

Elle lit! elle lit!... comme elle parle!

PAUL.

Ah! si c'était vrai!... Nous allons bien voir!... (Apercevant le livre que tient madame Chameroy.) Qu'est-ce que ce livre-là? Lettres choisies de madame de Sévigné! Parfait! la passion de madame de Vérac. (Il ouvre le livre.) La lettre sur l'archevêque... Tenez.

HENRIETTE.

Comment! Lire tout haut?

PAUL.

Oui!...

HENRIETTE.

Devant vous?... Oh! vous me feriez trop peur!

PAUL.

Il n'y a pas de quoi!... Allez!

HENRIETTE.

Quoi!... Vous voulez?...

PAUL.

Allons! du courage!

HENRIETTE, elle prend le volume et lit en écolière, en pensionnaire, sans nuance et d'un train de poste.

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain... C'était un tourbillon. Il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, tra! tra! tra! Ils rencontrent un pauvre homme à cheval... Gare! gare!

MADAME CHAMEROY, avec enthousiasme.

Charmant! charmant! (A Paul.) Qu'est-ce que vous dites de cela? parlez franchement...

HENRIETTE.

Oui! Parlez... franchement.

PAUL, gaîment.

Franchement... Eh bien, je dis que ce n'est pas cela du tout.

MADAME CHAMEROY.

Hein!

HENRIETTE.

Comment?

PAUL.

Pourquoi chanter en parlant? Pourquoi parler en galopant? Pourquoi cesser d'être vous-même?

HENRIETTE.

Mais...

PAUL.

Est-ce que vous diriez en causant : (Prenant son ton de pensionnaire.) « L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain... C'était un tourbillon. »

HENRIETTE.

Oh! non!

PAUL, continuant toujours en l'imitant.

« Il croit être bien grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui! »

HENRIETTE.

Comment! je suis si ridicule que cela?

PAUL, continuant à l'imiter.

« Ils passaient par Nanterre! tra, tra, tra!... Ils rencontrent un pauvre homme à cheval! gare! gare! gare!

HENRIETTE.

Oh! assez! assez! c'est affreux! Mais que faut-il donc faire pour bien lire?

PAUL.

Ah! ce n'est pas moi qui suis capable de vous l'apprendre!... mais je connais un habile homme...

HENRIETTE.

Je le prends!... Après?

PAUL.

Comment! après?

HENRIETTE.

Mais tout cela n'est encore que de l'agrément : il faut arriver au sérieux.

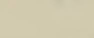
PAUL.

Au sérieux! mais nous y sommes... (Montrant le livre.) avec cette charmante créature que votre instinct vous a conduite à aimer. Elle vous montre qu'on peut être à la fois rieuse et sérieuse... Faite pour le monde et faite pour l'étude, car elle lisait tout, s'intéressait à tout, s'occupait de tout, de science sans être pédante, de poésie sans être bas-bleu, de métaphysique sans être ennuyeuse... et si vous ajoutez en outre qu'elle fut la plus honnête des femmes, la plus dévouée des amies, et la plus tendre des mères... tendre jusqu'à l'héroïsme, la pauvre femme!... car elle est morte en soignant sa fille, et d'avoir soigné sa fille. (Madame Chameroy essuie ses yeux.) Alors vous comprendrez que tous mes conseils se réduisent à un seul! Vous voulez être une bonne femme et une charmante femme? Eh bien, voilà le modèle!...

Tâchez de lui ressembler!... Ah! bon Dieu! voilà que j'ai fait une conférence sur madame de Sévigné! Non, ma parole d'honneur! vous me faites faire des choses incroyables!

MADAME CHAMEROY, à part.

Il me plaît! Il me plaît!



SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

Madame! Madame! Monsieur appelle Madame! Il est en bas avec tous les meubles; il ne sait où donner de la tête!

MADAME CHAMEROY.

Oh! je le crois! J'y vais. (Elle sort.)

PAUL s'apprêtant à la suivre.

Nous y allons tous.

HENRIETTE, l'arrêtant.

Un dernier conseil!

PAUL, gaîment.

Encore! c'est que j'ai dépensé tout ce que j'avais de raison! Je suis à sec!

HENRIETTE.

Ne riez pas! c'est très important.

PAUL.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE.

J'ai une grande peur...

PAUL.

Laquelle?

HENRIETTE.

Je crains... c'est étonnant, tout ce qui m'est venu à

l'esprit depuis une demi-heure! Je crains que le monde où je vais entrer ne soit bien nouveau pour moi!... Je crains que la famille de M. de Vérac et mes parents ne soient bien différents de goûts, d'habitudes, de langage, et que... j'hésite à vous expliquer ce que je sens... je crains que mes parents, que j'aime tant, ne soient pas heureux... que des malentendus... des froissements...

PAUL.

Eh bien, n'êtes-vous pas là ?... A vous de tout prévenir! Avec votre finesse, car vous êtes très fine tout en étant très franche, soyez la voix qui concilie ~~et réconcilie, le tact qui détourne les petits orages, le charme qui les dissipe, l'esprit qui les fait tourner en gaîté.~~ et qui réco-

HENRIETTE.

Je tâcherai!... mais...

PAUL.

C'est bien facile! Tous ces braves gens, votre mère et votre belle-mère, votre père et votre mari vont vous adorer à qui mieux mieux! Eh bien, faites qu'ils s'aiment en vous... qu'ils s'unissent en vous!

HENRIETTE, émue.

Oh! oui! je comprends! que vous êtes bon de me parler ainsi! Mais il faudra m'aider toujours... me conseiller toujours! La tâche est si malaisée et je suis si novice! Il ne faut pas abandonner votre ouvrage! Il faudra venir nous voir souvent... très souvent.

PAUL.

Tant que vous le voudrez!

HENRIETTE.

Vous me le promettez?

PAUL.

Je vous le promets,

HENRIETTE.

Merci!

SCÈNE X

LES MÊMES, CHAMEROY, MADAME CHAMEROY.

CHAMEROY, dans la coulisse.

C'est bien! Laissez tout cela là!

MADAME CHAMEROY, dans la coulisse.

Et surtout ne cassez rien! (Ils entrent.)

PAUL.

Eh bien! et les meubles?

CHAMEROY.

Il s'agit bien des meubles! Mariage manqué!

PAUL.

Comment?

CHAMEROY.

Je viens de recevoir une lettre.

HENRIETTE.

De qui?

CHAMEROY.

De M. de Vérac.

HENRIETTE.

Eh bien!

CHAMEROY.

Une lettre embarrassée... pleine de réticences et de regrets... mais qui se termine par une retraite! Voyez!

PAUL.

Oh! mais, un instant! Je n'entends pas cela! (Il court à la table.)

CHAMEROY.

Que faites-vous donc?

PAUL.

Je lui réponds.

CHAMEROY.

Quoi?

PAUL.

Vous allez bien le voir.

CHAMEROY.

Mais...

PAUL.

Laissez-moi donc faire!

HENRIETTE.

Oui, laisse donc faire Monsieur!

PAUL, écrivant.

Ah! il croit que je lui permettrai...

CHAMEROY, le regardant.

Quelle main! Il va comme le vent! Quel commis cela aurait fait!

MADAME CHAMEROY.

Mais que lui dites-vous donc?

PAUL, se levant.

Voici!... (Lisant.) « Niais! imbécile! crétin! »

HENRIETTE.

Oh! c'est bien fort!

PAUL.

Entre amis! (Lisant.) « Comment! ton bonheur est dans la main, et tu le rejettes! Le ciel t'envoie un beau-père comme il n'y en a pas! Bon! droit! plein de cœur! »

CHAMEROY.

Très bien!

PAUL.

« La belle-mère est peut-être un peu... »

MADAME CHAMEROY.

Un peu quoi?

PAUL.

Rien! rien! J'ai effacé. (Reprenant.) « Ta belle-mère est pleine de bon sens, de caractère. »

MADAME CHAMEROY.

Très bien, très bien!

PAUL.

« Quant à la jeune fille! c'est tout simplement un trésor! »

HENRIETTE.

Ah! Monsieur!

CHAMEROY.

S'il le pense!

PAUL, continuant.

« Et tu la refuses! Tu la refuses parce que tu crois que tu seras un peu embarrassé d'elle! Mais, misérable! Sais-tu bien la chose que tu as à craindre? C'est que tous tes amis n'en deviennent amoureux... à commencer par moi! »

CHAMEROY.

Bravo! bravo!

PAUL, lisant toujours.

« Ainsi, animal! arrive bien vite! Viens demander pardon à genoux de la lettre que tu as écrite, et qu'on veut bien te pardonner à ma prière! »

CHAMEROY.

C'est parfait! Voilà une enveloppe!

HENRIETTE, l'arrêtant.

Pardon!

MADAME CHAMEROY.

Comment?

HENRIETTE, à Paul, prenant la lettre.

Monsieur, pensez-vous tout ce que vous avez écrit là?

PAUL.

Sans doute...

HENRIETTE.

Vrai?

PAUL.

Je vous le jure ! (Henriette va pour déchirer la lettre.) Que veut dire ?

HENRIETTE.

Cela veut dire, Monsieur, que vous avez bien mal plaidé la cause de votre ami... (Elle va encore pour déchirer la lettre.)

PAUL, avec conviction.

Arrêtez, Mademoiselle ! Je vous en supplie !... C'est votre bonheur que vous détruisez là !... Le vôtre et le sien !... Je ne sais pas de plus noble cœur, de plus charmant esprit que Vérac !... Et je ne sais personne de plus digne de lui que vous ! Oh ! ce ne sont pas là de vaines paroles de galanterie !... Je ne vous connais que depuis un moment, mais ce moment m'a suffi pour voir ce que vous êtes et ce que vous serez !... Je vous en supplie ! Mademoiselle, n'enlevez pas une telle femme à mon ami !

HENRIETTE.

Mon Dieu ! quel mauvais avocat vous faites ! (Elle déchire la lettre.) Dites à M. de Vérac que si maintenant il revenait à moi, c'est moi qui le refuserais.

CHAMEROY.

Tu le refuserais ?

PAUL.

Pourquoi ?

HENRIETTE.

Pourquoi ? Je vous le dirai un autre jour... peut-être jamais, peut-être demain ! car nous nous reverrons ? vous me l'avez promis !

PAUL, à M. et Madame Chameroy.

Me le permettez-vous ?

CHAMEROY.

Tant que vous voudrez !

HENRIETTE.

Eh bien, à demain !

PAUL.

A demain. (Il sort.)

SCÈNE XI

CHAMEROY, MADAME CHAMEROY, HENRIETTE.

MADAME CHAMEROY.

Ah ! çà, nous expliqueras-tu un peu ce que tout cela signifie ?

HENRIETTE.

Cela signifie (Montrant la porte par où Paul est sorti.) que voilà celui que j'épouserai !

CHAMEROY.

Hein !

HENRIETTE, vivement et comme contrariée.

S'il veut de moi, et si je continue à le trouver de mon goût.

PAUL, rentrant.

Pardon !

HENRIETTE.

Vous, Monsieur ?

PAUL.

Mais !...

HENRIETTE.

Pourquoi êtes-vous rentré ?

PAUL.

Mais, pour prendre mon parapluie que j'ai oublié, auquel je tiens, et que voici... (Chameroy lui tend son parapluie qu'il prend.)

HENRIETTE.

Et vous n'avez rien entendu ?

PAUL.

Rien !

HENRIETTE.

Rien du tout ?

PAUL.

Un mot peut-être.

HENRIETTE.

Lequel ?

PAUL.

Le dernier... *si je continue*... A demain ! (Il sort.)

L'AGRÉMENT D'ÊTRE LAIDE

COMÉDIE EN UNE SCÈNE

PRÉFACE

On joue ou l'on récite souvent, dans le monde, des fragments de pièces de théâtre, mais il arrive parfois que ces morceaux ne donnent à l'auditeur qu'une satisfaction incomplète. Ils ont quelque chose de tronqué, qui nuit à l'intérêt et à la clarté. On y regrette un commencement et une fin.

Le dialogue de Marthe et de Suzanne a, j'espère, l'avantage d'être un fragment qui forme un tout. Pourquoi? Parce que ce fragment est le développement complet de la petite idée exprimée dans le titre: *l'Agrément d'être laide.* C'est le pendant de la pièce de vers de Mme de Girardin: *le Bonheur d'être belle.* On peut sans doute deviner, autour de ce dialogue, une histoire, mais il me semble qu'on peut s'en passer, et qu'elle ne manque pas. Du moins, ai-je lieu de le croire, d'après l'expérience que j'en ai faite. Personne, après y avoir entendu Mlle Delaporte et Mlle Barretta, ne m'a dit: « Comment cela finit-il? » Il est vrai que c'était Mlle Barretta et Mlle Delaporte, et jamais l'alliance de ces deux talents, si spontanés, si vifs et si vrais, n'a produit un plus aimable et plus piquant effet. En sera-t-il de même dans le monde, avec des femmes du monde pour interprètes? Pourquoi non?

Je prévois l'objection! « *L'Agrément d'être laide,* me direz-vous, c'est très bien comme titre, mais, dans le monde, laquelle de ces dames consentira à jouer le rôle de Marthe, c'est-à-dire à représenter une fille laide? — Laquelle? Toutes! Les laides et les jolies. On dira aux jolies: « Prenez ce rôle! Vous y serez absurde et charmante! Quand vous parlerez de votre laideur, cela fera rire tout le monde, et la scène en sera d'autant plus piquante. Puis, vous avez si bien l'esprit du personnage, si vous n'en avez pas la figure! » — Soit! me répondrez-vous, mais que dira-t-on aux laides? — On leur dira la même chose.

PERSONNAGES

SUZANNE.

MARTHE.

L'AGRÉMENT D'ÊTRE LAIDE

Chez Villeneuve, père de Suzanne et frère de Marthe.

SCÈNE UNIQUE

SUZANNE, MARTHE.

SUZANNE entre, et met son chapeau sur un meuble.

Me voilà!

MARTHE.

Enfin! revenir déjeuner, à une heure!

SUZANNE.

J'avais tant à faire! Trois leçons à donner ce matin!

MARTHE.

Où donc?

SUZANNE.

D'abord chez Mme de Brignoles.

MARTHE.

Oh! alors je comprends ton retard.

SUZANNE.

Tu en veux à Mme de Brignoles, ma petite tante?

MARTHE.

Moi? du tout!

SUZANNE.

Elle est si bonne pour moi!

MARTHE.

Oh! très bonne.

SUZANNE.

Et sa fille, et son fils!

MARTHE.

Oui, le beau capitaine.

SUZANNE.

Ah! qu'as-tu donc?

MARTHE.

J'ai, Suzanne, que je n'aime pas à te voir courir le cachet, toute seule, dans cet affreux Paris.

SUZANNE, riant.

C'est le lot des filles qui n'ont rien, il faut bien que je gagne ma vie. Toi-même, est-ce que tu n'en fais pas autant?

MARTHE.

Oh! moi, c'est bien différent. D'abord, je suis terriblement ton aînée, et puis, j'ai un talisman.

SUZANNE.

Un talisman?

MARTHE.

Ma figure.

SUZANNE.

Comment?

MARTHE.

Regarde-moi cette mine-là!

SUZANNE.

Eh bien?

MARTHE.

Eh bien, je suis laide : voilà!

SUZANNE.

Laide!... oses-tu dire...!

MARTHE, *montrant sa figure.*

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est elle.

SUZANNE.

Tu n'en parlerais pas si gaiement, si tu le croyais.

MARTHE.

J'en parle gaiement, parce que cela m'enchante.

SUZANNE.

Oh! par exemple!

MARTHE.

C'est si commode! Quel est le plus beau rôle du monde? C'est d'être garçon et jeune. Eh bien, une fille laide, c'est un garçon. Elle fait tout ce qu'elle veut. Est-ce que si j'étais jolie, je pourrais prendre notre cousin par-dessous le bras, et aller avec lui en promenade? On dirait tout de suite : « Ah! deux amoureux! » Tandis que quand on nous rencontre, que dit-on? « Un frère et sa sœur! » Une laide est toujours une sœur. Mais quand on est jolie, que d'inconvénients!

SUZANNE.

Je ne l'aurais pas cru.

MARTHE.

Entendons-nous : pour une demoiselle du monde, riche, fiancée à un homme riche comme elle, la beauté n'est qu'une dot de plus; mais pour une fille pauvre, sans mari, que sa pauvreté force à s'aventurer dans la rue, une jolie mine est un péril de tous les instants. Eh bien, ma petite Suzanne, tu es trop jolie pour être pauvre.

SUZANNE.

Je suis jolie... vrai? Eh bien, j'en suis bien aise.

MARTHE.

Il réussit bien, mon sermon!

SUZANNE.

Ah çà! mais où est donc ce grand péril?

MARTHE.

Il est... (Après un silence.) Suzanne, tu as été élevée en Amérique?

SUZANNE.

Tu le sais bien.

MARTHE.

Est-ce que dans ce pays-là on ne te suivait pas dans la rue?

SUZANNE.

Les gens qui allaient du même côté que moi, oui.

MARTHE.

Ah!... Il est impossible que quelque beau jeune homme, te voyant si jolie, n'ait pas pensé à te le dire.

SUZANNE, éclatant de rire.

Ah! quelle idée!

MARTHE.

Comment! On ne t'a jamais fait de déclaration?

SUZANNE.

Jamais!

MARTHE.

Jamais, dans tes voyages, dans tes courses à travers New-York, aucun homme, en te voyant seule, ne t'a embarrassée par un propos blessant?

SUZANNE.

Un homme manquer de respect à une femme! Mais tous ceux qui passent et qui ont des femmes, des filles ou des sœurs, accourraient à l'instant pour le punir et les défendre.

MARTHE.

Ils accourraient tous en masse... comme cela? On devrait bien profiter du libre-échange pour importer cette habitude en France; il est vrai que cela ne prendrait pas.

SUZANNE.

Je me rappelle pourtant...

MARTHE.

J'étais bien sûre qu'il y avait un « pourtant »...

SUZANNE.

C'était à un cours de botanique; nous n'étions guère que quatre ou cinq femmes sur trois cents personnes.

MARTHE.

Et le reste, qu'était-ce?

SUZANNE, riant.

Des hommes!... Est-ce qu'il y a un autre genre que le genre masculin et le genre féminin?

MARTHE.

Tu étais assise au milieu de trois cents hommes?

SUZANNE.

Sans doute, puisque nous écoutions la même leçon. Tout à coup, pendant que je prenais des notes, je vois passer par-dessus mon épaule, et tomber sur ma manche, un petit papier plié en forme de lettre.

MARTHE.

Un billet doux!

SUZANNE.

Je le croirais assez.

MARTHE.

Importation française!... Et que dirent les quakers?

SUZANNE.

Il y eut une grande rumeur dans l'assemblée.

MARTHE.

Et que fis-tu?

SUZANNE.

Moi, je continuai à écrire. Puis, quand le professeur eut fini, je levai le bras comme cela... et je soufflai sur le papier comme si c'était un petit insecte!... Tout le

monde se mit à rire, à applaudir, et le jeune homme fut obligé de sortir au milieu des huées!... Voilà.

MARTHE.

C'est charmant! Mais ce n'est pas Parisien. A Paris, sais-tu l'accueil qu'on fait aux jolies femmes?...

SUZANNE.

Qu'est-ce qu'il a donc de si redoutable? Tout le monde m'accueille à bras ouverts.

MARTHE.

A bras ouverts! précisément!... Des gens t'accueillant comme cela... ah! tu n'en manqueras pas!... Il y a dans tout Français un vieux fond de troubadour... qui fait que, dès qu'un homme se trouve seul avec une femme jolie, pauvre et libre... il n'a que deux pensées : la première, de rarranger un peu sa cravate et de passer la main dans ses cheveux; la seconde de se dire : « Ah çà! il s'agit de faire la cour à cette petite dame-là! »

SUZANNE.

Mais je n'en reviens pas!... Qui t'a appris ces secrets?

MARTHE.

Mon talisman! Toujours le même! Comme on ne regarde jamais une femme laide, elle a tout le temps de regarder les autres. C'est ce que j'ai fait, et j'ai vu... Ainsi te voilà, toi, mademoiselle Suzanne Villeneuve, institutrice; tu vas demander conseil à un avocat, à un médecin, à un savant; à la première visite, il te fait des compliments; à la seconde, il t'appelle ma jolie cliente; et, à la troisième, selon la date de son extrait de naissance, il te glisse un billet doux, te prend la taille ou se jette à tes genoux... Les hommes de l'Empire se jettent encore à genoux, quitte à ne pas se relever.

SUZANNE.

Oui... de vieux fous dont tout le monde se moque,

MARTHE.

Du tout! Ce sont les mœurs nationales! Tu vas en solliciteuse dans un ministère : tu ne trouves que des protecteurs, des apostilleurs... Au bout de deux jours, les surnuméraires te serrent la main, le chef de bureau t'embrasse... sur le front...

SUZANNE.

Comment... il m'embrasse?

MARTHE.

Un chef de bureau!... Veux-tu pas qu'il se contente des appointements de son inférieur? Puis il te conduit chez le ministre!

SUZANNE.

Quoi?... Est-ce que les ministres aussi?...

MARTHE.

Oh! non! non!... C'est bien différent! Les ministres sont bien au-dessus de ces petites faiblesses! Leur fonction est comme un sacerdoce. Ils se respectent! ils te respectent!... et tu n'as rien à craindre d'eux!... Mais, excepté eux, et les sénateurs peut-être, tous, vieux ou jeunes, beaux ou laids, riches ou pauvres, employés ou rentiers, industriels ou artistes, civils ou militaires; tous troubadours! troubadours! troubadours!... et mendiants; car ils demandent toujours! Troubadours et usuriers, car ils prêtent toujours à la petite semaine... deux cents pour cent d'intérêt, payables en... Pas un qui aime avec désintéressement... pas même un capitaine!

SUZANNE, troublée.

Un capitaine!

MARTHE.

Eh bien, oui! car, puisque le mot est lâché, il faut bien que j'arrive au but enfin! T'imagines-tu que, si M. de Brignoles grimpe si lestement et si souvent nos

quatre étages, ce soit pour l'amour de la sculpture sur bois?... M. de Brignoles est amoureux de toi!

SUZANNE, souriant.

Je le sais bien.

MARTHE.

Tu le sais?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a dit.

MARTHE.

Et toi?

SUZANNE.

Moi? Je l'aime aussi...

MARTHE.

Et tu le lui as dit aussi?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a demandé.

MARTHE, à part.

Elle a des réponses qui vous renversent!... (Haut.) Tu as donc parlé à ton père?

SUZANNE.

Non, pas encore! C'est mon secret... j'ai le droit de le taire; c'est le secret d'un autre, je n'ai pas le droit de le dire.

MARTHE.

Tu n'as pas parlé à ton père de l'amour de M. de Brignoles?

SUZANNE.

Il n'y a rien de mal!... J'en parlerai quand il sera temps.

MARTHE.

Et quand sera-t-il temps?

SUZANNE.

Quand notre mariage sera fixé.

MARTHE, stupéfaite.

Votre mariage! Tu crois que M. de Brignoles veut t'épouser?

SUZANNE.

Sans doute!... puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

MARTHE.

Hein?... Elle est inouïe!... Voilà tes preuves?

SUZANNE.

Quand un homme de cœur a dit à une jeune fille : « Je vous aime! » et qu'elle lui a répondu : « Je vous aime aussi! » c'est fini! ils sont mariés!

MARTHE.

Ils sont mariés!... mariés! Ah bien! si tous ceux qui se sont dit cela étaient... On voit bien que tu reviens de l'autre monde! Ah çà! comment cela se passe-t-il donc en Amérique?

SUZANNE.

C'est tout simple, on parle au gouverneur...

MARTHE.

Qu'est-ce que c'est que cela, le gouverneur?

SUZANNE.

C'est le nom qu'on donne aux pères.

MARTHE.

J'aime assez ce mot de gouverneur : cela représente l'autorité, la discipline...

SUZANNE.

Mais pas du tout!... Ce ne sont même pas les pères qui marient leurs filles.

MARTHE.

Qui est-ce qui les marie donc, alors?

SUZANNE.

Elles-mêmes.

MARTHE.

Elles-mêmes? Mais, enfin, ce gouverneur, il faut pourtant lui demander son consentement.

SUZANNE.

Oh oui! après.

MARTHE.

Après quoi? Après le mariage?

SUZANNE, très simplement.

Non, après que la jeune fille a fait son choix.

MARTHE.

C'est la jeune fille qui choisit?

SUZANNE.

Cela me paraît assez juste, puisque c'est elle qui s'engage.

MARTHE.

Oui! mais c'est le gouverneur qui donne la dot.

SUZANNE.

Une dot?... Qui lui demande une dot?

MARTHE.

Comment! en Amérique, les jeunes filles?...

SUZANNE.

En Amérique... les jeunes filles ne sont pas forcées d'acheter... leur mari; un honnête homme les trouve toujours assez richement dotées, quand elles lui apportent en mariage un cœur droit et une vie sans tache. Mais, ici, je ne peux pas m'empêcher de rougir quand j'entends parler mariage!... On se croirait à un marché!... Toujours ce mot humiliant : « Combien a-t-elle? » Elle a... elle a ce qu'elle est!

MARTHE.

Chère enfant! Ainsi tu crois que ta pauvreté n'empêchera pas M. de Brignoles...?

SUZANNE.

Qu'importe ma pauvreté, et quel pourrait être son dessein, s'il ne voulait pas m'épouser?

MARTHE.

Son dessein? son dessein? Et sa mère?

SUZANNE.

Oh! sa mère, c'est différent! Je suis sûre que ce mariage est son seul désir.

MARTHE.

Hein?

SUZANNE.

Elle me l'a dit de mille façons.

MARTHE.

Elle te l'a dit?

SUZANNE.

Pas en paroles, si tu veux, mais en faits. Pourquoi m'attire-t-elle sans cesse chez elle?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me réunit-elle toujours à son fils?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me mêle-t-elle à tout ce qui l'intéresse?... Est-ce qu'on peut agir ainsi avec une autre femme que celle qu'on veut appeler sa fille?... Mais qu'as-tu donc, Marthe?... Qu'as-tu?... tu pleures?

MARTHE.

Oui, je pleure! (L'embrassant.) Oh! Suzanne, que tu me fais mal!

SUZANNE.

Mais dis-moi donc...

MARTHE, avec force et à part.

Non, c'est impossible ! non ! je ne veux pas croire !... Une femme !... une mère ! ce serait trop affreux ! Mais, pour lui, c'est différent !... et mon devoir est de le démasquer... de t'éclairer !... Suzanne, M. de Brignoles ne t'épousera pas...

SUZANNE.

Paul, ne pas m'aimer !

MARTHE.

Oh ! je ne dis pas qu'il ne t'aime pas... Je crois, au contraire, qu'il est épris de toi comme un fou.

SUZANNE.

Eh bien ! alors, que voudrait-il faire de moi ?

MARTHE.

Ce qu'il veut faire de toi !... Oh !... je ne peux pas... je ne dois pas !... Sache seulement que les hommes sont une nation abominable !

LE PAMPHLET

PRÉFACE

Les circonstances où cette petite pièce fut composée expliquent le ton de l'ouvrage et le caractère du personnage principal.

Le 26 juin 1848, au plus fort de la bataille, sur l'ordre du général Cavaignac, M. de Girardin fut arrêté, et son journal, *la Presse*, suspendu, à cause d'un article qui encourageait la révolte.

M. de Girardin était un homme courageux; son arrestation l'émut cependant beaucoup; il crut que l'état de siège donnait au gouvernement provisoire le droit de le faire fusiller et qu'on allait user de ce droit. Il écrivit une lettre où il exprimait ses craintes, et offrait l'aide de sa plume au gouvernement. On répondit à ses craintes par une dénégation un peu ironique, et à ses offres par un refus un peu dédaigneux. Il en conçut un mortel ressentiment, et, à peine rendu à la liberté, à peine le veto sur son journal levé, il entreprit contre le général Cavaignac une campagne terrible, et dont se souviennent encore ceux qui ont assisté aux crises redoutables qui se sont succédé de juin à octobre 1848.

Pendant plusieurs mois, au nom de la liberté, il poursuivit, accusa, dénonça, commenta, défigura tous les actes et toutes les paroles du général; il l'attaqua jusque dans son père, mettant en lumière une parole regrettable du vieux conventionnel, et la jetant à la face de son fils! C'était toute l'ardeur d'un détective jointe à l'acharnement d'un sauvage lancé à la poursuite de ses ennemis. Jamais M. de Girardin ne montra une telle puissance de talent et une telle puissance de haine.

Le général Cavaignac excitait, dans toutes les classes élevées de la société, un enthousiasme presque général. On l'adorait comme un sauveur, on l'admirait comme un grand stratégiste. Les attaques de M. de Girardin contre lui soulevèrent chez nous tous une indignation indescriptible. Telle fut la mienne, que, sous le coup de mon émotion, j'écrivis, en un jour, le plan et la scène capitale du *Pamphlet*. La pièce n'ayant pas été jouée sur le moment, comme je le désirais, mon premier feu de colère se calma, et je me mis à creuser mon sujet, pour donner à l'ouvrage un caractère plus général et plus purement littéraire. Ma première étude porta sur le rôle de Clavijo. Pour en faire un personnage vrai, je demandai aux amis de M. de Girardin quelques renseignements précis, qui me furent précieux. C'était un homme bien étrange, que M. de Girardin. Tourmenté tour à tour, et même à la fois, du besoin de faire du bien et du besoin de faire du mal, capable d'élan, d'enthousiasme, mais capable aussi des plus tortueux calculs. Une plume terrible, qu'on pouvait comparer à un stylet, à un poignard, à une flèche empoisonnée, et qui semblait parfois l'arme même de la liberté.

Il était placé très haut par Lamartine et très admiré par sa femme. Elle y avait quelque mérite, car il n'était pas tendre pour elle, et elle était trop fine et trop élevée de sentiments pour ne pas le juger. Mais, n'importe, l'admiration pour l'homme surnageait toujours. On m'en a conté deux preuves bien singulières. Un de ses amis la trouva un jour très agitée, très émue des événements publics et, tout à coup, levant le doigt vers le ciel, elle dit : « Il n'y a que *celui qui est là-haut qui peut nous sauver*. » *Là-haut*, ce n'était pas le ciel, *Celui*, n'était pas Dieu. Elle désignait le cabinet de travail de M. de Girardin, qui était au-dessus de sa tête. Pendant sa guerre avec Cavaignac, elle prit violemment parti pour son mari, et composa, contre le général, une pièce de vers qui fit grand tapage. Elle était dans tout le feu de la composition, quand sa porte s'ouvre et son mari paraît. « *Allez-vous-en!* s'écria-t-elle, *vous allez m'ôter mon inspiration!* » Tel était l'homme singulier que je pris, non pour modèle, car ce n'était pas un portrait, mais pour type. Je lui empruntai son fameux casier. Il avait, en effet, comme un préfet de po-

lice, une série de documents sur tous les hommes marquants, où il entassait leurs actes et leurs paroles ; c'était son arsenal d'armes de guerre, c'était son magasin de haine.

J'utilisai surtout une confidence très caractéristique. Eugène Suë me raconta qu'arrivant un jour chez Girardin, il le trouva dans son cabinet, marchant à grands pas, la tête un peu basse, poussant de sourds rugissements, comme une bête fauve dans sa cage. Il était sous le coup de je ne sais quelle amère mésaventure politique ou judiciaire. C'est avec ce souvenir q ue j'a écrit mon monologue. J'ai tâché d'y peindre cette créature tourmentée, dont toute la vie ne fut qu'une lutte entre ses bons et ses mauvais instincts. M. Geffroy, qui a joué Clavijo avec un si grand talent, me disait : « Ce monologue-là est tout un rôle ! » M. Régnier prêta à *Guillen* sa fantaisie charmante, et la dernière scène produisit un grand effet.

En relisant la pièce à trente ans de distance, j'y trouve bien çà et là un ton un peu trop effervescent, un peu déclamatoire ; mais je l'y laisse ; c'est la date de l'ouvrage et de ma disposition morale à ce moment.

Un fait assez singulier se produisit le lendemain de la première représentation. Je n'avais eu, dans le rôle du pamphlétaire, qu'un seul personnage en vue ; deux journalistes voulurent s'y reconnaître. Ils attaquèrent violemment la pièce ; il se fit autour d'elle un certain tapage ; ce qui me dicta comme préface les vers suivants, adressés à mon petit-fils qui venait de naître.

A MAURICE DESVALLIERES-LEGOUVÉ

MON PETIT-FILS

C'est à toi, cher fils, toi qui fais revivre
Un nom si cruel et si doux pour moi,
A toi que je veux dédier ce livre,
Venu dans ce monde un jour après toi.

Vous êtes tous deux frères, ce me semble,
Car pendant les jours de mon cher labeur,
Je vous ai tous deux sentis vivre ensemble :
Lui dans ma pensée, et toi dans mon cœur.

Bien grande est la joie au cœur de l'artiste,
Lorsqu'à ses regards, un jour, tout à coup,
Son idée obscure éclôt, naît, existe,
Et jaillit enfin, vivante et debout!

Plus grand mon bonheur quand un pur mirage
Faisait devant moi, dans un doux lointain,
Poindre obscurément ton petit visage,
Confus, mais charmant comme un paysage
Qui sort tout voilé des pleurs du matin.

Combien différente est votre fortune!
Tandis que, couché, toi, dans ton berceau,
De tout ce qui blesse ou même importune
Nous te défendons, doux et frêle oiseau;
Le voilà déjà, lui, courant le monde,
Le voilà déjà, ton cadet pourtant,
Par le flot qui berce et le flot qui gronde
Poussé, repoussé, luttant, combattant;
Et, bien que ta voix commence à s'entendre,
Le voilà criant bien plus haut que toi,
Et même plus haut, si je sais comprendre,
Que ne le voudraient gens connus de moi.

Que de chers regards tendrement te suivent!
Que d'anges gardiens autour de tes pas!
Sans compter celui que l'on ne voit pas,
Et qui veille plus que tous ceux qui vivent!
Comme toi, ton frère a des cœurs à soi,
Quelque sympathie aussi l'environne,
Mais si j'en suis fier, c'est lorsque je croi
Que le peu d'éclat qui sur lui rayonne
Peut aussi, cher fils, rayonner sur toi!

Rayon fugitif! clarté passagère!
Éclat d'un moment! Et comme bientôt
Tu te vengeras, enfant, de ce frère
Qui semble aujourd'hui te traiter de haut!
Les jours et les mois, dans leur cours rapide,
A chacun de vous portant pour sa part,
A toi quelque grâce, à lui quelque ride,
Te feront jeune homme et le font vieillard.
Il ne faudra pas même un si long âge
Pour mettre en oubli son faible renom;
Et quand tu liras son nom sur la page,
Las! il ne sera déjà plus qu'un nom!

Il n'importe, enfant! Mort pour tout le monde,
Ce livre, du moins, pour toi revivra :
Bien que nulle voix lors ne lui réponde,
De moi, je l'espère, il te parlera ;
Et de tes beaux jours quand viendra l'aurore,
Si je n'y suis plus, il te redira
Qu'à toi, mon enfant, je pensais déjà,
Quand tu ne pouvais, toi, penser encore!

Dans la vie, ensemble, entrez donc tous deux!
S'il faut qu'à ton tour notre art te séduise,
Pour que vers le bien le beau te conduise,
Que mon père, enfant, soit devant tes yeux!
Sans prendre souci qu'on s'en effarouche,
Fais ce que tu dois, dis ce que tu sens,
Et qu'à son exemple enfin, tes accents,
Partant de ton cœur plus que de ta bouche,
Aillent droit au cœur des honnêtes gens!

PERSONNAGES

LA MARQUISE DE URREAZ.
HENRI DE URREAZ, SON FILS.
DON GUILLEN DE AZAGRA, SON NEVEU.
DON JOSEPH CLAVIJO.
DONA ISABELLE DE TORDOVA.
VIOLANTE, SA NOURRICE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe a Madrid.

LE PAMPHLET

Le théâtre représente un pavillon élégant; porte au fond et deux portes latérales. Au premier plan, à gauche, une fenêtre; sur le devant, une petite table à écrire avec un tiroir. A droite, au premier plan, un clavecin adossé au mur; au-dessus, un paysage à l'huile et une gravure représentaut une forteresse; sur le devant, une table-bureau, avec un encrier où se trouvent des plumes fichées dedans.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLANTE, D. GUILLEN.

GUILLEN, entrant du fond.

Eh bien! aimable matrone, qu'est-ce que cela prouve?

VIOLANTE.

Mais, Seigneur, écoutez-moi donc!

GUILLEN.

Mais, charmante duègne, répondez-moi donc?

VIOLANTE, avec une colère concentrée.

Voyons, parlez... Ah! quelle patience!

GUILLEN.

N'est-ce pas ici que demeure votre jeune maîtresse, doña Isabelle Tordova?

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Fille du colonel Tordova, en expédition dans le Mexique? Le brave défenseur du fort de Bogota ?

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Ce pavillon, situé à la porte de Madrid, ne fait-il pas partie de son appartement ?

VIOLANTE.

Sans doute, mais...

GUILLEN.

N'est-elle pas forcée, par suite de la maladie de sa mère, de le céder pour deux cents ducats, tel qu'il est, avec tous les meubles?

VIOLANTE.

J'en conviens, mais...

GUILLEN.

Cela ne lui crève-t-il pas le cœur? Car ces lieux lui rappellent sa pure et chaste tendresse pour le jeune marquis de Urreaz.

VIOLANTE.

Peut-être, mais...

GUILLEN.

Vous voyez bien que nous sommes d'accord... Je prends ce pavillon.

VIOLANTE.

Mais je vous le répète pour la dixième fois : Il est loué ! il est loué ! il est loué ! il est loué !

GUILLEN.

Je le sais ! je le sais ! je le sais !... je le sais

VIOLANTE.

Eh bien !... alors ?...

GUILLEN.

Eh bien! alors... je le loue!

VIOLANTE.

A-t-on jamais vu chose pareille? vouloir louer l'appartement de quelqu'un malgré lui!

GUILLEN.

Il le faut bien, chère aïeule, puisque vous ne voulez pas y consentir de bonne grâce. Nous disons donc que ce pavillon a une sortie...

VIOLANTE, avec colère.

Je vous dis que ce pavillon appartient, dès aujourd'hui, à un seigneur qui demeure en face; qu'il va le joindre à son appartement; que le prix est fixé, accepté, payé... M'entendez-vous?

GUILLEN.

Parbleu! si je vous entends!... Je ne fais autre chose depuis un quart d'heure. (Tirant sa bourse.) Nous disons donc que je vais vous compter...

VIOLANTE.

Oh! il me fera perdre la tête! (Criant.) Mais j'ai reçu l'argent de ce seigneur.!

GUILLEN.

Eh bien! vous le lui rendrez!

VIOLANTE.

Il a ma parole.

GUILLEN.

Eh bien! vous la lui reprendrez! (Il se met à compter son argent.) Cent... cent dix...

VIOLANTE, hors d'elle.

Il compte son argent!... Ah! c'est trop fort!... Pourquoi ne vous asseyez-vous pas?

GUILLEN.

Vous avez raison... je serai plus à mon aise... (Il s'assied et compte sur la table, à droite.)

VIOLANTE.

Ah!...

GUILLEN, toujours comptant.

Cent cinquante... (A Violante, qui s'est approchée de lui.) Hein! comme c'est heureux que je n'aie pas perdu cela hier soir, avec le reste!... Car, ma chère... c'est le fond de ma bourse.

VIOLANTE.

Je vous ordonne de sortir, impertinent!

GUILLEN.

Taisez-vous donc!... Vous m'aimez de tout votre cœur, sans le savoir... et si je prononçais un mot... si je vous disais pourquoi je loue ce pavillon, vous me sauteriez au cou!... je vous arrêterais... mais, vous me sauteriez au cou!

VIOLANTE, passant à droite du bureau.

Ah!... Pour la seconde fois, voulez-vous sortir?

GUILLEN.

Je me lève, douce colombe, car j'ai achevé mon compte.

VIOLANTE.

Ah! enfin! (Elle remonte et va regarder au fond).

GUILLEN, sur le devant.

Oui, les deux cents ducats y sont bien.

VIOLANTE, au fond, voyant que Guillen ne bouge pas.

Encore!... Ah! nous allons voir!.. (Elle sort un instant par la gauche.)

GUILLEN.

Pauvre jeune fille! cela l'aidera à soigner sa mère, et elle ne quittera pas sa chère retraite... car, ce soir, je lui écrirai : « Mademoiselle, veuillez continuer à occuper ce pavillon jusqu'à ce que je revienne. »... Et comme je ne reviendrai pas... pour une bien bonne raison... Ma foi! Guillen, voilà le premier argent que tu aies bien dépensé dans ta vie!

VIOLANTE, rentrant.

Ah! voici M. Henri de Urreaz.

GUILLEN.

Henri! (Il va à la porte de gauche.)

VIOLANTE.

C'est l'heure ordinaire de sa visite, la seule que lui accorde Mademoiselle, et nous allons voir si vous oserez devant lui...

GUILLEN, à lui-même.

Devant lui!... oh! non, non!... il se fâcherait... il ne veut pas que je vienne ici. (Haut.) Tenez, bonne femme, voici l'argent.

VIOLANTE, s'éloignant à droite

Je n'en veux pas! je n'en veux pas!

GUILLEN.

Il faudra bien que vous le preniez...

VIOLANTE.

Je n'en veux pas, mauvais sujet!

GUILLEN.

Vous n'en voulez pas? Alors, ma foi, tant pis pour ma bonne action! je vais le jouer... Adieu! (Il sort par le fond.)

VIOLANTE.

Enfin! nous en voilà débarrassés!... (Au fond.) Je savais bien que je ne les prendrais pas, tes ducats!

SCÈNE II

HENRI, VIOLANTE.

HENRI, entrant par la gauche.

Où est Isabelle? Puis-je la voir? (Voyant l'agitation de Violante.) Mais qu'as-tu donc, Violante?

VIOLANTE.

Un fou, qui croyait...

HENRI.

Mais à qui en as-tu?

VIOLANTE.

Vouloir louer malgré moi ce pavillon qui est déjà loué!

HENRI.

Comment! c'en est fait! Isabelle a le courage de quitter ces lieux où nous nous sommes vus pour la première fois?... de vendre ces chers meubles?

VIOLANTE.

Il le faut! la maladie de sa mère a épuisé ses dernières ressources...

HENRI.

Pourquoi ne me permet-elle pas de racheter ce pavillon?

VIOLANTE.

Parce qu'elle vous aime, et qu'elle ne peut pas être votre femme. (Mouvement de Henri.) Oh! elle le sait bien! Ce n'est pas seulement votre mère qui s'y oppose, c'est le chef de toute votre famille, c'est le fier et vénérable don Aguilar de Silva... Il a juré que jamais votre union n'aurait lieu.

HENRI.

C'est ce que nous verrons! Mais, d'abord, quel est cet homme qui vient s'emparer ici de tous mes souvenirs?...

VIOLANTE.

Je ne le connais pas. Je n'ai eu affaire qu'avec son apissier, qui a seul tout vu et tout réglé.

HENRI.

Quel est son nom?

VIOLANTE.

Je n'ai pas plus demandé le sien qu'il ne nous a fait demander le nôtre.

HENRI.

Mais enfin quel est-il? que fait-il? A-t-il une profession?

VIOLANTE.

Demandez-le à lui-même... car le voici!

HENRI.

Déjà!

VIOLANTE.

Il vient prendre quelques dispositions, puisque l'appartement doit lui être livré aujourd'hui même.

SCENE III

HENRI, CLAVIJO, suivi d'un TAPISSIER, VIOLANTE.

CLAVIJO, entrant du fond, au tapissier.

Vous m'entendez bien?... je veux que ce meuble... (Apercevant Henri.) Ah! le maître de la maison, sans doute... Pardonnez, monsieur... je vous dérange peut-être?...

HENRI.

Nullement, Monsieur.

CLAVIJO.

Mais il est indispensable pour moi que ce meuble soit placé dès ce soir. Me permettez-vous d'achever?

HENRI, avec un geste affirmatif.

Monsieur!... (A part.) Ce visage me déplaît.

CLAVIJO, au tapissier.

Prenez bien vos mesures, et ayez soin de disposer ici, sur cette muraille, toutes mes armes...

HENRI, à part.

Ses armes!... C'est un militaire!

CLAVIJO, au tapissier.

Là... une porte sous tenture conduisant à mes bureaux.

HENRI, à part.

Ses bureaux !... C'est donc un banquier ?

CLAVIJO.

A cette place, mon piano et mon chevalet.

HENRI.

Son piano !... C'est donc un artiste ?

CLAVIJO, continuant.

Et ici... mon casier en ébène... Et n'oubliez pas surtout, sur chacun des vingt-quatre compartiments, d'écrire une des lettres de l'alphabet...

HENRI, à part.

Vingt-quatre compartiments !... (A Clavijo.) Mon Dieu, Monsieur... peut-être vais-je vous paraître indiscret à mon tour...

CLAVIJO.

Indiscret?

HENRI.

Oui ; je ne suis ici qu'en ami... (Geste de Clavijo.) Mais... ce clavecin, ces armes et ces vingt-quatre lettres de l'alphabet...

CLAVIJO.

Vous intriguent un peu?

HENRI.

Monsieur,

CLAVIJO, souriant.

Voyons, convenez-en, vous intriguent un peu sur ma profession?...

HENRI.

Eh bien ! c'est vrai.

CLAVIJO.

Profession assez étrange, en effet, et nouvelle surtout !... où la matière première n'est pas coûteuse, car il n'y faut que deux instruments : une plume et une épée ;... profession où l'on marche l'égal des plus puissants, à une

seule condition : tout voir, tout entendre, tout savoir et tout dire;... profession où il faut de l'audace et de la finesse, du talent et du courage...

HENRI.

Y faut-il aussi de la modestie?

CLAVIJO.

De la modestie?... A quoi bon, quand on a pour associés les plus grands souverains du monde?

HENRI.

Des souverains?...

CLAVIJO.

Sans doute : la vanité, l'envie et l'ambition!... En connaissez-vous de plus puissants? (Il remonte au fond et à gauche.)

HENRI.

Ah! ah! voilà vos associés! (Il passe à droite.) Mais, pardon, Monsieur... et qu'êtes-vous donc, de grâce?

CLAVIJO, descendant à gauche.

Je suis biographe, Monsieur.

HENRI.

Biographe! Il y a des écrivains qui ont élevé la biographie à la hauteur de l'histoire; et l'art de peindre les hommes supérieurs dans la vie privée, avec le détail du caractère et des mœurs, est une des gloires de notre temps.

CLAVIJO.

De tous les temps! Plutarque est un biographe.

HENRI, souriant.

Malheureusement tous les biographes ne sont pas des Plutarque. Depuis quelque temps surtout, il s'est formé à Madrid une école d'écrivains qui, sous prétexte de biographies : — biographies de l'armée, biographies du commerce, biographies de l'industrie, biographies de l'administration, biographies des beaux-arts, — s'empa-

rent de tout ce qui a un nom, traduisent à leur barre tout ce qui a une valeur; et arrangeant, commentant, défigurant...

CLAVIJO.

Et là, là! Monsieur... savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher?... J'aime mieux vous dire simplement que tout cela c'est le mélodrame, le faux; mais que le vrai, c'est-à-dire la comédie...

HENRI.

La comédie?... Monsieur, me permettez-vous de vous la dire?

CLAVIJO.

Dites... dites, Monsieur... je prends des notes.

HENRI.

Eh bien! la comédie, la voici : Vous êtes assis au coin de votre feu; un homme entre; il est doux, modeste; il vous apprend que, chargé d'une grande œuvre biographique, il lui faut la vie d'un homme comme vous; que son travail serait incomplet, sans un article sur un homme comme vous; et il vient vous demander des notes, car on n'a pas le droit d'être inexact quand il s'agit d'un homme comme vous! Touché de tant de sympathie, vous lui donnez ce qu'il désire... et, en effet, quinze jours après, arrive votre biographie. Éloge de votre esprit, éloge de votre talent, éloge de votre caractère, rien n'y manque!... Vous savourez cet hommage si délicat, si désintéressé... quand, à la fin de la dernière page, vous apercevez un petit papier rose, modeste comme son auteur... Vous regardez... vous lisez : « Je reconnais avoir reçu cent ducats de monsieur... » Votre biographie est une quittance.

CLAVIJO, riant.

Il y a du vrai! il y a du vrai!

HENRI.

Ce n'est pas tout. Indigné, vous renvoyez avec mépris

l'éloge et l'acquit. Qu'arrive-t-il, quelques jours après?... Une nouvelle épreuve, — épreuve est bien le mot; — l'apothéose s'est convertie en pamphlet...

CLAVIJO, riant.

C'est bien cela!

HENRI.

Vous êtes un ignorant, un niais... Vous n'avez plus ni cœur, ni esprit, ni talent...

CLAVIJO, riant toujours.

Ah! ah! admirable!... C'est que c'est vrai... absolument vrai! — Seulement le tableau n'est pas complet, vous en oubliez la moitié.

HENRI.

La moitié?

CLAVIJO, avec hauteur.

Ce que vous oubliez, Monsieur, c'est que ce biographe est parfois un justicier.

HENRI.

Un justicier?

CLAVIJO.

Qui renverse les réputations usurpées, qui dévoile les bassesses inconnues, qui... (Reprenant, avec un calme ironique.) Écoutez, Monsieur, vous me parliez tout à l'heure de mes vingt-quatre lettres de l'alphabet. Eh bien! à chacune de ces lettres correspond une série de noms... A chacun de ces noms, j'ai soin de joindre tout ce que j'apprends sur celui qui le porte.

HENRI.

Ah! voilà l'emploi de votre casier?

CLAVIJO.

Précisément. Ce qui fait que je sais bien des choses sur bien des gens. Ainsi, vous, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je suis sûr que j'ai sur vous une foule de renseignements.

HENRI, avec hauteur.

Et que pouvez-vous savoir, Monsieur, sur le marquis de Urreaz?

CLAVIJO.

Ah! vous êtes M. le marquis de Urreaz... petit-fils de don Aguilar, neveu du commandeur de Calatrava, officier au régiment du roi... Vous avez votre dossier.

HENRI.

Et puis-je vous demander ce qu'il contient?

CLAVIJO.

Si vous pouvez me le demander? Je le crois bien! Seulement, je puis ne pas vous répondre : c'est ce que je vous demande la permission de faire.

HENRI.

Comment?...

CLAVIJO.

Je ne parle jamais... j'écris!

HENRI.

Au jeu que vous jouez, Monsieur, on doit se faire plus d'un ennemi?

CLAVIJO.

Dieu merci!... Des ennemis?... mais c'est la moitié du talent! On n'a jamais d'esprit que contre quelqu'un.

HENRI.

Mais si ce quelqu'un se fâche?

CLAVIJO.

Ah! dam!... alors... on le tue. Que voulez-vous? il faut bien vivre!

VIOLANTE, entrant avec le tapissier.

Le tapissier demande si Monsieur a encore des ordres à donner.

CLAVIJO, au tapissier.

Vos mesures sont prises? Je vous emmène. (Il va pour sortir.)

HENRI, bas à Violante.

Sache quel est son nom.

VIOLANTE, bas.

Oui! (Elle va au tapissier et sort avec lui.)

CLAVIJO, saluant.

Monsieur le marquis!

HENRI.

Monsieur! (Clavijo sort.)

SCÈNE IV

HENRI, seul, puis VIOLANLE.

HENRI.

Qui peut-il être?... Quelle physionomie impudente et mauvaise! Ah!... l'idée qu'un tel homme habitera ces lieux tout pleins d'Isabelle... de notre tendresse... cette idée m'est insupportable!...

VIOLANTE, rentrant.

Il s'appelle Clavijo.

HENRI, avec un cri de colère.

Clavijo!

SCENE V

HENRI, ISABELLE, entrant par la droite.

ISABELLE.

On n'est pas plus exact.

HENRI.

Vous! chère Isabelle!... Ah! je vous en supplie encore!... ne vendez pas ce pavillon!

ISABELLE.

Je le dois... mon ami... pour ma mère!...

HENRI.

Votre mère?... Ne l'ai-je pas aimée, soignée... avec vous, comme vous? Eh bien! permettez-moi... d'être pour un jour comme son fils... comme votre frère... et que ce pavillon, racheté par moi...

ISABELLE.

C'est impossible, mon ami!

HENRI.

Ce qui est impossible, c'est que vous me refusiez!... Savez-vous quel est l'homme qui va prendre possession de ces meubles, de ces souvenirs? C'est ce biographe condottiere, qui s'est jeté dans le monde une plume à la main en guise d'épée, ne s'attaquant qu'aux plus grands noms, hommes de guerre, hommes de tribune, hommes d'État, et, comme il est verveux, incisif, spirituel, amusant, éloquent, tout ce qu'il écrit se lit, tout ce qu'il dit se répète; c'est un misérable, c'est un bandit, mais c'est une puissance!

ISABELLE.

Raison de plus pour ne pas l'irriter en retirant ma parole. Je quitterai ce soir ce pavillon et, demain, Madrid.

HENRI, avec douleur.

Isabelle...

ISABELLE.

Écoutez, Henri... Le jour où la mort de votre frère aîné fit de vous le marquis de Urreaz, j'aurais dû vous éloigner, vous fuir!... car un mariage était désormais impossible entre nous; puis je me dis... j'avais tant besoin de prétextes!.. je me dis... que vous repousser sans pitié, après vos soins pour ma mère .. c'était une ingratitude;... je me dis que si je ne pouvais pas être votre

femme, il m'était permis, du moins, d'être votre sœur, votre sœur protectrice... vigilante... maternelle;... que vous aviez besoin de moi...

HENRI.

Eh! maintenant, croyez-vous donc?...

ISABELLE, souriant.

Oh! maintenant, vous n'avez plus besoin de personne, vous êtes parfait... (Sérieuse.) Un mot encore, mon ami. Vous me répétez quelquefois en riant qu'on voit bien que je suis la fille d'un colonel... que j'ai l'âme vaillante!... C'est peut-être vrai!... Eh bien! cette âme, je l'ai employée à agrandir la vôtre... Cet amour, qui ne sera sans doute qu'une douleur pour moi, sera, j'espère, un bienfait pour vous... Je vous aurai rendu digne de cette famille qui me repousse... de ce monde qui ne sera pas le mien...

HENRI.

Isabelle!

ISABELLE.

Oh! j'ai versé souvent des larmes bien amères à cette pensée... mais, au milieu de ma douleur, j'ai une consolation souveraine... c'est de me dire... que j'aurai fait pour vous... ce qu'aucune autre femme ne fera jamais... que vous ne pourrez pas être heureux... admiré, illustre peut-être... sans vous dire... c'est à elle que je le dois!... Et le jour où... une autre plus heureuse... ce jour-là... (Éclatant en pleurs.) Oh! mon ami, ce jour-là... plaignez la pauvre Isabelle... car elle sera bien à plaindre!...

SCÈNE VI

HENRI, VIOLANTE, ISABELLE

VIOLANTE, *venant du dehors.*

Ma fille!... ma fille!...

ISABELLE.

Qu'as-tu donc!

VIOLANTE.

Une grande nouvelle!

ISABELLE.

Laquelle?

VIOLANTE.

Voici la marquise de Urreaz!

HENRI.

Ma mère!

ISABELLE.

Votre mère!

VIOLANTE.

Je ne la précède que de quelques pas.

ISABELLE.

Votre mère chez moi, Henri!

HENRI.

Ne craignez rien, Isabelle, je suis là!

ISABELLE.

Mais pourquoi? Dans quel but?... Elle que je n'a jamais vue!...

HENRI.

Silence!... la voici! (*Il va au-devant de sa mère et lui baise la main.*)

SCÈNE VII

HENRI, VIOLANTE, LA MARQUISE, ISABELLE.

LA MARQUISE.

C'est à Mlle Isabelle Tordova que j'ai l'honneur de parler?

ISABELLE, tremblante.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Pourrais-je voir madame votre mère, Mademoiselle?

ISABELLE.

Ma mère est absente, Madame.

LA MARQUISE.

Il n'importe! C'est devant vous et c'est de vous que je venais lui parler. Ce que je lui aurais dit, je puis donc vous le dire, et si ma présence ne vous est pas importune...

ISABELLE.

Madame!... (Elle fait un signe à Violante, qui approche un siége pour la marquise et sort. Isabelle en prend un auprès de la marquise.)

HENRI, à part.

Quel est son projet?... Ah! quel qu'il soit, ma résolution est prise. (Il s'assied à gauche.)

LA MARQUISE.

Mademoiselle, vous aimez mon fils?...

ISABELLE, se levant, et après un moment de silence.

Oui, Madame, depuis trois ans! (Elle se rassied.)

LA MARQUISE.

Mon fils vous aime?..

HENRI, vivement.

Oui, ma mère, et pour toujours!

LA MARQUISE.

Veuillez ne pas m'interrompre, Henri... Mademoiselle, vous êtes sans fortune, et mon fils est un des plus riches héritiers de Madrid... Vous êtes la fille...

ISABELLE, avec fierté.

Du colonel Tordova, Madame!

LA MARQUISE.

Qui, aujourd'hui, sert vaillamment l'Espagne en Amérique, je le sais!... Mais mon fils est le marquis de Urreaz, Mademoiselle... vous ne pouvez pas être sa femme.

HENRI, avec impétuosité, et se levant.

Elle le sera cependant!

LA MARQUISE.

Mon fils!

HENRI.

Ah! ma mère! que la mémoire de l'amour que vous inspira mon père protège votre fils auprès de vous! car, je vous l'ai dit ce matin, et je vous le répète, si vous êtes sans pitié pour moi... eh bien! je me souviendrai que j'ai bientôt vingt-cinq ans, que dans quelques mois je serai mon maître... (Mouvement d'Isabelle.)

LA MARQUISE, se levant.

Oui, Mademoiselle, il me l'a dit; et voilà ce qui m'amène auprès de vous; oui, mon fils m'a déclaré que, si je lui refusais mon consentement, il me contraindrait, la loi à la main, de le lui accorder.

ISABELLE, vivement.

Croyez, Madame...

LA MARQUISE.

Je viens vous interroger, Mademoiselle : êtes-vous décidée à permettre que Henri m'impose la volonté de la loi? Si votre résolution est prise, dites-le-moi, et à l'instant, pour m'épargner, à moi, une insulte, et, à mon fils... ce que je regarde comme un crime... je signe!

ISABELLE.

Quoi, Madame, vous voulez?...

HENRI.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Prononcez, Mademoiselle! Voulez-vous entrer dans ma famille malgré moi? Vous êtes libre.

ISABELLE, d'une voix tremblante.

Madame la marquise, j'aime Henri de toutes les forces de mon âme, et Dieu sait si j'ai jamais aimé en lui autre chose que lui-même, mais, je ne serai jamais cause qu'un fils outrage sa mère. Vous ne signerez pas, Madame la marquise.

HENRI.

Isabelle!

LA MARQUISE, avec joie.

Ainsi, vous me promettez que jamais?...

ISABELLE.

Non, Madame, jamais!

LA MARQUISE, avec effusion.

Eh bien!... eh bien! venez, Isabelle, venez, ma fille! (Elle l'embrasse.)

HENRI.

Ma mère!

LA MARQUISE, à Henri.

J'étais bien sûre, ingrat, qu'elle vaudrait mieux que toi!

ISABELLE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Je dis... je dis... que je suis la plus heureuse des mères... je dis que ce dernier trait achève de me désarmer...

ISABELLE.

Comment, Madame?... Mais c'est un rêve!... qu'ai-je fait pour tant de bonheur?

LA MARQUISE.

Ce que vous avez fait?... ce qu'elle a fait?... J'ai longtemps déploré l'amour de mon fils pour vous comme un malheur, et, il y a un mois encore, j'étais résolue à opposer une invincible résistance à votre union, quand tout à coup un témoignage aussi étrange qu'irrésistible a commencé à m'éclairer.

ISABELLE.

Quel témoignage?

LA MARQUISE.

Celui... je vais bien vous surprendre... celui du plus mauvais sujet de Madrid, de notre jeune parent don Guillen.

HENRI.

Guillen!

LA MARQUISE.

C'est lui dont la voix s'est élevée la première pour elle. « Vous repoussez cette jeune fille, me dit-il avec énergie; vous ne savez donc pas que, sans elle, Henri ne vaudrait peut-être pas mieux que moi?... Je le perdais, elle l'a sauvé! »

HENRI, *vivement.*

C'est vrai!

LA MARQUISE.

« Qui lui a donné, ajouta-t-il, la force de marcher sur les traces de son père? c'est elle!... qui l'a fait rougir de m'imiter? c'est elle! Je voudrais la haïr... eh bien! je la respecte et je la vénère!... »

HENRI.

Brave Guillen!

LA MARQUISE.

Un tel éloge me fit une impression profonde. Alors, j'observai Henri plus attentivement; je remarquai que, chaque fois qu'il vous quittait, ses sentiments étaient plus nobles, plus élevés; je le vis devenir sous vos regards le fils que je rêvais. Dès ce moment, mon cœur fut vaincu... je vous aimai, je vous bénis!

HENRI.

Et tu ne me l'as pas dit?

LA MARQUISE.

Ah! je n'étais pas seule, je ne le suis pas encore; don Aguilar, le chef de la famille... mon frère, me répètent sans cesse : « Attendez! attendez! vous verrez ce que deviendra toute cette vertu à la première épreuve! » Eh bien! cette épreuve! je viens de la tenter : je puis leur dire maintenant : Voilà ce qu'elle a fait!... Et s'ils résistent encore, je leur résisterai à mon tour. Je passe dans votre camp, et nous combattrons ensemble.

HENRI, lui baisant les mains.

O ma mère! ma bonne mère!

LA MARQUISE, souriant.

C'est cela... baisez-moi les mains... Ah! vous me le devez bien! (A Isabelle.) Avez-vous entendu avec quel accent de colère il me parlait tout à l'heure?... (Riant.) Il me détestait! (Mouvement de Henri.) Je te pardonne... Voyons, mes enfants, portons un grand coup!

HENRI et ISABELLE.

Lequel?

LA MARQUISE, à Isabelle.

Votre père, après sa belle défense de Bogota, n'a-t-il pas reçu l'ordre de Saint-Jacques?

HENRI.

Oui... et avec cet ordre, une lettre du feu roi qui l'appelait un héroïque honnête homme.

LA MARQUISE, à Isabelle.

Eh bien! venez ce soir chez moi, à une réunion de famille.

ISABELLE, avec crainte.

Chez vous!

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur! Je serai là! Apportez cette lettre. Je suis d'une maison où l'honneur passe même avant le rang, et quand don Aguilar, quand mon frère verront le nom de votre père ainsi vénéré, leur fierté satisfaite fera taire leur orgueil blessé.

HENRI.

C'est cela! ce soir, la présentation... demain, le contrat.

LA MARQUISE.

Oh! n'allons pas si vite! la partie est bien loin encore d'être gagnée!

HENRI, avec bonheur.

Ce soir! ce soir! pourvu que je ne meure pas d'ici là!

ISABELLE, allant à lui et lui mettant la main sur la bouche.

Voulez-vous vous taire!

HENRI.

Soyez tranquille... je n'en pense pas un mot! Allons, je vais convier Guillen.

LA MARQUISE.

Tu lui dois bien cela! Il y a huit jours, le commandeur lui a proposé de payer ses dettes s'il voulait ne plus me vanter Isabelle!... Il a refusé!

HENRI.

Ah! c'est sublime!

LA MARQUISE, à Isabelle.

Allons, à ce soir! et surtout... faites-vous bien belle! C'est une bataille rangée que nous aurons à soutenir... A ce soir!

HENRI, au milieu, leur pressant les mains.

Ma mère !... Isabelle !... comment vous dire ?...

LA MARQUISE.

Tiens, tu ne nous diras jamais rien de mieux que cela. Viens ! (A Isabelle.) A ce soir ! (Elle sort avec Henri.)

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

Sa femme !... je serai sa femme !... on m'appellera doña Isabelle de Urreaz !... Oh ! je ne regrette plus rien maintenant, ni larmes, ni désespoir, ni épreuves !... Non... Dieu ne m'a fait attendre mon bonheur que pour me le faire sentir plus vivement !... Sa femme !... ce seul mot métamorphose jusqu'à ces murailles, jusqu'à cette chambre... Il me semble qu'elle est toute lumineuse !...

GUILLEN, au dehors.

Il faut que je parle à la señora Isabelle.

VIOLANTE, au dehors.

Elle n'y est pas.

SCENE IX

ISABELLE, VIOLANTE, DON GUILLEN

GUILLEN, entrant.

Vous voyez bien qu'elle y est... J'en étais sûr !

VIOLANTE, à Isabelle.

Ne le reçois pas : c'est mon fou de ce matin

GUILLEN.

Pas si fou que vous, qui avez refusé ma bourse... Où est-elle maintenant ?

ISABELLE.

Que désirez-vous, Monsieur?... C'est sans doute à ma mère...

GUILLEN, avec cordialité.

Non, Mademoiselle, c'est bien à vous, à vous seule que j'ai à parler. (Violante se place entre eux.) Je voudrais beaucoup que cette bonne femme s'en allât. (Violante ne bouge pas.) Vous aimez mieux rester?... décidément, ma figure ne vous revient pas... Cela prouve votre perspicacité, bonne femme... (L'écartant et passant devant elle.) Mais, soyez tranquille, si jamais il n'y a que moi pour vouloir du mal à votre maîtresse...

ISABELLE, à Violante.

Laisse nous! (Guillen fait signe à Violante de sortir; celle-ci s'exécute à regret : en passant devant lui et, arrivée à la porte de gauche, elle se retourne. Guillen lui fait un nouveau signe. Violante s'en va en grommelant. Guillen la suit un peu et Isabelle passe à droite.)

SCENE X

GUILLEN, ISABELLE.

ISABELLE.

Veuillez m'expliquer, Monsieur...

GUILLEN, vivement.

Eh bien! c'est donc vrai? la présentation a donc lieu ce soir? Ah! quand j'ai appris cette nouvelle, je n'ai pas pu y résister, je me suis dit : Il faut que je la voie au moins une fois!... Donnez-moi votre main, que je la presse!...

ISABELLE.

Mais, Monsieur...

GUILLEN.

Laissez-vous donc faire, que diable! Je n'ai déjà pas tant de bonheur dans ce monde!

ISABELLE.

Mais, qui êtes-vous, Monsieur?... votre nom?

GUILLEN.

Au fait, c'est vrai, vous ne m'avez jamais vu. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Henri! Il prétendait que les regards d'un triple diable comme moi souilleraient un ange comme vous!

ISABELLE.

Henri!

GUILLEN.

Il avait tort... C'est plutôt l'ange qui aurait séduit le diable!

ISABELLE.

Henri?... Quoi! vous seriez?...

GUILLEN.

Précisément! le seigneur sans seigneurie, l'aventurier sans aventures, l'héritier sans héritage, le don Quichotte sans Dulcinée... un extravagant, un bandit, un vaurien, et peut-être un quart de héros... don Guillen de Azagra!

ISABELLE, avec effusion.

Vous?... que je suis heureuse! Je puis vous remercier.

GUILLEN.

De quoi?

ISABELLE.

Et ce que vous avez dit à la mère de Henri?... et l'offre que vous avait faite votre oncle le commandeur?...

GUILLEN.

De payer mes dettes?... n'en croyez rien! Oh! le vieux ladre! il savait bien ce qu'il faisait: il ne me l'a proposé que parce qu'il était sûr que je refuserais.

ISABELLE.

Et votre dévouement pour moi?

GUILLEN.

Ah! cela, c'est vrai, je vous aime!... je pleure quand

Henri me lit vos lettres... ma parole d'honneur! je pleure... et cela me fait plaisir, parce que je me dis : Je ne suis donc pas si mauvais qu'ils le prétendent tous... puisque j'ai des larmes pour ce qui est si pur!

ISABELLE, lui tendant la main.

Ah! don Guillen!

GUILLEN, la lui prenant.

Eh bien! quand je vous disais tout à l'heure que ce n'était pas la peine de la retirer!... Ah çà! parlons de ma visite... car c'est probablement la première et la dernière que je vous ferai...

ISABELLE.

Comment? Est-ce que vous partez?

GUILLEN.

Oui, comme vous dites, je pars... je m'embarque.

ISABELLE.

Ce voyage est-il long?

GUILLEN.

Oui, oui, assez long! Il y a des gens qui disent qu'on en revient... mais c'est rare!

ISABELLE.

C'est donc par delà les mers?... En Amérique, peut-être.

GUILLEN.

En Amérique... oui, précisément... dans un autre monde!

ISABELLE.

Dans un autre monde? pourquoi?

GUILLEN, gaiement.

Pourquoi, ma pauvre enfant? parce que je trouve celui-ci trop bête. Que voulez-vous qu'on fasse aujourd'hui?... Ah! si j'avais vécu il y a seulement quatre mille ans... du temps des grands bandits mythologiques : don Hercule et don Bellérophon!... voilà une vie!... assommer

des géants!... s'habiller avec des peaux de lions, tuer des monstres, des hydres..... Oh! une hydre! qui est-ce qui pourrait m'indiquer une hydre?

ISABELLE, souriant.

Ah! ce n'est pas moi! Mais ce que je puis vous dire, c'est le vrai motif de votre départ. Don Guillen, combien avez-vous perdu au jeu la nuit dernière?

GUILLEN.

Est-elle fine! (Tirant sa bourse qui est complètement vide.) Voilà!

ISABELLE.

Vous êtes donc ruiné?

GUILLEN.

A fond.

ISABELLE, naïvement.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

GUILLEN.

Comment! qu'est-ce que cela fait?

ISABELLE.

Sans doute : qu'importe votre pauvreté puisque nous sommes riches?

GUILLEN, la regardant et à lui-même.

Comme c'est bon! comme ça a de l'âme! (Haut.) Merci; mais quant à cela, jamais!... Pour des dettes, soit; cela ne déshonore que les oncles qui ne les payent pas; mais à l'aumône, don Guillen de Azagra... non!

ISABELLE.

A l'aumône! Est-ce que vous n'en feriez pas autant pour nous?

GUILLEN.

Pour vous, je donnerais tout!

ISABELLE.

Acceptez donc alors, ou vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer. Écoutez, don Guillen : Henri m'appelait

quelquefois son bon ange. Eh bien! permettez-moi d'être le vôtre!...

GUILLEN.

Vous voulez me ranger?... Voilà une idée!... Elle devait vous venir.

ISABELLE.

Ne me refusez pas.... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour nous!... Quand un grand bonheur nous arrive, on ne le conserve, dit-on, qu'en le méritant par une bonne action!... Eh bien! vous serez notre bonne action!

GUILLEN.

Serpent!... (Passant à droite.) Allez-vous-en au diable! A-t-on jamais vu?... Parlons sérieusement. Isabelle, une seule considération pourrait me déterminer à... rester.

ISABELLE.

Laquelle?

GUILLEN.

Puis-je vous rendre un grand service? Je n'ai plus le sou, mais il me reste ma vie... Ce n'est pas grand'chose... La voulez-vous?

ISABELLE.

Votre vie?

GUILLEN.

Oui!... Auriez-vous besoin pour vos intérêts, pour vos plaisirs, pour une fantaisie même, que quelqu'un se fît casser pour vous les deux bras et les deux jambes?...

ISABELLE, avec reproche.

Don Guillen!

GUILLEN.

Cela pourrait se rencontrer!... Enfin, cela ne vous va pas?... n'en parlons plus. Et maintenant que je vous ai fait mon offre... et que vous l'avez refusée, ingrate! je

pars tranquille, content... quand je dis content... ah! bah!... Adieu!

ISABELLE.

Quel adieu!... On dirait que vous partez pour toujours.

GUILLEN.

Dame! tout est possible... surtout quand on a follement perdu sa vie, comme moi; quand, comme moi, on n'a eu autour de sa jeunesse ni une mère... ni une sœur...

ISABELLE.

Vous en avez une maintenant.

GUILLEN.

Trop tard!... Ah! si j'avais rencontré sur ma route un être comme vous, j'aurais été capable... Allons, en voilà assez... en voilà trop!... Adieu, et si nous ne nous revoyons pas, parlez quelquefois de don Guillen avec Henri... Adieu! (Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE XI

ISABELLE, seule.

Je suis tout émue!... Le mystère des paroles de don Guillen, sa physionomie, m'ont troublée jusque dans le sentiment de mon bonheur... Il me semble qu'une catastrophe... Je suis folle!... que puis-je craindre?... (Elle s'assied à gauche.) La marquise n'est-elle pas chez don Aguilar? ne lui parle-t-elle pas pour moi?

SCÈNE XII

ISABELLE, LA MARQUISE.

ISABELLE.

O ma mère! c'est Dieu qui vous amène... venez... Mais, que vois-je? comme votre visage est attristé!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sans raison, Isabelle!

ISABELLE.

Qu'avez-vous? Une nouvelle pénible?

LA MARQUISE.

Plus que pénible... douloureuse!

ISABELLE.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Je sors de chez don Aguilar.

ISABELLE.

Et il résiste?...

LA MARQUISE.

Il ne résistait plus... il consentait!... Un coup imprévu est venu tout renverser.

ISABELLE.

Quel coup?

LA MARQUISE.

Une atteinte à ce qui touche le plus notre famille, au seul point où don Aguilar soit inflexible, ainsi que moi... une atteinte à l'honneur de votre père!

ISABELLE.

A l'honneur de mon père!

LA MARQUISE.

Hier, a paru à Madrid un livre, remarquable par le talent et qui fait une grande sensation dans le monde politique. (Lui tendant le volume.) Le voici. (Lisant.) *Révélations historiques sur nos dernières campagnes*. Dans ce livre se trouve un chapitre consacré à votre père, dans ce chapitre une imputation injurieuse.

ISABELLE.

Injurieuse?.. contre mon père!

LA MARQUISE, lui montrant le passage.

« Toute l'Espagne a célébré, dans le colonel Tordova,

l'héroïque défenseur de la forteresse de Bogota. Serait-il vrai, comme nous en avons la preuve presque certaine, que le général des assiégeants a fait offrir au colonel 200,000 ducats d'or, et que la place se serait rendue le lendemain, auquel cas cette héroïque défense n'aurait été qu'une habile trahison. »

ISABELLE, avec un cri d'indignation.

Une trahison!.. (Se remettant.) Heureusement, si la calomnie est abominable, la justification est facile. Mon père a en effet reçu cette offre du général ennemi, car il a répondu.

LA MARQUISE.

Par écrit?

ISABELLE.

Par écrit!... Il a répondu : « Il n'y a qu'un lâche capable de se vendre qui puisse proposer à un honnête homme de l'acheter! »

LA MARQUISE.

Vous avez cette lettre?

ISABELLE.

Non... mais je sais où est la lettre du général ennemi, et la réponse de mon père.

LA MARQUISE.

Où donc?

ISABELLE.

Aux archives de la guerre.

SCÈNE XIII

ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE.

HENRI, entrant vivement.

Elles n'y sont plus!

LA MARQUISE et ISABELLE.

Ciel!

HENRI.

J'ai couru aux archives... les lettres ont été enlevées!

ISABELLE.

Par qui?

HENRI.

Par Clavijo.

ISABELLE.

Qui vous l'a dit?

HENRI.

Personne... mais j'en suis sûr!... Il était archiviste à la guerre; votre père l'en a fait chasser comme improbe: il se venge! Oh! il ne faut pas se le dissimuler, la position est terrible! Car, enfin, la lettre du général ennemi est-elle authentique? oui!... textuelle? oui!... compromet-elle votre père? oui!... peut-on la réfuter? non... excepté par la réponse; et cette réponse, c'est Clavijo qui l'a.

LA MARQUISE.

Mais nos protestations?... mais notre indignation?...

HENRI.

Votre indignation? aujourd'hui, peut-être, le cri de votre indignation soulèvera les cœurs contre lui... mais demain, quand Clavijo renouvellera ses attaques... car il les renouvellera... quand on verra que nous ne répondons pas... car nous ne pouvons pas répondre... quand chaque matin apportera à la malignité une insinuation nouvelle... (Tirant un journal.) car voilà une feuille qui déjà répète cette calomnie...

SCENE XIV

HENRI, ISABELLE, LA MARQUISE, VIOLANTE.

VIOLANTE, entrant au fond.

Don Clavijo demande s'il peut venir prendre possession de ces lieux?

ISABELLE, *avec épouvante.*

Clavijo !

HENRI, *s'élançant vers la porte.*

C'est le ciel qui me l'envoie !

LA MARQUISE.

Isabelle !

ISABELLE.

Henri, par pitié !

HENRI.

Il n'y a que ce moyen. Oh ! je le forcerai bien...

LA MARQUISE.

Un duel !

ISABELLE.

Henri, je ne vous demande qu'une grâce...

HENRI.

Laquelle ?

ISABELLE.

Accordez-moi une heure pour lui arracher son secret... pour le contraindre à se rétracter.

HENRI.

Et que lui direz-vous ?

ISABELLE.

Je ne sais... mon amour pour mon père et pour vous m'inspirera ; mais, je vous le demande à genoux, partez !

HENRI.

Non !

ISABELLE, *à la marquise.*

Emmenez-le !

LA MARQUISE.

Mon fils, par grâce !

HENRI.

Non !

ISABELLE.

Une heure... une heure! je ne vous demande qu'une heure!

HENRI.

Eh bien! soit; mais pas une minute de plus!

ISABELLE.

Oui... oui... partez! Là, là! chez ma mère. (Elle pousse Henri, qui est entraîné par la marquise vers la porte de gauche. Ils sortent vivement.)

SCÈNE XV

ISABELLE, VIOLANTE.

VIOLANTE.

Puis-je faire entrer?

ISABELLE, éperdue.

Pas encore. Que vais-je lui dire? Comment lui faire avouer? Mon Dieu! je ne suis qu'une pauvre fille sans esprit, sans finesse, et mon ennemi est le plus artificieux des hommes... Mais je veux défendre l'honneur de mon père. Prenez pitié de moi!... Donnez-moi la force d'étouffer mes larmes et mon indignation! Donnez-moi l'art de faire tomber le masque derrière lequel il se cache, et de réduire sa haine à l'impuissance, en lui en arrachant l'aveu!... (A Violante.) Qu'il entre! Allons! de la force!

SCÈNE XVI

ISABELLE, CLAVIJO, VIOLANTE.

VIOLANTE introduit Clavijo et sort.

Voici ma maîtresse.

CLAVIJO, à Isabelle.

Veuillez excuser mon exactitude indiscrète, Madame; mais l'espoir de vous rencontrer peut-être encore...

ISABELLE, tremblante.

Monsieur !... (A part.) Je ne puis lui parler.

CLAVIJO.

Vous semblez souffrante, Madame, et si ma présence vous était importune?...

ISABELLE, vivement.

Restez, Monsieur, restez !... une douleur passagère... déjà passée. (Avec bienveillance.) D'ailleurs, ce serait à moi de sortir, car vous êtes chez vous.

CLAVIJO.

C'est trop de bonne grâce, Madame. (A part.) Quel charmant visage !

ISABELLE, à part.

Par où commencer ?

CLAVIJO.

Mais voulez-vous me prouver, Madame, que je suis réellement chez moi ?

ISABELLE.

Vous le prouver, Monsieur?... Comment?

CLAVIJO, lui désignant un siège.

En me faisant l'honneur de vous y arrêter un moment.

ISABELLE.

Monsieur... (Elle s'assied. A part.) Quel supplice !

CLAVIJO va prendre une chaise, et à part.

Je n'ai jamais vu de plus jolie femme ! (Il s'assied.) Voilà une faveur qui m'est bien précieuse, Madame... et me sera-t-il permis de m'autoriser de notre voisinage pour vous offrir quelquefois mes respects et mes services ?

ISABELLE, l'observant.

Qui ne serait heureux de recevoir l'homme le plus spirituel de Madrid ?

CLAVIJO, avec joie, s'inclinant.

Madame !...

ISABELLE, à part.

Il est vaniteux !

CLAVIJO, à part.

Elle me flatte... Est-ce qu'elle aurait quelque chose à me demander ? (Avec plus de retenue.) Aurais-je donc, en effet, le bonheur d'être connu de vous, Madame ?

ISABELLE.

De qui ne l'êtes-vous pas, Monsieur ?

CLAVIJO.

Plus attaqué encore que connu !

ISABELLE.

Comme tous les hommes qui ont beaucoup...

CLAVIJO.

De crédit... n'est-ce pas ?

ISABELLE.

Je parlais d'une autre puissance.

CLAVIJO.

Ah !... (A part.) Je me trompais.

ISABELLE.

Je parlais de l'autorité qui entoure nos grands historiens publicistes : don Lopez, don Hurtado de Mendoza...

CLAVIJO.

Don Hurtado !... un nom si grave dans une bouche si jeune !...

ISABELLE.

Le vôtre y est bien plus souvent encore, Monsieur.

CLAVIJO.

En vérité ?... Oh ! voilà qui chatouille singulièrement ma vanité d'auteur ! m'entendre louer par une femme de vingt ans, par une femme aussi charmante !

ISABELLE, jouant avec le livre.

Monsieur !

CLAVIJO, apercevant le livre avec lequel Isabelle joue.

Oh ! mais je vois, en effet, que vous vous occupez de lectures sérieuses... et ce livre...

ISABELLE.

Ce livre ?...

CLAVIJO.

Oui... je ne me trompe pas... ce sont les *Mémoires sur nos dernières campagnes.*

ISABELLE.

Vous connaissez ce livre ?

CLAVIJO.

Oui... un peu... Et qu'en pensez-vous, Madame ?

ISABELLE.

Oh ! Monsieur... juger un ouvrage d'esprit devant vous... je n'oserais... Qu'en pensez-vous vous-même ?

CLAVIJO.

Parlez la première, je vous en prie... J'ai quelques raisons de le désirer.

ISABELLE.

Oh ! non, Monsieur.

CLAVIJO.

Je vous en supplie !

ISABELLE.

Eh bien ! alors, et puisque vous le voulez absolument...

CLAVIJO.

Oui, absolument !

ISABELLE.

Eh bien ! je vous avouerai que ce livre m'a singulièrement émue... je veux dire charmée !...

CLAVIJO.

Ah ! vraiment ?

ISABELLE.

J'ai eu tort, peut-être !

CLAVIJO, *vivement.*

Je ne dis pas cela... Mais en quoi ce livre ?...

ISABELLE, *l'observant.*

Tant de finesse !... tant d'élégance !... tant d'énergie !... Du reste, il n'ÿ a pas lieu de s'en étonner; et quand on en connaît l'auteur...

CLAVIJO.

Vous le connaissez, Madame ?

ISABELLE.

Je voudrais surtout le connaître davantage.

CLAVIJO, *avec satisfaction.*

Ah !... mais vous savez donc son nom ?

ISABELLE.

Je le crois.

CLAVIJO.

C'est singulier ! je pensais... on m'avait dit, du moins, que cet écrit était anonyme.

ISABELLE.

Il est vrai, mais n'est-il pas signé à chaque page ?

CLAVIJO.

Et de qui est-il, Madame ?

ISABELLE.

De qui serait-il, sinon de l'écrivain le plus populaire de l'Espagne ?... du célèbre...

CLAVIJO.

Du célèbre ?...

ISABELLE.

Du célèbre don Hurtado de Mendoza.

CLAVIJO, *un peu piqué.*

Hurtado ?... Ah ! vous croyez que cet écrit est de don Hurtado ?

ISABELLE.

J'en suis presque certaine... D'abord, on me l'a affir-

mé... Puis, quel autre que lui sait allier ainsi l'éloquence à la raillerie ?... Quel autre...?

CLAVIJO.

Prenez garde, Madame!... Ne vous hasardez pas trop... car je crois, moi, que cet écrit n'est pas de don Hurtado.

ISABELLE, s'efforçant de garder le ton du badinage.

Et moi, Monsieur, à moins de preuves évidentes, je continuerai à croire qu'il est de lui.

CLAVIJO, souriant.

Et si je vous donnais des preuves évidentes?

ISABELLE.

Des preuves?... (Se remettant.) Eh bien! je crois que je ne vous croirais pas encore.

CLAVIJO.

Et si je vous disais le nom du véritable auteur?

ISABELLE.

Le nom?... Eh bien! Monsieur, je... je ne dirais rien... car c'est impossible!... Ce style, cette éloquence...

CLAVIJO.

Arrêtez, Madame... Ma modestie souffre trop de tant d'éloges!...

ISABELLE.

Votre modestie?... Comment! l'auteur de ce livre?...

CLAVIJO.

C'est moi, Madame!

ISABELLE, avec explosion.

Vous!... c'est vous!... (Se levant.) Eh bien! Monsieur, puisque c'est vous qui avez écrit ce livre... je me nomme Isabelle Tordova.

CLAVIJO.

Isabelle Tordova!...

ISABELLE.

Votre pâleur me dit que vous me comprenez.

CLAVIJO, avec colère.

Un pareil piège!...

ISABELLE.

Un piège!... Auriez-vous laissé tomber votre masque, si je ne vous l'avais pas arraché?

CLAVIJO.

Mon masque!... Vous êtes bien impudente, jeune fille... car, le masque tombé, c'est le juge qui vous apparaît... le juge offensé et vengeur!...

ISABELLE.

Je l'attends sans peur!... Monsieur, mon père vous a blessé mortellement; on vous représente comme redoutable, même comme cruel... Les hommes les plus braves vous craignent... Moi, je ne vous redoute pas... J'espère en vous, car vous avez les traits d'un homme... et, si vous repoussiez ma prière, vous ne seriez pas un homme, vous seriez un monstre!...

CLAVIJO.

Votre prière?...

ISABELLE.

Dites-moi que l'on vous a trompé... que demain vous rétracterez...

CLAVIJO.

Me rétracter!... Mademoiselle, je ne me rétracte jamais! Quand j'avance un fait, c'est que je suis certain qu'il est vrai.

ISABELLE.

Il ne l'est pas!...

CLAVIJO.

Avez-vous des preuves qui le démentent?

ISABELLE.

En avez-vous qui l'attestent?

CLAVIJO.

J'en ai.

ISABELLE.

Où sont-elles?

CLAVIJO.

Mademoiselle, de grâce, n'insistez pas!... Mon devoir est déjà assez pénible.

ISABELLE.

Votre devoir?... Quel devoir peut vous obliger à déshonorer un honnête homme?

CLAVIJO.

Un honnête homme!... Eh! sans doute, je dois respecter et défendre tous ceux qui sont dignes de ce titre; mais ceux qui l'usurpent, ceux qui, sous un masque d'héroïsme, cachent une trahison!...

ISABELLE.

Monsieur!...

CLAVIJO.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais puisque vous m'interrogez, je répondrai. Eh bien! ceux-là je les poursuis, je les flagelle sans pitié! C'est mon rôle, à moi, c'est ma mission. On m'appelle pamphlétaire... que m'importe?... Il y a là une force qui brave tout et domine tout... ma conscience!...

ISABELLE.

Votre conscience?... Eh bien! c'est à elle seule que j'en appelle; car ne croyez pas que je viens implorer une grâce... C'est la vérité que je veux, rien que la vérité!... Vous citez mon père à votre tribunal... Qui l'accuse? Des preuves écrites? montrez-les-moi... Des témoins? faites-les paraître. Confrontez-nous ensemble; qu'ils apportent leurs preuves, j'apporterai les miennes, moi aussi... Ce ne sont pas quelques vaines paroles... un discours tronqué ou défiguré... Ce sont des milliers de défenseurs vivants et respectés : les vieux soldats qui ont combattu sous lui... les chefs qui l'ont commandé...

les amis qui pleurent encore son absence... Ce sera ma mère!... Oh! Monsieur, je me jette à vos pieds!

CLAVIJO.

Mademoiselle!...

ISABELLE.

Je ne parle plus de droit, de justice, non!... je veux tout devoir à votre bonté. Vous avez des motifs de ressentiment contre mon père, je le sais; mais vous ne briserez pas, pour une vengeance stérile, la vie de trois êtres qui ne vous ont jamais fait de mal... car, sachez-le, Monsieur, cette parole... cette parole serait un triple arrêt de mort! J'ai une vieille mère malade... elle en mourrait. J'aime, depuis trois ans, le marquis de Urreaz... Si cette tache ne s'efface pas, notre union est rompue!... N'est-ce pas, Monsieur, que vous ne voudrez pas faire couler tant de larmes? Oh! ne détournez pas les yeux!... Écoutez-moi... écoutez-moi!...

CLAVIJO.

Mademoiselle, croyez que jamais sacrifice ne m'a été plus douloureux; mais, je vous l'ai dit, je suis certain de ce que j'ai avancé; et quand mon devoir parle... je suis inflexible.

ISABELLE, se levant.

Misérable! sois maudit!... Tu oses couvrir du nom de devoir tes atroces projets de haine? Tu oses appeler mission ton infâme métier? Sois maudit avec tous tes pareils!... Car, sachez-le bien, ce qui vous attend tous, ce n'est pas seulement le mépris de tout ce qui porte un cœur d'homme, c'est l'exécration et l'anathème de toutes les femmes!... Ce sont les mères, les filles, les sœurs que vous avez outragées dans leurs sentiments les plus chers, et qui vous disent par ma voix : « Violateurs du foyer domestique... profanateurs de la gloire publique et de la vertu privée... destructeurs de la paix et de l'honneur des fa-

milles... au nom de toutes les familles, soyez maudits!... » (Elle sort.)

SCÈNE XVII

CLAVIJO, seul.

Le cœur me bat!... Ses paroles m'ont troublé jusqu'au fond de l'âme... et j'ai failli lui dire : (Tirant une lettre.) Prenez cette lettre!... Que prouve-t-elle cette lettre?... L'innocence de son père?... Oui, pour des niais!... Quand on veut trahir, la première chose qu'on fait, c'est d'écrire : « Je ne trahirai pas!... » D'ailleurs, n'a-t-il pas brisé ma vie, lui aussi ? Ne m'a-t-il pas déshonoré, chassé ? (Silence.) Comme cette jeune fille pleurait!... Puis, après, quelle énergie dans ses anathèmes!... C'est affreux cependant d'être exécré ainsi ! (Mettant la main sur son cœur.) Si là, du moins, j'étais heureux! Que dans la rue un homme qui est mon obligé me tende la main... il regarde autour de lui pour voir si on ne le voit pas. Le soir surtout, le soir, quand je rentre, et que, là, tout seul, je me rappelle tous les mépris dont je suis l'objet... oh! alors, ma maladie de haine me prend, et, en vérité, je ferais pitié à mes plus cruels ennemis! (Silence.) Si je renonçais à cette vie-là? La vieillesse accourt... Comme je serai triste quand je serai vieux! (Silence.) Parfois, lorsque je rencontre un de ces hommes de bien, dont la plume a toujours été pure et généreuse, j'éprouve à sa vue je ne sais quel sentiment de honte et d'envie. Comme on le salue avec respect! comme les regards, en s'attachant sur lui, sont pénétrés de sympathie et d'estime!... Ce doit être bien doux d'être regardé ainsi!... Si je pouvais un jour... Pourquoi non?... (Il se lève.) J'ai autant de talent qu'eux... Qui m'empêche, un matin, dans quelque écrit public, de me confesser de toutes mes vengeances, de demander pardon à Dieu et

aux hommes du mal que j'ai fait, et d'inaugurer une nouvelle vie?... Ce serait grand! Quel effet dans tout Madrid!... Oui, effet d'un jour!... On en parlerait vingt-quatre heures au Prado... puis, le lendemain, on dirait : « Vous ne savez pas? Clavijo est devenu imbécile!... » (Riant avec amertume.) Clavijo vertueux!... quelle idée! Plus de force! plus de crédit! je n'ai de talent que quand j'attaque. Et tous ces puissants qui me flattent aujourd'hui, en me détestant, comme ils se rueraient sur le vieux tigre édenté, pour le frapper du pied comme le misérable chien qu'ils tiennent en laisse!... Aux orties, mon froc de pénitent! Est-ce ma faute, à moi, si Dieu ou le diable me condamne à être un fléau?... Allons, maudissez-moi, vous tous!... Vos malédictions sont le témoignage de ma force. Oui, en dépit de vos anathèmes, je veux grandir encore, et je grandirai! Je veux un rôle, je l'aurai!... Je veux plus! je veux que l'on me considère!... je veux que tout ce que l'Espagne compte de plus illustre vienne ici, chez moi, chez Clavijo! Et ils y viendront! (Il s'assied à droite et prend une plume.) O plume!... plume! penser qu'avec cet instrument fragile je conquiers tout : richesses, plaisirs, honneurs!... que j'ébranle les renommées! que je brise les âmes! que je triomphe même du mépris public!... Oh! qu'il y a de joie dans cet orgueil!

SCÈNE XVIII

CLAVIJO, UN DOMESTIQUE.

CLAVIJO.

Qu'est-ce? que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour Monsieur.

CLAVIJO.

Donnez. (Le domestique donne les lettres, pose un flambeau sur la table et sort.)

CLAVIJO ouvre une lettre et lit.

Ah ! de la marquise de Urreaz !... Des larmes sans doute? Non, des menaces !... Elle m'accusera devant le roi... A merveille !... Et cette autre lettre ?... De son frère le commandeur... Il me traduira devant la justice... Mieux encore !... Et cette troisième ?... De son fils, le jeune marquis de Urreaz... Un duel si je ne me rétracte pas... A la bonne heure ! voilà une lutte digne de moi !... (Il se lève.) La cour, madame la marquise? je la brave !... la justice, monsieur le commandeur? je la défie !... un duel, jeune homme? je refuse ! d'abord... et si vous m'insultez, malheur à vous ! A l'œuvre donc ! Oui, maintenant, je le jure, rien n'arrachera ce héros prétendu à ma vengeance... rien ! rien !

LE DOMESTIQUE.

Un étranger demande à parler à Monsieur.

CLAVIJO.

Quel est son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que monsieur ne le connaît pas, mais qu'il vient pour une affaire importante.

CLAVIJO.

Faites-le entrer.

SCENE XIX

CLAVIJO, DON GUILLEN[1].

(Le domestique introduit don Guillen et sort.)

GUILLEN.

C'est à don Joseph Clavijo qui j'ai l'honneur de m'adresser?

CLAVIJO.

Oui, Monsieur. Puis-je savoir quel motif... ?

GUILLEN.

Rien de plus facile... Monsieur, je viens pour vous brûler la cervelle.

CLAVIJO, éclatant de rire.

Ah! vraiment? Il paraît que Monsieur aime la raillerie!... J'en suis charmé, car j'y trouve de même un fort grand plaisir. Veuillez donc vous asseoir.

GUILLEN.

Il ne s'agit pas de raillerie, et vous allez bien le voir, si vous voulez me prêter cinq minutes d'attention.

CLAVIJO.

Comment donc! une demi-heure si vous le voulez. Votre début promet trop pour que je ne cherche pas à vous retenir. Quelle charmante entrée en matière de la part d'un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu!

GUILLEN.

Je ne vous connais pas davantage.

CLAVIJO.

Admirable ! Continuez donc.

1. On ne saurait trop recommander aux artistes qui joueront le rôle de don Guillen de jouer toute cette scène en comédie et non en drame.

GUILLEN.

Je continue. Tel que vous me voyez, Monsieur, j'ai eu, parbleu ! quarante mille ducats de rente, que j'ai galamment et lestement mangés.

CLAVIJO.

Nous nous ressemblons d'une façon incroyable... j'en ai déjà mangé soixante.

GUILLEN.

Je me suis toujours dit : « Quand je n'aurai plus que vingt ducats, j'achèterai deux pistolets, quatre balles, et j'irai voir s'il y a un autre monde. » Ce que j'ai résolu une fois, je le fais toujours. Donc, hier, lorsque je vis s'évanouir au jeu mon dernier écu, je rentrai chez moi, je pris les vingt ducats que j'avais mis à part il y a un an, et je me rendis chez l'armurier.

CLAVIJO.

C'est très bien ! c'est très bien ! Mais cela ne vaut pas le début.

GUILLEN.

Attendez la fin. Je suis sûr que vous la trouverez digne du commencement. Tout à l'heure j'étais au Prado, je faisais un dernier déjeuner avec quelques amis, car je ne veux pas paraître là-haut comme un va-nu-pieds, qui est mort de faim. On parla de calomniateurs, de pamphlétaires infâmes... on parla de vous.

CLAVIJO.

A la bonne heure ! Cela se renoue !

GUILLEN.

A ce moment, un jeune homme entra : c'est un de mes parents, plein de cœur et de courage, le marquis de Urreaz ; il raconta votre dernière infamie, et le cartel qu'il venait de vous envoyer.

CLAVIJO, riant et montrant la table à droite.

Il est là.

GUILLEN.

Tout à coup, une pensée traversa mon esprit comme un éclair. Parbleu ! me dis-je, voilà une belle occasion ! ma vie n'a pas été trop pure, ma conscience n'est pas surchargée de bienfaits... il faut qu'avant de mourir je fasse une bonne action... Je vais aller tuer ce gredin-là !

CLAVIJO.

Bravo ! très inattendu ! Et comment comptez-vous vous y prendre pour cela ?

GUILLEN.

Ah ! mon Dieu ! tout bonnement.

CLAVIJO.

Souffrez que je vous fasse une question. Est-ce que vous seriez amoureux de la señora Isabelle ?

GUILLEN.

Pas le moins du monde ! Non, je vous jure. Je fais là une affaire de conscience. J'ai idée que, puisqu'il y a quelqu'un là-haut, cela me comptera auprès de lui. Pour les assassins, il y a le bourreau ; pour les peuples dépravés, la peste ; pour les criminels au-dessus de la loi, Dieu invente un châtiment, un fléau particulier... Eh bien ! je suis votre fléau !

CLAVIJO.

Vous me permettrez au moins de prendre quelques dispositions ? (Il va à la table à gauche.)

GUILLEN, avec politesse.

Faites donc ! C'est trop juste (Clavijo sonne.) Que voulez-vous faire ?

CLAVIJO.

J'appelle mes gens pour vous faire jeter à la porte.

GUILLEN.

Ah ! don Clavijo, c'est mal répondre à ma confiance ! (Il s'approche de lui et lui montre le canon d'un pistolet qu'il arme. Un domes-

tique entre de a droite.) Ordonnez à ce valet de sortir, et défendez-lui de rentrer, ou je vous tue comme un chien.

CLAVIJO, effrayé.

Hein ?... Comment! vous oseriez ?...

GUILLEN.

Croyez-moi, faites ce que je vous dis. Je suis Valençais... je suis têtu... très décidé à mourir aujourd'hui... Ainsi, renvoyez cet homme, sinon...

CLAVIJO, d'une voix tremblante, au domestique.

Sortez!

GUILLEN.

Ajoutez donc : « Et ne rentrez pas ! »

CLAVIJO, au Domestique.

Et ne rentrez pas! (Le domestique sort. — A part.) Comment me tirer de là ?

GUILLEN.

A la bonne heure! Ah çà! maintenant il ne faut pas perdre de temps. Vous avez, dites-vous, quelques dispositions à prendre? Hâtez-vous! (Il regarde à sa montre.) Il est six heures un quart... à six heures vingt minutes... (A part.) J'ai mon hydre.

CLAVIJO, avec épouvante.

Comment! m'assassiner ?

GUILLEN.

Dites donc exécuter, s'il vous plaît !... (Mouvement de Clavijo.) Ah ! tu as peur !

CLAVIJO.

Écoutez : j'ai servi cinq ans; j'ai trois fois bravé la mort dans un duel: mais être frappé ainsi, sans défense, comme un animal qu'on égorge... eh bien ! oui, cela me fait peur !

GUILLEN.

Tant mieux !

CLAVIJO.

Un duel, au moins, un duel !

GUILLEN.

Un duel ?... Tu n'es pas dégoûté ! (Regardant sa montre Vingt minutes.

CLAVIJO, avec énergie.

Eh bien ! soit ! Tuez-moi ! tirez sur un ennemi désarmé (A part.) Il hésite. (Haut.) Assassinez un homme comme Clavijo, au lieu d'en faire...

GUILLEN.

Que veux-tu que j'en fasse ?

CLAVIJO.

Quelque chose de grand et d'utile !

GUILLEN.

De toi ?

CLAVIJO, se frappant le front.

Il y a là un écrivain...

GUILLEN.

Pas assez châtié.

CLAVIJO, continuant.

Il y a là une puissance, vous dis-je... et si je vivais, je pourrais faire plus de bien en un an que je n'ai fait de mal en dix ; mais vous ne le voulez pas... Tuez-moi ! tuez-moi !

GUILLEN.

Pas maladroit !... mais les phrases et moi !...

CLAVIJO.

Pas de phrases ! des faits !

GUILLEN.

Je n'en connais qu'un. (Tenant son pistolet tout avancé, et indiquant la table à droite.) Mettez-vous là et écrivez... (Il tient son arme dirigée du côté de Clavijo qui traverse le théâtre sous l'impression de la peur, et va se mettre à la table de droite.) Écrivez : « J'ai calomnié le général Tordova. »

CLAVIJO.

Signer cela!... moi!... et après?... me voilà écrasé, anéanti!

GUILLEN.

J'y compte bien!... allons!...

CLAVIJO, avec rage.

Non, jamais!... j'aimerais mieux mourir cent fois!...

GUILLEN, portant la main à son habit comme pour prendre l'arme.

Eh bien! donc...

CLAVIJO, avec terreur.

Un moment!... S'il y avait un autre moyen de le réhabiliter!...

DON GUILLEN.

Lequel?

CLAVIJO, avec effort.

Si je pouvais le sauver sans me perdre!

DON GUILLEN.

J'aime mieux que tu te perdes en même temps!... Mais enfin... quel est ce moyen?

CLAVIJO, c effort.

S'il existait un papier, une lettre...

DON GUILLEN.

Une lettre?... (A part.) Allons donc!

CLAVIJO.

Qui, rendue publique, rétablirait l'honneur du colonel Tordova?...

DON GUILLEN.

Où est cette lettre?

CLAVIJO, avec effort, portant la main à son habit.

Cette lettre... elle est...

HENRI, dans la coulisse.

Non! pas une minute de plus!

DON GUILLEN.

Qui vient là?

CLAVIJO, à part.

Sauvé!

SCÈNE XX

DON GUILLEN, ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE, CLAVIJO.

HENRI, furieux.

Clavijo... à nous deux, enfin!

ISABELLE, le retenant.

Henri!

LA MARQUISE, de même.

Mon fils!

CLAVIJO, à Isabelle avec autorité.

Retenez-le. Mademoiselle!... retenez-le!... L'honneur de votre père en dépend!

HENRI.

Son honneur!... misé...

CLAVIJO.

Pas un mot de plus!

DON GUILLEN, arrêtant Henri.

Laissez-le parler! (A part.) Quelle comédie va-t-il jouer?

CLAVIJO.

Tout à l'heure, ici même, on a eu recours, pour m'arracher une signature que rien au monde ne m'aurait fait donner, à bien des violences qui ont été inutiles.

DON GUILLEN, à part.

Impudent!

CLAVIJO.

Et maintenant, il est tel écrit, telle preuve... que je n'avais pas... quand je vous ai vue, Mademoiselle...

DON GUILLEN.

Il l'avait!

CLAVIJO.

Et qu'un seul mot d'offense ferait rentrer à l'instant dans mes mains... car je ne cède jamais à la force. (Rire de don Guillen.) Je ne cède jamais à un homme... mais à une femme, et à une femme aussi généreuse que vous, Mademoiselle... (Lui tendant un papier.) Tenez!...

ISABELLE, prenant la lettre.

Ciel! sauvé!... la lettre de mon père au général ennemi!...

GUILLEN, allant à Clavijo.

Bien joué, seigneur Clavijo!

CLAVIJO.

Vous trouvez?

ISABELLE.

Henri! ma mère! venez!... et vous aussi, don Guillen, car vous ne partez plus...

HENRI.

Tu partais?...

DON GUILLEN.

Oui, je voulais aller voir ce qui se passe là-haut ou là-bas; mais je n'y trouverais pas d'ange plus pur que celui-ci, ni de diable plus noir que celui-là... Je reste...

ISABELLE.

Don Guillen!...

DON GUILLEN.

Je reste pour le surveiller. (A Clavijo.) Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit sur votre puissance... Eh bien! j'en prends acte... Je te condamne à la vertu à perpétuité.

CLAVIJO.

Vraiment?

DON GUILLEN.

Et, pour commencer, demain, librement, spontanément, vous vous déclarerez l'auteur de ce libelle anonyme, et vous reconnaîtrez l'innocence du colonel Tordova!

CLAVIJO.

Pourquoi ne le ferais-je pas, puisque c'est la vérité? (Il sonne.)

DON GUILLEN.

Un vrai petit saint! (Un domestique entre et va prendre le flambeau afin d'éclairer.)

CLAVIJO, au domestique à voix basse.

Restez! (Le domestique reste près de la table où est le flambeau.)

DON GUILLEN, saluant.

Seigneur Clavijo! (Tout le monde salue. A Isabelle et à Henri.) Décidément! je suis plus fort qu'Hercule! Il assommait les monstres : je les métamorphose! (Ils remontent tous le théâtre pour sortir. Clavijo les reconduit, puis, redescendant vivement en scène, et se dirigeant vers la table à gauche du spectateur :)

CLAVIJO, au domestique.

Pedro! (Le domestique va à lui. Clavijo ouvrant vivement le tiroir de la table.) Pedro, ayez soin qu'il y ait toujours dans ce tiroir deux pistolets chargés.

La toile tombe.

AUTOUR D'UN BERCEAU

PRÉFACE

Voici une bien petite pièce : elle n'a qu'une scène et qu'un rôle; mais voilà un bien long rôle! il remplit toute une pièce. Composé pour Mlle Delaporte, et joué par elle en Russie avec un grand succès, à la cour et dans le monde, mon unique personnage, mon héroïne, a vingt ans, un mari et un enfant; pourtant c'est ce qu'on appelle au théâtre un *rôle d'ingénue*, c'est-à-dire qu'elle a gardé, dans les nouveaux sentiments où le mariage et la maternité l'engagent, ce caractère de naïveté qui, d'ordinaire, n'appartient qu'aux jeunes filles. C'est une mère ingénue, c'est une épouse ingénue, c'est une femme jalouse ingénue. Ingénuité et jalousie, voilà deux mots qui ne vont guère bien ensemble; mais c'est précisément dans l'assemblage de ces deux contraires que réside la petite nouveauté de ce personnage, si nouveauté il y a. J'engage donc mes interprètes ou mes lectrices à bien se rappeler, si elles le peuvent, les intonations si fines, si cristallines, si délicieusement naïves qui éclosaient comme une musique naturelle sur les lèvres de Mlle Delaporte dans les *Vieux Garçons* et dans *Montjoie*. A défaut de ce souvenir, voici mon conseil: Ce rôle a vingt ans, jouez-le ou lisez-le comme s'il en avait seize.

AUTOUR D'UN BERCEAU

Un petit salon. Une petite table de travail ; un portrait sur la table. Une veste du matin sur une chaise. Porte au fond, fenêtre donnant sur un jardin, porte donnant dans une chambre.

MARIE.

(Au lever du rideau, elle est debout sur le seuil de la porte de gauche et parle à la cantonade. La cantonade est un petit enfant couché dans un berceau, dans la chambre voisine.)

Voyons ! soyez sage, Monsieur ! Dormez !... (Elle descend en scène.) Il n'a pas encore deux ans, il est déjà despote... Tant mieux ! cela prouve qu'il aura du caractère. (Tout en arrangeant son ouvrage sur la table.) C'est étonnant tout ce qu'on voit déjà sur sa figure ! D'abord, je suis sûre qu'il sera très honnête. Un regard si limpide !... Et très fin avec cela... diplomate !... Ah ! s'il entre jamais dans les ambassades, il fera joliment son chemin ! Voyons s'il est endormi. (Elle va à la porte et regarde l'enfant dans son berceau.) Ah ! bien oui ! ses grands yeux ouverts comme des portes cochères. (A part.) C'est très gentil à lui de n'avoir pas crié ! (Elle regarde de nouveau.) Oh ! le scélérat !... oui ! oui !... je comprends ! il veut que je le prenne, que j'apporte son berceau ici. (Lui parlant.) Non ! Monsieur ! non ! Vous resterez dans votre chambre ! (Se détournant un peu.) Regardez-moi ces regards suppliants ! A-t-il l'air assez câlin ! Je ne

sais pas comment feront les femmes pour lui résister. (Lui parlant.) Me promettez-vous, si je vous prends, de dormir tout de suite... tout de suite? Oui. Oh! je sais, les promesses, cela ne vous coûte rien. Eh bien, voyons, je vais essayer. Mais je fermerai vos rideaux. C'est convenu? Je viens. (Elle entre dans la chambre à gauche et revient trainant un petit berceau dont les rideaux sont fermés.) Est-il lourd!... Oh! il sera très fort! Ouf!... (Elle entr'ouvre le rideau seulement assez pour y passer la tête.) Vous entendez bien! Pas un mot et dormir tout de suite! Qu'est-ce que vous voulez? Que je vous embrasse? Oh! cela, je veux bien. (Elle l'embrasse, referme les rideaux et vient se remettre à la table de travail.) Je vais travailler pour lui. Je vais lui faire un petit bonnet. (Elle se met à travailler.) Quand je pensais autrefois au petit garçon que j'aurais, car j'étais sûre d'avoir un petit garçon, je me le figurais toujours à quatre ans. Eh bien, je l'aime mille fois mieux à deux. C'est déjà un petit garçon et c'est encore une petite fille! La preuve, c'est qu'on peut lui faire des bonnets. Celui-ci sera très gentil. Il vient de remuer!... (Elle se lève et va au berceau.) Non!... Pour le coup, il dort. Comme c'est joli, un enfant qui dort! Ils ont des poses d'une invention!... (Le regardant.) Voyez-moi un peu ce petit pied qui sort de dessous la couverture, et cette tête repliée sous son cou comme un oiseau dans son nid!... et cette petite jambe... si rosée!... si potelée... Quand je dis cette jambe... Oui! oui! les jambes d'un enfant... cela remonte très haut... Oh! mais, c'est trop haut! voilà qu'en remuant... il a... « *Monsieur!... monsieur!... c'est shoking...* » Hé bien! non, ce n'est pas vrai!... ce n'est pas shoking!... les enfants ne sont jamais shoking!... Ils ont beau être nus... ils ne sont jamais embarrassants... Leur nudité est encore de la pureté, car ils sont tout vêtus d'innocence et de candeur. Ils ne sont pas nus, ils sont sans voiles comme le rayon du soleil qui sort du brouil-

lard, comme la fleur qui sort de son calice. (Riant.) Ah! bon Dieu! voilà que je deviens poète! Ce que c'est que ces petits monstres-là!... Je ne sais comment font les femmes qui n'ont pas d'enfants. On devrait trouver un moyen pour que les pauvres vieilles filles puissent en avoir un petit... honnêtement. (S'arrêtant.) J'ai parlé trop haut. Je l'ai réveillé!... (Elle va au berceau.) Non! ses yeux sont toujours fermés. Il sourit. Comme il lui ressemble! (Elle revient à la table et reprend son ouvrage, puis après un court silence.) Comment ne lui ressemblerait-il pas? Depuis bientôt trois ans que je suis mariée à Paul, je n'ai pas été une heure, une demi-heure, sans penser à lui. Je le vois aussi bien quand il est absent que quand il est là. (Un court silence.) Mérite-t-il tant d'amour?... Bon! voilà mon défaut qui me reprend... Paul prétend que je suis un peu jalouse! Jalouse... Oh! non! non!... Être jalouse, c'est avoir un mauvais caractère... c'est tourmenter ceux qu'on aime... J'ai vu un jour un portrait de la Jalousie. Elle était affreuse!... Je ne veux pas être jalouse!... La jalousie, c'est de l'amour qui ressemble à de la haine! Seulement... seulement... j'aime tant Paul que j'ai toujours peur qu'on ne me le prenne. Ce n'est pas mal, cela!... C'est tout simple! D'abord Paul est si bien qu'il est impossible que toutes les femmes ne le remarquent pas. Puis, je me sens tellement toute à lui que je voudrais qu'il fût tout à moi! Ainsi, par exemple, il entrerait maintenant et il me dirait : « Nous allons partir tout de suite pour deux mille lieues d'ici, nous y resterons toujours, tout seuls, sans nos amis, sans nos parents, tu ne verras que ton fils et moi! » Serais-je malheureuse?... C'est bien mal ce que je vais dire là, car enfin je quitterais maman. Eh bien, non! j'aurais des remords de ne pas être plus triste... mais, au fond, je serais follement heureuse, parce que je les aurais tous deux. (Montrant le berceau.) Lui!... (Montrant la

fenêtre qui donne sur le jardin.) Et lui! Il est là en bas! L'odeur de son cigare me le dit. Quand je pense que je trouve que son tabac sent bon!... (Avec un soupir.) Est-il ainsi, lui? non!... Et la preuve, c'est que, quand je fais une fausse note au piano, il s'en aperçoit toujours. Mon Dieu! je sais bien que les hommes ne peuvent pas aimer comme nous. Mais c'est qu'il m'a gâtée au début! Quand il m'écrivait... avant notre mariage... « Si vous n'êtes pas à moi, je me tuerai! » Il l'aurait fait alors!... Il me l'écrirait encore, mais il ne le ferait pas. (Un silence.) Je pense toujours... à... à cette jolie veuve, Mme de Verdière... et quand je vois Paul s'approcher d'elle... lui parler... (Se levant.) Cette Mme de Verdière!... une femme toute peinte, qui a cinq ans de plus que moi!... On trouve ses yeux beaux... moi! je ne vois pas ce qu'ils ont... Oh! si! si!... Ils sont beaux! plus beaux que les miens! Et puis, elle est grande!... Et Paul a dit l'autre jour qu'il aimait les femmes grandes. Mon Dieu! qu'est-ce que je pourrais donc faire pour grandir... seulement (Elle indique d'abord le petit bout de son doigt et remonte ensuite jusqu'au bout du doigt.) de ça! Oh! oui! il faudrait bien le doigt tout entier. Puis Paul est si coquet! On parle toujours de la coquetterie des femmes; celle des hommes est mille fois plus variée. Nous ne sommes, nous, coquettes que de visage; eux, ils le sont d'esprit, de courage, de sensibilité, de dévouement... de tout! Et quand je vois Paul penché sur le fauteuil de Mme de Verdière, et lui parler avec un sourire... (S'arrêtant.) Non!... je ne veux plus y penser!... D'abord, cela fait trop mal!... Puis, c'est injuste! J'en suis sûre... Il n'y a rien entre eux!... Travaillons! travaillons pour lui... Tout à l'heure il a posé là sa veste du matin et m'a priée d'y attacher sa décoration. A l'ouvrage. (Elle prend la veste et s'apprête à travailler.) A côté de ce berceau! En regardant son fils! Mon cœur est plus tranquille! Cela calme,

l'aiguille! (Après un court silence.) A qui pouvait-il donc écrire hier avec tant d'attention? (Tout en travaillant.) Il était sorti après le dîner pour aller à son cercle... A dix heures, il n'était pas encore rentré. Je commençais à m'inquiéter. D'abord je commence toujours par là. Dix heures et demie, onze heures; il ne revient pas. J'étais là, essayant de lire, et ne pouvant pas; tressaillant à chaque bruit de pas; allant sans cesse de ma chaise à la fenêtre... Enfin, à onze heures et demie, j'entends sa voix au bas de l'escalier. Comme il me gronde toujours quand je pleure, et j'avais un peu pleuré, je me jette dans mon lit à moitié déshabillée, et je fais semblant de dormir. Il entre, il se penche sur moi pour s'assurer que je dormais... Le cœur me battait... Oh! mais je restais immobile, je sentais que, si je lui parlais, je fondrais en larmes. J'avais fait de tels rêves de jalousie dans la soirée! Alors, il va s'asseoir à cette petite table; je ne perdais pas un seul de ses mouvements, quoique j'eusse les yeux à demi fermés; on voit très bien à travers les cils. Il prend une plume, du papier, et commence à écrire... A qui? Ce n'était pas à un homme... Il souriait. On ne sourit pas en écrivant à un homme. Il recommence deux ou trois fois la lettre, regardant toujours de mon côté pour bien s'assurer que je dormais. Puis, il prit la cire rouge, le petit cachet qu'il porte à sa montre... (Avec un peu d'attendrissement.) Un cachet que je lui ai donné! et, toujours souriant... avec une physionomie... oh! une physionomie qui m'a fait bien du mal... (Avec douleur.) Oh! oui! oui! Il a raison! C'est un grand tourment qu'une imagination comme la mienne! Mais qu'y faire? Comment me corriger? J'emploie les moyens que je crois les meilleurs : le raisonnement, la prière, son souvenir. Je ne peux pas! C'est comme si je voulais me corriger de l'aimer!

PAUL, dans le jardin, chantant.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé.

MARIE.

Ah!... le voilà qui chante! C'est le *Vase brisé* de Sully Prudhomme.

PAUL, continuant à chanter.

Le coup dut effleurer à peine;
Aucun bruit ne l'a révélé!

MARIE.

Quelle jolie voix il a!... De qui donc est la musique?.. Comme elle est pénétrante!

PAUL, continuant à chanter.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour!

MARIE.

Délicieux!

PAUL.

Son eau pure a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas!... Il est brisé!

MARIE.

Ah! je me rappelle! C'est une des mélodies de Paladilhe!

PAUL, chantant.

Ainsi parfois la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit!
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt!

MARIE, avec un peu de crainte.

Quel accent!

PAUL.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde!...
Il est brisé! N'y touchez pas! (Le chant s'arrête.)

MARIE, avec crainte.

Je me sens le cœur tout troublé!... Son émotion, en chantant cette strophe... ressemblait à un regret... à un reproche!... Est-ce que je l'aurais blessé sans le savoir?... Est-ce que ma main qu'il aime aurait meurtri son cœur? Oh! non!... C'est impossible!... Et pourtant, quand il a dit ce vers...

La fleur de son amour périt!...

il m'a semblé que c'était de son amour à lui qu'il parlait... et à ce mot... il est *brisé*... j'ai cru!... Allons! allons! je suis folle. Vraiment, je l'aime trop! (Elle écoute et essuie ses yeux.) Il me semble qu'il m'appelle!... Oui! c'est bien moi!... (Elle va à la fenêtre.) Paul!... Est-ce que tu m'appelles?... Oui. Tu veux quelque chose?... Ah! oui! je comprends... Ta veste. Quoi? Qu'est-ce que tu me demandes? Si je t'ai attaché ta décoration? Oui, Monsieur, oui! Votre femme fait toujours tout ce que vous lui dites de faire. (Écoutant.) Quoi?... Je n'entends pas! Tu dis?... Ah! oui!... Tu veux que je te la jette par la fenêtre?... Tiens!... attrape!... (Elle lance la veste par la fenêtre. Un papier tombe de la poche.) Un papier?... une lettre?... (Elle la ramasse.) La lettre de cette nuit!... Oui! c'est bien elle! Je la reconnais... Voilà la cire rouge... voilà le cachet!... O mon pauvre cœur!... (Elle porte la lettre à son nez.) Du papier parfumé! Il n'écrit jamais sur du papier parfumé!... Et cette adresse inachevée!... « A madame... » Pas de nom!... Pourquoi?... (Elle regarde la lettre en tous sens.) Comme il avait peur qu'on ne pût la lire! La cire ne lui a pas

suffi... Il a encore fermé la lettre de tous côtés avec de la gomme. (Elle regarde encore la lettre avec plus d'attention.) Qu'est-ce que je vois? La première lettre du nom est tracée à demi!... C'est un V... C'est pour elle! C'est pour Mme de Verdière! Oh! le cas de légitime défense justifie tout! Quand un voleur entre chez vous, vous avez le droit de vous armer contre lui!... Et je veux... (Elle déchire vivement l'enveloppe, elle ouvre la lettre, la lit, et, après l'avoir lue, tombe sur un siège, la tête dans ses deux mains. — Après un long silence, elle relève la tête, et, à voix basse :) Oh! bon Dieu!... Quelle honte!... Je suis sûre qu'il est là en bas, sous la fenêtre et se moquant de moi. (Lisant la lettre.) « Ah! je t'y prends! Jalouse! » (A moitié riant.) Oh! le monstre! Comme il me connaît! Il a deviné que je la lirais! C'est bien joué!... Il a tant d'esprit! (Relisant la lettre.) « Ah! je t'y prends, ja... » Je n'oserai jamais reparaître devant lui. (Elle se lève tout doucement et va à la fenêtre, regardant de derrière le rideau, de façon à ne pas être vue.) Juste! Il est là! Il a les yeux tournés par ici! Il rit dans sa barbe... dans sa jolie barbe!... (Se mettant tout à coup franchement à la fenêtre et lui envoyant mille baisers.) Eh bien!... va! ris! moque-toi de moi! ça m'est bien égal!... Je suis si heureuse! (Se retournant du côté du berceau.) Son fils s'éveille!... (Appelant son mari.) Viens!... viens!... que je t'embrasse et que je te demande pardon au-dessus de son berceau... Mais viens donc!... Ah! ma foi! je n'y tiens pas!... je vais le chercher! (Elle s'élance dans le jardin; la toile tombe.)

UN JEUNE HOMME

QUI NE FAIT RIEN

PRÉFACE

Si je n'avais craint la disproportion d'un grand titre avec une petite pièce, j'aurais intitulé celle-ci : *l'École des oisifs.* Mon dessein, en effet, a été, non pas comme l'ont cru quelques personnes, de donner aux pères le conseil de marier leurs filles à des hommes qui ne font rien; mais de montrer aux jeunes gens que leur naissance, leur grande fortune, les préjugés de leurs familles, parfois aussi de respectables opinions politiques, éloignent des fonctions civiles ou publiques, de leur montrer dis-je, comment leur oisiveté peut être occupée, leurs loisirs féconds, leur inutilité... utile; combien de choses enfin ils pourraient faire en ne faisant rien.

Pour rendre mon idée plus sensible et plus propre au théâtre, j'ai essayé de la réaliser, je ne dirai pas dans un caractère.... le mot est trop gros pour la chose, mais dans un portrait de genre que l'on n'a pas encore, je crois, produit sur la scène, quoiqu'il en existe plus d'un modèle, et que j'appellerai le dilettante, l'amateur, le dégustateur. Qui de nous n'a rencontré quelqu'une de ces natures heureuses et ouvertes à tout, que la multiplicité même de leurs goûts et de leurs aptitudes rend impropres à la constance d'un état unique; *res alata,* comme auraient dit les anciens, êtres ailés, légers, mobiles, qui vont, qu'on me pardonne ce mot, qui vont flânant dans les professions de tout le monde pour en cueillir la fleur, pour encourager ceux qui les exercent, et qui, dans notre ardente société où l'on ne voit que lutte, travail, rivalité, production, représentent,

eux, la sympathie, la jouissance, l'enthousiasme, le goût. L'Evangile a dit : Les lis ne filent pas, les lis ne travaillent pas ; et cependant quels rois de la terre sont plus splendidement vêtus qu'eux ? Ces paroles n'absolvent-elles pas un peu ces oisifs intelligents, qui ont, eux aussi, le charme et le parfum, et surtout ceux qui, comme le personnage que j'ai voulu peindre, sont conduits, par une transition naturelle, de l'amour du beau à l'amour du bien, en arrivent par degrés à s'apitoyer sur tout ce qui souffre, comme ils s'enthousiasment pour tout ce qui brille, et s'élèvent peu à peu dans ces pures et hautes régions du monde moral où n'arrivent guère que les âmes qui ont pour seul objet d'admirer et d'aimer.

Tel quel, voilà mon héros : je le livre au public, moitié comme une réalité, moitié comme une fiction, ayant tâché de le faire assez vrai pour qu'on le reconnût, et assez idéal pour qu'on eût lieu de vouloir l'imiter ; car enfin dans ce monde où chacun est si acharné à ses propres affaires qu'il n'a tout juste que le temps de penser à lui, n'aurions-nous pas grand besoin de gens qui auraient assez de loisir pour pouvoir un peu penser aux autres ?

Cette petite comédie m'a donné un plaisir très rare ; M. Bressant a mieux joué Maurice que je ne le lisais ; j'y mettais peut-être plus d'imagination, plus de feu ; il y mettait, lui, plus de naturel, plus de charme ; il le faisait plus aimer. Si la pièce a eu un vif succès, M. Bressant y a été pour une bonne part.

PERSONNAGES

MAURICE DE VERDIÈRE.	MM.	Bressant.
M. DUBREUIL, commerçant.		Monrose.
VALENTINE, sa fille..	Mlle	Dubois.
OCTAVE, son fils.	M.	Worms.
THÉRÈSE, nourrice de Valentine.		
Un Domestique.		

UN JEUNE HOMME

QUI NE FAIT RIEN

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, donnant sur une terrasse. Portes latérales. Une table avec ce qu'il faut pour écrire. Un piano. Une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, THÉRÈSE.

MAURICE, entrant.

Monsieur Dubreuil?...

THÉRÈSE.

Il est chez lui.

MAURICE.

Peut-on le voir?

THÉRÈSE.

Dans un instant, Monsieur pourra vous recevoir;
Et voici le journal du jour.

MAURICE.

Je vous rends grâce,
J'aime mieux regarder les fleurs sur la terrasse.

Maurice remonte sur la terrasse; Thérèse essuie les meubles au fond

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, à la cantonade, à gauche.

Je reviendrai ce soir; oui, je te le promets.

Il descend en scène.

Ce soir?... Hélas! ici reviendrai-je jamais?
Ce duel... On a beau n'en rien faire paraître,
Quand on se dit : Ce soir je serai mort peut-être,
De son cœur à grand'peine on étouffe le cri...
Ce n'est pas qu'on ait peur, mais on est attendri.

Apercevant Thérèse.

Toi, ma vieille Thérèse? Où donc est Valentine...
Ma sœur?

THÉRÈSE.

Monsieur Octave, elle écrit, j'imagine,
Pour sa société de secours.

OCTAVE, souriant.

En effet...
Oh! c'est son grand souci!

THÉRÈSE, avec importance.

C'est de moi qu'elle a fait
Son fac... son fac...

OCTAVE.

Totum!

THÉRÈSE.

Totum! Nous autres vieilles
Nous ne connaissions pas d'inventions pareilles.
Des filles de seize ans avoir des comités!
Présenter des rapports à des sociétés!
Présider! Être, enfin, membres de quelque chose!
C'est drôle, mais pourtant c'est gentil, et je n'ose

Rire de tout cela quand je vois votre sœur.
Avec quel dévouement, quels soins, quelle douceur!...

OCTAVE.

Assez! assez!

THÉRÈSE.

Comment, assez? Que je me taise,
Quand c'est pour la vanter que je parle !

OCTAVE.

Oui, Thérèse!

THÉRÈSE.

Vous m'arrêtez, au lieu de me dire merci!

OCTAVE.

C'est étrange, il est vrai, mais pourtant c'est ainsi.
Il est, il est des jours où l'on ne peut entendre
Louer ceux qu'on chérit d'affection trop tendre;
Et ces jours-là, tu vas ouvrir de bien grands yeux,
Thérèse, sont les jours qu'on les aime le mieux.

THÉRÈSE.

Mais cependant...

OCTAVE, apercevant Maurice qui est descendu en scène.

Silence! Eh! monsieur de Verdière,
Qu'à Baden, cet automne, a rencontré mon père...

MAURICE.

Et qui vous prie ici, Monsieur, du fond du cœur,
D'achever l'entretien commencé.

OCTAVE.

Sur ma sœur?
Vous la connaissez donc?

MAURICE.

Un peu! Puis j'ai de même
Une sœur de seize ans, et que j'aime!... que j'aime
Autant que vous aimez la vôtre! de façon
Que je ne puis jamais entendre ce doux nom,

Sans que devant mes yeux soudain paraisse et brille
Tout ce que représente au sein d'une famille
En grâce, en poésie, en vertus, en bonheur,
Cet être ravissant qu'on appelle une sœur.

OCTAVE.

A votre tour, Monsieur, continuez!

MAURICE.

Son frère
Est-il plus jeune qu'elle? Elle est presque sa mère!
La nature autrement en a-t-elle ordonné?
Elle est presque sa fille, alors qu'il est l'aîné!
Oui, tandis qu'animé d'une vertu nouvelle,
Comme elle il devient pur, dès qu'il veille sur elle;
A son tour, elle aussi lui servant de soutien,
L'excite vers le beau, le guide vers le bien,
Le pousse à prendre rang parmi ceux qu'on renomme...
Pour sa sœur, un jeune homme est toujours un grand hom

OCTAVE.

Mais vous devinez donc nos plans, nos entretiens?

MAURICE.

Je ne devine pas, Monsieur, je me souviens!
Je me souviens qu'elle est la douce messagère
Entre les torts du fils et les rigueurs du père!
Qui de nous, dans ces jours d'ardente déraison,
Où l'on veut tout quitter, et famille et maison,
N'a senti tout à coup une main chère et tendre
Le saisir, l'entraîner doucement, et le rendre
A ces bras qui, toujours prêts à nous secourir,
Ne se ferment jamais que pour se mieux rouvrir?

THÉRÈSE, au fond.

Bravo!

MAURICE.

Qu'on perde enfin ses parents : c'est près d'elle
Qu'on les retrouve encore, et ce témoin fidèle,

Évoquant à nos yeux un moment consolés
Les êtres disparus et les jours envolés,
Il semble, en l'embrassant, qu'entre ses bras l'on presse
Et son père, et sa mère, et toute sa jeunesse !

OCTAVE.

Il n'est qu'une réponse à cet élan de cœur !
Je donnerais mon sang pour voir unir ma sœur
A qui parle des sœurs comme vous !

MAURICE, *vivement.*

Quoi ! vous dites ?...
Eh bien ! venez en aide à mes faibles mérites,
Car je viens demander sa main !

OCTAVE.

En vérité ?

MAURICE.

Votre père, une fois, déjà m'a rebuté ;
Mais j'ai récrit.

OCTAVE.

Pourquoi son refus ?

MAURICE.

Il préfère
Un monsieur Dufournelle.

OCTAVE.

Un instant ! Cette affaire
N'est pas conclue encor.

Thérèse entre chez M. Dubreuil.

MAURICE.

J'ai, de plus, à ses yeux,
Il faut bien vous le dire, un tort très sérieux.

OCTAVE.

Sérieux ? Rien qui touche à l'honneur, j'imagine ?

Mouvement de Maurice.

Qu'importe alors ? Voyons, aimez-vous Valentine
Comme il faut l'aimer ?... Trop ?

MAURICE.

Plus que trop !

OCTAVE.

Ça suffit !

Mais dites-moi comment la rencontre se fit !

MAURICE.

A son insu, le ciel un jour me l'a montrée
Dans un cadre béni. De pauvres entourée,
Elle donnait à tous du linge, un vêtement,
Voire aussi des conseils ; et rien de plus charmant
Que de l'entendre dire, en personne prudente :
« C'est bien, au comité dont je suis présidente
(Car elle est présidente, oh ! je sais tout cela)
Je ferai mon rapport sur cette affaire-là. »
Et quand elle grondait quelque enfant sans vergogne,
Ou faisait un sermon à quelque vieil ivrogne,
Quel accent convaincu, quel grand air sérieux !
Et cet air-là formait avec ses jeunes yeux
Un si charmant contraste, elle avait, ce me semble,
Si joliment... trente ans et seize ans tout ensemble ;
Sous ce léger dehors de puérilité
On sentait un tel fonds d'ardente charité,
Que le cœur tout ému se livrait sans défense
A cette affectueuse et maternelle enfance,
Et que moi, souriant à la fois et pleurant,
Je pris, dès ce jour-là, Dieu même pour garant
De ne jamais donner, s'il plaît à votre père,
D'autre sœur à ma sœur, d'autre fille à ma mère !

THÉRÈSE, entrant.

Monsieur Dubreuil attend, Monsieur !

MAURICE.

J'y cours ! Adieu,

Et priez pour Maurice !

Il sort.

SCENE III

OCTAVE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Oui, les saints, le bon Dieu,
Je prierai tout le monde !

OCTAVE, se mettant à la table.

Et moi, je vais écrire.

THÉRÈSE.

A qui donc ?...

OCTAVE.

A ma sœur.

THÉRÈSE.

Pourquoi ne pas lui dire
Que voilà le mari qu'il lui faut ?

OCTAVE.

Oh ! pourquoi ?...
Parce que l'écriture a plus d'empire... Et toi,
Toi, je te chargerai du soin de cette lettre...

THÉRÈSE.

De votre main pourquoi ne pas la lui remettre .

OCTAVE, avec hésitation.

Parce que je crains fort de revenir trop tard.

THÉRÈSE.

Vous ne dînez donc pas ici ?...

OCTAVE, avec embarras.

Non ! Par hasard...
Une réunion grave !... Ah ! sur toute chose,
Ne lui rends ce billet qu'à trois heures... pour cause !

THÉRÈSE.

Mais je ne puis comprendre !...

OCTAVE.

Et bien ! ne comprends pas !...

Lui donnant le billet.

Tiens!

Vivement.

Si monsieur Delmas vient me chercher... Delmas...
Un jeune peintre!...

THÉRÈSE.

Eh bien?...

OCTAVE.

Je suis chez lui.

Entendant la voix de Dubreuil.

Mon père

A Thérèse.

Trois heures!...

Il sort.

THÉRÈSE, pendant que Maurice et Dubreuil entrent.

Sa figure est toute singulière!...

Elle sort sans faire de bruit dès que Dubreuil et Maurice sont entrés.

SCÈNE IV

DUBREUIL, MAURICE

MAURICE.

De grâce, écoutez-moi!...

DUBREUIL.

Je ne fais que cela,
Mon cher Monsieur, depuis qu'avec vous je suis là.

MAURICE.

Je l'aime éperdûment!...

DUBREUIL.

Oh! je vous crois sans peine!
Elle a d'assez beaux yeux pour que je le comprenne,

Et vous le répétez assez pour qu'on ait foi
Dans vos discours...

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais, de grâce, écoutez-moi!
Vous êtes un charmant garçon : belle fortune!
Une éducation solide et peu commune!
Excellentes façons, de la grâce, du goût!
En outre, des parents bien posés! enfin tout,
Tout ce qui dans Paris forme un parti superbe;
Et ma conclusion, c'est celle du proverbe :
Vous n'aurez pas ma fille!

MAURICE.

Et vos motifs?

DUBREUIL.

Mon cher,
C'est que vous n'avez pas d'état.

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais, c'est clair!
J'ai travaillé, je veux que mon gendre travaille.
Pour faire une fortune à ma chère marmaille,
J'ai sué sang et eau, s'il vous plaît, vingt-cinq ans :
Je veux qu'il sue aussi pour doter ses enfants!
C'est bourgeois, c'est crétin, comme on dit chez vous autres,
Messieurs les jeunes gens! Mais tous vos grands apôtres
Ne feront pas qu'ici soit jamais accepté
Un jeune homme inutile à la société,
Un oisif.

MAURICE.

Un oisif! c'est trop fort! A quelle heure
Vous levez-vous?

DUBREUIL.

Ah! ah! vous raillez!

MAURICE.

Que je meure
Si j'y songe! En hiver, quand fait-on votre feu?

DUBREUIL.

A sept heures, je crois!

MAURICE.

Sept heures! ah! bon Dieu!
Sept heures!... Quand au jour vous ouvrez la paupière,
Moi, j'ai déjà brûlé pour vingt sous de lumière;
Et j'ai beau me presser... ce qui reste du jour
Pour ce que je veux faire est mille fois trop court

DUBREUIL.

Parbleu! je voudrais bien savoir ce que vous faites!

MAURICE.

Ce que je fais? Les arts n'ont pas de nobles fêtes
Que je n'en sois témoin! Un beau livre paraît;
Toujours à l'applaudir je suis le premier prêt.
Pas une invention que mon œil n'y regarde!
Pas une expérience où je ne me hasarde!
Et les fleurs? faut-il pas les respirer un peu?
Et le ciel?... Dieu, pour nous, l'a-t-il donc fait si bleu
Pour qu'on ne prenne pas le temps de lui sourire?
Ce que je fais? J'apprends, je contemple, j'admire!
La musique et les vers, la science et les arts,
Les voyages lointains et leurs mille hasards,
Tout ce qu'ont vu de grand les vieux temps et le nôtre,
Ce qu'on fait dans ce monde, et même un peu dans l'autr
L'âme humaine, en un mot, l'âme avec ses élans,
Ses travaux, ses espoirs, ses conquêtes, ses plans,

Je m'occupe de tout! j'aime tout! je m'enivre
De l'univers entier! Ma vie enfin, c'est vivre!

DUBREUIL.

Tudieu!... quel chapelet!... C'est sans doute fort beau,..
Mais cela n'entre pas dans mon petit cerveau.
Je n'ai que du bon sens; et ce qui s'en écarte...
Néant!... Que mettez-vous, dites, sur votre carte?

MAURICE.

Eh! pourquoi voulez-vous savoir?

DUBREUIL.

Je le voudrais.

MAURICE.

Maurice de Verdière.

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Après?

Rue Olivier!

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Numéro seize.

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Après? Rien.

DUBREUIL.

Rien! Ne vous déplaise,
Ma fille, cher monsieur, n'épousera jamais
Quelqu'un qui ne met rien sur sa carte...

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais...

Prenez une carrière !

MAURICE.

Eh ! laquelle ?

DUBREUIL.

Laquelle ?
Dans le Conseil d'État votre oncle vous appelle.
Passez vos examens d'auditeur.

MAURICE.

Mais, hélas !
Si je vaux quelque peu, ne comprenez-vous pas
Que c'est mon goût des arts, mon ardeur sympathique..

DUBREUIL.

Eh bien ! faites-en donc, des arts, de la musique,
Voire même des vers, des tableaux ! Écrivez
Othello, *Jocelyn*, tout ce que vous voudrez !
Mon Dieu ! je ne suis pas exigeant ! Vers ou prose,
Mais quelque chose enfin, par grâce, quelque chose !
Ou, sinon, je dirai jusqu'à satiété
Qu'un jeune homme...

MAURICE, l'interrompant.

Inutile à la société !
Mais en quoi donc, enfin, trouvez-vous Dufournelle
Plus utile que moi ?

DUBREUIL.

Vous nous la donnez belle !
Lui qu'une compagnie élisait aujourd'hui
Membre de son conseil !

MAURICE.

C'est utile pour lui,
Qui se fait adjuger des jetons de présence ;
Mais en quoi, je vous prie, est-ce utile à la France ?

DUBREUIL.

Lui qui créa, fonda cet établissement...

MAURICE.

Un établissement de cuir bouilli ! Vraiment,
Voilà qui bien importe au salut de l'empire !
Le sort du cuir bouilli, sans lui, sera-t-il pire ?
Mon Dieu ! s'il n'en fait pas, soit ! quelque autre en fera...
Et ce cher cuir bouilli ne mourra pas pour ça !...

DUBREUIL.

Je sais votre dédain, Messieurs, pour le commerce.
Mais permettez que moi, qui comme lui l'exerce...

MAURICE.

Vous ! c'est bien différent ! Vous avez simplement,
Sans vous intituler homme de dévouement,
Gagné dans le négoce une fortune honnête ;
C'est bien, c'est honorable, et j'incline la tête.
Mais Dufournelle ! mais tous ces vieux de trente ans,
Qui se croient en tous lieux des hommes importants
Pour s'habiller de noir ainsi que des notaires,
Et mettre le matin, en personnes austères,
Une cravate blanche à déjeuner ! ces gens
Qui, personnels, tranchants, insolents, intrigants,
Usurpent vingt emplois dont ils sont incapables,
Sous prétexte qu'on doit ses jours à ses semblables ;
Qui vendent leur denrée à quatre cent pour cent,
Et veulent que l'État leur soit reconnaissant ;
Qui, gagnant en dix mois de quoi doter deux filles,
Nomment cela nourrir trois cents braves familles !...

DUBREUIL.

Monsieur !

MAURICE.

Je me défends ! Il m'a discrédité !
Qui, trafiquant de tout, même de piété,
Prennent, dans leur ferveur hypocrite et savante,
Des airs de marguillier qui poussent à la vente ;

Et qui, n'ayant au cœur d'autre amour diligent
Que gagner de l'argent, entasser de l'argent,
Déshonorent du nom de têtes sans cervelles
Des gens... qui ne sont pas sans doute des modèles,
Mais qui, vrai Dieu! du moins ont quelque chose là!
Alors je me redresse, et je dis : Halte là!
Il gagne des écus? Eh bien! moi, j'en dépense!
Que diable! c'est utile aussi cela, je pense!
Et si j'étais un père, et si j'avais l'honneur
D'avoir à prononcer pour l'enfant de mon cœur,
Et que je rencontrasse en ce temps mercantile
Quelque jeune homme, à qui son savoir, inutile
Par hasard, par dédain, ou par infirmité
Si vous voulez, jamais n'aurait rien rapporté :
Ouvrant mes bras tout grands afin de les lui tendre,
Viens, lui dirais-je, viens, sois mon fils, sois mon gendre
Toi qui, sous le veau d'or refusant de fléchir,
As vécu pour aimer et non pour t'enrichir!

DUBREUIL.

Oh! que c'est éloquent! C'est du parlementaire!
Faites-vous orateur... c'est le moment!

MAURICE.

Un père...

DUBREUIL.

J'entends, je crois, ma fille, allez et dites-lui
Votre désir...

MAURICE.

Eh quoi! vous voudriez?...

DUBREUIL.

Oui! oui!

Vous verrez sa réponse!

MAURICE.

Ah! Monsieur! moi? lui dire...

DUBREUIL.

Je la préparerai !

SCENE V

LES MÊMES, VALENTINE, Maurice se retire de son côté.

VALENTINE, à la cantonade.

C'est bien ! je vais écrire

Entrant en scène avec des papiers.

Quelle tête ! ah ! bon Dieu ! quelle tête

DUBREUIL.

Hé ! dis-moi,

A qui donc en as-tu?

VALENTINE.

Mais à la mère Alfroy,

Qui toute seule, ici, me donne plus à faire
Que tout un comité !

DUBREUIL.

Comment? pour quelle affaire?

VALENTINE.

Pour son fils Léopold, un fort mauvais sujet !
Et Madame est d'un faible avec ce bel objet !
J'ai beau lui répéter qu'il faut être sévère
Pour les enfants !... surtout pour les fils !...

DUBREUIL, riant.

Ah ! j'espère !...

VALENTINE.

Savez-vous sa réponse?... Il est si beau garçon !...
Oh ! les mères vraiment sont d'une déraison !...
C'est désolant !...

Apercevant Maurice, et avec embarras.

Monsieur Maurice de Verdière !...

DUBREUIL.

Lui-même!... Il vient...

MAURICE, bas.

Monsieur! de grâce!

DUBREUIL, bas.

Laissez fai

Nous savons ménager ces choses-là!

A Valentine, tout haut.

Tu sai

Que Monsieur demanda ta main le mois passé...

MAURICE, à part.

Comme c'est ménagé!

VALENTINE, bas à son père.

Eh! mon père! mon père...

On ne parle jamais...

DUBREUIL, tout haut.

Eh! pourquoi donc, ma chère?

VALENTINE, bas.

Je te dis que personne...

DUBREUIL.

Eh quoi! depuis un mois

N'avons-nous pas tous deux redit plus de vingt fois?...

VALENTINE, bas.

Encor! mais tais-toi donc!

DUBREUIL.

Non, pas de réticence!

C'est cruauté de faire attendre la sentence!...
Et vu que le jeune homme ici même présent
Pour son propre mérite est assez complaisant,
Et veut dans mon refus voir quelque stratagème,
Tu vas, si tu veux bien, lui répondre toi-même.

VALENTINE.

Ah! par exemple!

DUBREUIL.

Allons!

VALENTINE.

Que de ma bouche ici...

DUBREUIL.

Je l'exige!...

VALENTINE.

Jamais!

MAURICE.

Je le demande aussi.

VALENTINE.

Mais, Monsieur...

MAURICE.

Ce n'est pas orgueil, Mademoiselle!
Mais cette illusion, hélas! était si belle,
Que mon cœur, je le sens, ne perdra tout espoir
Que lorsque vos refus m'en feront un devoir...

DUBREUIL.

Voilà le premier mot de bon sens que vous dites!...

A sa fille.

Allons!

VALENTINE, s'approchant de lui.

Mon Dieu, Monsieur, croyez que vos mérites...

A part.

Quelle position!...

Haut.

Et bien certainement...
Votre esprit...

A part.

Je m'embrouille abominablement!...

Haut.

J'ai tort, sans doute... Mais... je crains... Mon caractère...
Je ne pourrais choisir...

A son père, bas.

Mais souffle-moi donc, père!

Haut.

Choisir... quelqu'un... quelqu'un...

DUBREUIL, bas.

Quelqu'un qui ne fait r

VALENTINE.

Qui ne fait rien... et qui... fût-il même très bien...
Ainsi que vous!... Non! Si!...

A part.

Dieu! que c'est difficile!...

Haut.

Je veux dire... un jeune homme...

DUBREUIL, soufflant tout bas.

Inutile...

VALENTINE, répétant.

Inutile...

Se reprenant.

Pas toujours... non... mais qui serait... aurait été...
Inutile... inutile à la société!

Elle salue pour sortir, puis à part.

Ouf! ce n'est pas sans mal! Et puis je suis certaine
Qu'à ce pauvre monsieur j'ai fait beaucoup de peine...

Voyant que Maurice sourit.

Il rit! oh! quelle horreur!

Elle sort.

SCÈNE VI

DUBREUIL, MAURICE.

DUBREUIL.

Eh bien, qu'en dites-vous?

MAURICE.

Je dis, je dis qu'il faut l'adorer à genoux;

Que son refus naïf enchante et fait sourire,
Et qu'au Conseil d'État soudain je vais m'inscrire.
Et quand je sortirai vainqueur au premier rang,
Quand j'aurai mérité le titre d'aspirant,
Quand le nom d'auditeur grossira mes conquêtes,
Quand on m'aura choisi pour maître des requêtes,
Conseiller, président, et ministre en surplus,
Car, une fois lancé, je ne m'arrête plus,
Il faudra bien qu'enfin votre âme résignée
Me dise : Elle est à vous ! car vous l'avez gagnée !

Regardant sa montre.

Dix heures moins le quart ! Je cours et je reviens !

SCENE VII

DUBREUIL, puis VALENTINE.

DUBREUIL.

Va ! cours ! Je te prédis que tu ne seras rien !
Ah ! ah !

VALENTINE, entrant.

Est-il parti ?

DUBREUIL.

Viens sans crainte, ma chère !

VALENTINE.

Vous pouvez vous vanter, vous, d'être un joli père !
Comment ! mettre sa fille en pareil embarras !

DUBREUIL.

Tant mieux ! Ça l'a rendu plus fou !

VALENTINE.

Soit ! En tout cas,
Ça ne l'a pas rendu plus triste : ma réponse
L'a fait rire aux éclats.

DUBREUIL.

Je crois bien : je t'annonce
Qu'il te trouve, a-t-il dit, charmante en refusant.

VALENTINE.

Ha ! ha !

DUBREUIL.

Mais sais-tu bien ce qu'il fait à présent ?
Ma chère, il est en train d'achever ta conquête
En se faisant inscrire au Conseil. Quelle tête !
Car je suis bien certain qu'il ne s'y rendra pas !
A peine dans la rue aura-t-il fait trois pas,
Que le premier objet singulier ou frivole...
Un chanteur... un tableau... Psitt ! la tête s'envole !

VALENTINE, *avec dédain.*

Rien de sûr, de solide.

DUBREUIL.

Et l'autre a tout cela ;
Jette seulement l'œil sur cette carte-là !

Lisant la carte.

« Monsieur Vincent Dufournelle... Membre de la Société nationale du caoutchouc souple... Chevalier de l'ordre de Saint-Christodule... »

VALENTINE.

Saint-Christo...

DUBREUIL.

Christodule.

VALENTINE.

Un nom assez bizarre.

DUBREUIL.

Peut-être ; mais, pour sûr, c'est un ordre bien rare,
Car je n'en ai jamais entendu dire un mot...

Lisant la carte.

« Membre de la Société des zincs réunis. »
Oh ! comme voilà bien le mari qu'il te faut !

VALENTINE.

Ne te paraît-il pas bien grave pour mon âge ?

DUBREUIL.

Bien grave !... Mais tant mieux, enfant ! Le mariage
Est chose, vois-tu bien, sérieuse à l'user ;
On ne s'épouse pas afin de s'amuser.

VALENTINE.

Oh bien ! je crois alors que monsieur Dufournelle...

DUBREUIL.

Que lui reproches-tu ?

VALENTINE.

Rien : une bagatelle,
Peut-être... Mais je crains qu'il n'ait pas tous mes goûts.

DUBREUIL.

Tes goûts d'art ?... Qu'importe ?

VALENTINE.

Ah !... je croyais qu'entre époux
L'union n'est jamais trop complète... trop tendre...
Qu'il faut... Je ne sais pas comment me faire entendre,
Qu'il faut... ne faire qu'un enfin, pour être heureux.

DUBREUIL.

Si l'on ne faisait qu'un, à quoi bon être deux ?...
Et puis, je te connais, avec ton caractère
Il te faut un mari que ton cœur considère.

VALENTINE.

C'est vrai !

DUBREUIL.

Qui prenne part dans le bien que tu fais...
Dufournelle sera ton complice en bienfaits.

VALENTINE.

Comment ?

DUBREUIL

Tiens ! vois Delmas ; Delmas, ce jeune artiste
Que ton frère aime tant... Si Dufournelle insiste
Auprès du ministère, on s'intéresse à lui.

VALENTINE.

Vous croyez ?

DUBREUIL.

Qu'à moi-même il me faille un appui :
Il m'aidera. Pourquoi ? Parce qu'il compte, impose ;
Il faut être quelqu'un pour pouvoir quelque chose.
De ton frère il sera le guide, le soutien.

VALENTINE, vivement.

Est-il vrai ?

DUBREUIL.

J'en réponds.

Après un moment de silence.

Je vais le voir. Eh bien ?

VALENTINE, après un moment d'hésitation.

Fais ce que tu voudras.

DUBREUIL.

J'y cours !

Il sort.

SCENE VIII

VALENTINE, seule.

Serai-je heureuse ?...
Oh ! oui !... le mariage est chose sérieuse !...
Et monsieur Dufournelle, avec sa gravité,
Et sa position, et sa maturité...
Car c'est vrai, j'ai seize ans, et lui, tout au plus trente.
Eh bien ! on jurerait qu'il en a bien cinquante...
Oh ! ce sera très beau d'être sa femme !... Allons !...

Elle s'approche du piano et prend un cahier posé sur le pupitre.

Oh ! cet air allemand qu'on dit si beau !... Chantons !...

Se reprenant.

Enfant !... Et mon rapport qu'il faut que je termine...

Elle prend le rapport qui est posé sur le dessus du piano et commence à le lire, mais tout en regardant le morceau.

C'est dommage pourtant ; cet air a bonne mine !

Elle commence à préluder, puis s'interrompt.

Ton rapport !...

Elle reprend son rapport et commence à le lire tout haut.

« Mesdames et chères collègues, honorée de votre haute confiance, je me suis efforcée de m'en rendre digne par l'emploi consciencieux des fonds que vous m'avez remis... (Répétant la dernière phrase, tout en jouant quelques notes.) par l'emploi consciencieux des fonds que... »

Avec remords, s'interrompant.

Ton rapport !...

Elle reprend le rapport et lit.

« ... J'ai fait un achat fort avantageux de légumes secs et... »

Elle s'est mise à jouer machinalement en lisant; jetant le rapport sur le piano.

Ma foi ! tant pis pour lui !
Plus tard ! Et s'il n'est pas fini pour aujourd'hui,
Soit ! j'improviserai !...

Elle se met franchement au piano et joue la ritournelle en mettant le cahier devant elle.

Divin ! Dieu ! que de charme !
Ce chant s'écoule triste et pur comme une larme.
Quel malheur que les vers soient des vers allemands !

Lisant le titre.

« *Abschied von Leben...* »

Le peu que j'en saisis me dit qu'ils sont charmants ;
Auraient-ils inspiré cette douce harmonie,
S'ils n'étaient pas eux-même un souffle du génie ?

La musique est l'écho dont les vers sont la voix.
Quelle grâce!...

SCENE IX

MAURICE, VALENTINE.

MAURICE, qui a paru au fond pendant qu'elle jouait.

Bravo!

VALENTINE, se retournant.

Quoi! Qu'est-ce que je vois?
Vous, Monsieur?...

MAURICE.

Oh! pardon! pardon, Mademoiselle!

VALENTINE.

Et moi qui vous croyais parti, plein d'un beau zèle!...

MAURICE.

Je l'étais!... Un oubli me force à revenir,
Et voilà que j'entends le plus pur souvenir
De ce charmant génie, inspiré, pathétique...

VALENTINE, vivement.

Vous connaissez celui qui fit cette musique?...

MAURICE.

Hélas! je l'ai connu. C'est Chopin!

VALENTINE, avec émotion.

Quoi! Chopin!

MAURICE, vivement.

Vous l'aimez, je le vois.

VALENTINE.

Oh! Dieu! chaque matin
Je choisis dans ses chants quelque œuvre bien-aimée,
Et tout le jour mon âme en reste parfumée...

MAURICE.

Oui, son génie est bien un parfum immortel;
Puis, je remarque un fait très singulier...

VALENTINE.

Lequel?

MAURICE.

Ses chants sont si divins qu'entre les cœurs ils sèment
Comme une sympathie, un attrait. Ceux qui l'aiment
Sont tout près de s'aimer entre eux!

VALENTINE, souriant.

Holà! holà!
Mon admiration ne va pas jusque-là.

MAURICE.

Elle ira bien, du moins, jusques à me le dire,
Ce chant!

VALENTINE.

Moi! le chanter? Je ne pourrais pas lire,
Lire à la fois cet air et l'accompagnement...

MAURICE.

Si pour accompagner j'osais m'offrir?

VALENTINE.

Comment!
Vous jouez du piano?

MAURICE, souriant.

Dame! un homme inutile!
Faut-il au moins qu'il sache une chose futile...

Il se met au piano et prélude.

VALENTINE, pendant qu'il joue.

Mais vous jouez très bien.

MAURICE, jouant.

Oh! mais vous, vous! Chantez!

Se retournant après la ritournelle.

Votre voix, j'en suis sûr... Eh bien, vous hésitez?

VALENTINE.

Oh! mon Dieu! j'oubliais! Voilà bien autre chose,
C'est trop haut!

MAURICE.

Voulez-vous que je vous le transpose?

VALENTINE.

A livre ouvert; un chant si hérissé de traits!
Mais vous connaissez donc l'harmonie?

MAURICE.

A peu près.

Souriant.

Quelqu'un qui ne fait rien; il faut bien qu'il s'occupe!

VALENTINE.

De votre bon vouloir, Monsieur, vous serez dupe :
Ces beaux vers dans mon cœur auraient trop peu d'accès;
L'auteur parle allemand, et j'écoute en français.

MAURICE.

Si vous le permettez, je vais vous les traduire...

VALENTINE, stupéfaite.

Quoi! vous savez aussi l'allemand?

MAURICE.

Je l'admire.
Je l'aime, et ce qu'on aime... Et puis, je l'avouerai...
Ce poème à mes yeux est comme un chant sacré!

VALENTINE.

Il est beau, n'est-ce pas?

MAURICE.

Oui, bien beau!

VALENTINE.

C'est unique!
Je l'avais deviné.

MAURICE, souriant.

Rien qu'à voir la musique?

VALENTINE.

Oui, rien qu'à voir ces vers unis à ce beau chant.

MAURICE.

Eh bien, les voulez-vous entendre?

VALENTINE.

Sur-le-champ!

Ils prennent les vers allemands.

MAURICE, lisant.

Abschied?

VALENTINE, traduisant.

Adieu!

MAURICE.

Bien! *Von?*

VALENTINE, traduisant.

De...

MAURICE.

Bien!

ALENTINE.

Là, je m'arrête

MAURICE.

Leben?

VALENTINE.

Voilà le point! Que veut dire *Leben?*

MAURICE.

Vivre!

VALENTINE.

Ah! j'aurais pensé, moi, que c'était *Lieben?*

MAURICE.

Lieben veut dire aimer...

VALENTINE, riant.

L'erreur est excusable;

Avouez-le! *Lieben... Leben!* c'est tout semblable.

MAURICE.

Ces deux mots sont encore plus pareils en français.

VALENTINE.

Eh! comment donc?

MAURICE, avec émotion.

Il est des gens... oui... j'en connais
Pour eux aimer et vivre est une même chose!...

Mouvement de Valentine. Maurice montre le manuscrit.

Pour celui-ci, d'abord, pour Kœrner...

VALENTINE, souriant.

Je suppose
Que vous savez aussi l'histoire de Kœrner?

MAURICE.

Ses jours furent si purs, son trépas fut si fier!
Ah! si je vous disais comment de sa grande âme
S'échappa ce poëme...

VALENTINE.

Et comment?

MAURICE.

Plein de flamme,
Poëte, jeune, heureux... bien heureux, en effet,
Car il était aimé de celle qu'il aimait...
Ils venaient d'échanger l'anneau des fiançailles.

VALENTINE.

En quel temps?

MAURICE.

Sous l'Empire. Un grand bruit de batailles
Dans toute l'Allemagne a soudain éclaté!
C'était pour la patrie et pour la liberté!
Au premier cri jeté contre la tyrannie,
Kœrner oublia tout... Non, je le calomnie!
Non, il n'oublia rien, mais il renonce à tout!
Il part, soldat-poëte! Il part, et tout à coup,

Sous ce titre inspiré : *Lyre et Glaive!* sa bouche
Sur son pays en feu lance un essaim farouche
De chants à la Tyrtée et d'hymnes de combat,
Dont chaque vers faisait de chaque homme un soldat!

VALENTINE.

Oh! c'est grand!

MAURICE.

Puis, un jour, par un éclat de bombe
Atteint dans la bataille...

VALENTINE.

Il meurt?...

MAURICE.

Non, mais il tombe,
Et, sentant s'écouler sa vie avec son sang,
Il se traîne en un bois voisin. La nuit descend.
Et là, seul, frissonnant sous ces humides voiles,
A la pâle clarté des premières étoiles,
Parmi l'amas confus des fantômes errants
Que la mort fait flotter devant l'œil des mourants,
Comme des chérubins s'offrent à sa pensée
La Liberté, l'Amour, sa jeune fiancée...
Il les voit, il leur parle, et s'élançant vers Dieu,
Il meurt en leur jetant ce poétique adieu.

VALENTINE.

Et ce sont ces vers-là, ceux que je touche?

MAURICE.

Eux-même.

VALENTINE.

Où furent-ils trouvés?

MAURICE.

Dans le moment suprême,
D'une main défaillante il les avait tracés;
On les a recueillis entre ses doigts glacés.

VALENTINE.

Et ne pouvoir chanter cette touchante page!

MAURICE.

Si de m'accompagner vous avez le courage,
J'essaierai...

VALENTINE.

Dans le ton?

MAURICE.

Dans le ton!

VALENTINE, se mettant au piano.

Oh! alors
Je suis brave!

MAURICE.

Indulgence en faveur des efforts.

Elle accompagne, il chante.

Mon sang jaillit à flots brûlants...[1]
Ah!... mon cœur bat à coups plus lents!
Ce fer qui s'enfonce en mes flancs...
Et me déchire...
O Dieu! j'expire!
Mais vous que j'ai tant adorés,
Vous, de mon culte objets sacrés,
O liberté chérie!
O mon amante! ô ma patrie!...
Vous planez là devant mes yeux,
Comme des habitants des cieux!
Et mon âme, en ces doux adieux
Pleins d'espérance...
Vers Dieu s'élance!

VALENTINE, après le chant fini et d'une voix émue.

Oh! tout en est touchant, musique et poésie!
De pitié, de respect, on a l'âme saisie.
Et dès le premier vers... Mais je m'en aperçois!
Oui, ce sont bien des vers... et de bons vers, je crois;

1. Voir la variante à la fin de la pièce, et l'indication de la musique.

Cette traduction vous était donc connue?
Vous l'aviez donc par cœur apprise et retenue?

MAURICE, souriant.

Sans peine : le défaut des rimailleurs conscrits
N'est pas en général d'oublier leurs écrits.

VALENTINE.

Leurs écrits? Quoi! ces vers... Vous êtes donc poète?

MAURICE, vivement.

Non pas! Je fais des vers d'almanach ou de fête,
Des vers... d'homme inutile!

VALENTINE.

Oh! non, ils sont très bien...
Très touchants! Il est vrai que je n'y connais rien.

MAURICE.

Quels qu'ils soient, auprès d'eux nuls ne me font envie
Je leur dois le moment le plus doux de ma vie!

Il salue pour se retirer.

VALENTINE, à part et pendant qu'il s'éloigne.

C'est étrange! Trouver tant d'âme, de fierté,
Chez un homme inutile à la société!

MAURICE, se tournant vers elle.

Mademoiselle!

VALENTINE.

Quoi?

MAURICE.

Mais, si je ne m'abuse...
Vous m'appeliez...

VALENTINE.

Moi? Non.

MAURICE.

Recevez mon excuse;
Mais, ayant entendu bruire à mon côté
Un... certain... inutile à la société...
J'ai cru que vous parliez de moi...

VALENTINE, avec embarras.

Moi? me permettre!

MAURICE, saluant.

Pardon... alors! Je vais...

SCÈNE X

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, entrant vivement et l'arrêtant.

Pas encore, mon maître!
Il faut d'abord qu'ici je vous démasque!

MAURICE.

Moi?

OCTAVE.

J'ai vu Delmas!

MAURICE.

Le peintre?

OCTAVE.

Il m'a conté l'emploi
De votre vie...

MAURICE, avec embarras.

Eh!

OCTAVE, à Valentine.

Oui! Sais-tu bien sa conduite?
Tout le jour... il postule, intrigue, sollicite,
Assiège hommes d'État, de finance, de loi :
Pour qui? Pour tout le monde... excepté pour lui.

Mouvement de Maurice.

VALENTINE, étonnée.

Quoi!

OCTAVE.

Sous prétexte qu'ici Monsieur n'a rien à faire.
De mille pauvres gens il est l'homme d'affaire.

MAURICE.

Mais...

OCTAVE.

Un artiste est-il malheureux ; il y court,
Le relève s'il est abattu, le secourt
S'il est pauvre...

MAURICE.

Voilà qui vaut bien qu'on l'admire !
Quand on ne produit pas, il faut faire produire.

VALENTINE, avec émotion.

Un tel mot !... Mais pourquoi nous cacher ?...

OCTAVE.

Oh ! pourquoi ?
C'est un dissimulé ; mais je compte sur toi,
Et j'accours tout exprès pour te faire promettre
Qu'ici même, ce soir, et sans en rien omettre,
Tu raconteras tout à mon père !

VALENTINE.

Ce soir...
Mais ce soir, comme moi, ne dois-tu pas le voir ?

OCTAVE, avec émotion.

Ce soir... Non... je ne sais.

VALENTINE.

Qu'as-tu ?

OCTAVE.

Rien.

VALENTINE.

Il me semble
Que des pleurs dans tes yeux...

OCTAVE, essayant de sourire.

Des pleurs, moi ?

VALENTINE.

Ta main tremble.
Oh ! j'en suis sûre !

OCTAVE, *gaiement.*

Allons! tu vois tout!... Eh bien! oui...
Le regret de rester loin de vous aujourd'hui...
Pour le jour de ta fête!

VALENTINE, *avec reproche.*

Et vous, oublieux frère!...

OCTAVE, *avec tendresse.*

Jamais tu ne me fus si présente et si chère.

Lui donnant un écrin.

Tiens... en voici la preuve!

VALENTINE, *ouvrant l'écrin.*

Oh! quel cadeau charmant!
La belle montre antique!... Un chef-d'œuvre, vraiment!
Mais, dis-moi, n'est-ce pas celle que ma grand'mère
T'a léguée en mourant?

OCTAVE.

Elle-même, ma chère.

VALENTINE.

Tu devais la garder pour ta femme à venir.

OCTAVE, *gaiement.*

Je veux rester garçon.

VALENTINE, *avec une importance comique.*

Quoi! notre nom finir!
Quelle idée as-tu là?

OCTAVE, *avec tendresse.*

Je n'en ai qu'une seule :
C'est, en parant ton cou du don de notre aïeule,
De pouvoir, chère sœur, rapprocher un instant
Ce que j'ai tant aimé de ce que j'aime tant!

VALENTINE, *lui sautant au cou.*

O cher et tendre cœur!

OCTAVE, *l'embrassant, puis avec effort.*

Adieu, sœur!

VALENTINE.

Adieu, frère!...

Saluant Maurice.

Monsieur...

A part, en s'éloignant.

Des pauvres gens il est l'homme d'affaire...
Je n'y suis plus du tout!

Elle sort.

SCENE XI

MAURICE, OCTAVE.

OCTAVE, la suit quelque temps des yeux, puis à part, et avec force.

C'est trop de lâchetés!

Par un mouvement rapide il va pour s'élancer hors de la chambre.

MAURICE, l'arrêtant.

Vous vous battez ce soir!

OCTAVE.

Qu'est-ce?

MAURICE.

Vous vous battez!

OCTAVE.

Qui vous a dit?

MAURICE.

Sedaine!

OCTAVE, avec colère.

Eh! Monsieur...

MAURICE, avec impatience.

Oui, Sedaine!
Drame du *Philosophe!*... Acte trois!... Scène... scène
De la montre!...

OCTAVE.

Mais...

MAURICE.

Mais, j'ai trente ans, vous dix-neuf
Mais je connais la vie, et pour vous tout est neuf;
Mais votre mort tuerait votre sœur, et je l'aime!
Donc mon espoir, mon vœu, mon devoir, mon droit même
Est de m'offrir à vous, bourse et cœur, tête et bras!...
Ainsi donc, répondez!...

OCTAVE.

Eh bien! oui, je me bats!

MAURICE.

Allons donc!

OCTAVE.

Mais sachez qu'un obstacle invincible
Rend impossible tout...

MAURICE.

Il n'est rien d'impossible...
Que de ressusciter! Et c'est pourquoi je veux,
Mon cher, vous empêcher de mourir, si je peux.

OCTAVE.

Je vous répète encor, croyez-en ma parole,
Que tout espoir de paix est un espoir frivole...

MAURICE.

C'est donc sérieux?...

OCTAVE.

Oui.

MAURICE.

Quelle injure?

OCTAVE.

Un soufflet.

MAURICE.

Diable! Donné par vous, ou reçu, s'il vous plaît?

OCTAVE.

Oh! donné!

MAURICE.

J'aime mieux cela... Votre adversaire
Peut-être bien est-il d'un sentiment contraire...
Mais il importe peu... Quand?

OCTAVE.

Hier matin.

MAURICE.

Où?

OCTAVE.

Dans un jardin.

MAURICE.

Pour qui?

OCTAVE.

Pour une femme.

MAURICE.

Fou!
Je le demande!... Enfin! devant qui?

OCTAVE.

Devant elle.

MAURICE.

Lors, c'est inarrangeable. Et, dans cette querelle,
Quel est votre ennemi?

OCTAVE.

Le capitaine Haurant.

MAURICE.

Haurant! chasseur à pied?

OCTAVE.

Oui

MAURICE, vivement.

Brun?

OCTAVE.

Oui.

MAURICE.

Grand?

OCTAVE.

Très gran

MAURICE, vivement.

Votre arme?

OCTAVE.

L'épée.

MAURICE.

Hein? Quoi! dans cette équipée,
Haurant est l'adversaire, et votre arme est l'épée?
Mais qui donc aviez-vous pour témoins?... des enfants?...

OCTAVE.

J'ai choisi mon ami, Monsieur Delmas...

MAURICE, levant les épaules.

Vingt ans!

Puis?

OCTAVE.

Monsieur Dufournelle.

MAURICE.

Et M. Dufournelle
N'a pas craint d'accepter en semblable querelle...

OCTAVE.

Il n'a rien accepté...

MAURICE.

Comment?

OCTAVE.

Il a subi.
Les témoins se devaient réunir à midi.
Il est fort occupé : dans une conférence,
Des intérêts puissants réclamaient sa présence;
Il laissa passer l'heure, et, quand il fut venu,
En règle, et par écrit, tout était convenu.

MAURICE.

Mais, malheureux!

Se reprenant.

Enfin, rien à faire là contre!
N'en parlons plus! Quelle est l'heure de la rencontre?

OCTAVE.

Dans une heure!

MAURICE.

Le lieu?

OCTAVE.

Des terrains, ici près.

MAURICE, regardant à sa montre.

Bien! nous avons le temps. Avez-vous des fleurets?

OCTAVE, montrant sa chambre à droite.

Là, dans ma chambre.

Maurice s'élance vers la chambre.

Eh bien! que voulez-vous?

MAURICE, tout en ouvrant la chambre et en prenant les fleurets.

Les prendre,
Et vous faire tirer.

OCTAVE.

Quelque coup à m'apprendre?
Vous êtes fort?...

MAURICE.

Il est deux faits dont je conviens :
Que je suis honnête homme et que je tire bien!

Prenant un fleuret et lui en donnant un.

Donc, en garde! et champ libre à toute votre adresse!

Ils font des armes.

Allons, ferme! poussez! allons, plus de vitesse!

S'arrêtant après quelques coups.

suffit.

Il prend les fleurets dans sa main et va à lui.

Êtes-vous très brave?

OCTAVE, avec colère.

Jour de Dieu!

MAURICE.

Bon! il va s'emporter contre moi!...

Avec impatience.

Mais, parbleu!
Que vous ferez tantôt ce que l'honneur commande,
Je le sais! Mais voici ce que je vous demande :
Êtes-vous de ces cœurs, follement courageux,
Pour lesquels le péril est le plus beau des jeux?
Et pourriez-vous, sans peur comme sans emphase,
Entendre froidement cette petite phrase :
Vous êtes mort!

OCTAVE.

Mort?

MAURICE, après l'avoir regardé.

Bien! vous n'avez pas frémi
Donc prêtez bien l'oreille à ceci, mon ami.
Quelle est ma mission? Vous rendre confiance.
Or, votre capitaine est une connaissance
Pour moi... Je le connais pour l'avoir pratiqué;
Voici deux ans, il m'a, s'il vous plaît, appliqué
Un large coup d'estoc, en plein dans la poitrine,
A moi qui ne suis pas novice, j'imagine :
D'où je conclus qu'à l'heure où son fer vous joindra,
On peut parier cent contre un qu'il vous tuera.

OCTAVE, gaiement.

Et vous nommez cela me rendre confiance?

MAURICE, avec force.

Oui, mon ami! mon frère! oui, car l'expérience
Dit que, quand un danger menace un brave cœur,
Le seul et vrai moyen qu'il en sorte vainqueur
N'est pas qu'on le lui cache, ou bien qu'on le lui farde...
Mais qu'on lui dise : Ami, la mort est là, regarde!

OCTAVE.

Allez !

MAURICE.

Je vous dis donc sans peur : votre ennemi
Ne frappe qu'à coup sûr, et jamais à demi.
Sa science est profonde et sa ruse infernale ;
Sa main est foudroyante... implacable... fatale...
Et vous, vous n'êtes rien qu'un enfant ; mais l'enfant,
Quand avec désespoir et rage il se défend,
Peut parfois, croyez-en une âme bien trempée,
Peut décontenancer la plus terrible épée.
Donc, reprenez ce fer ; mais laissez cette fois
Votre demi-science avec ses vaines lois,
Et sur moi jetez-vous en aveugle, sans règle !

OCTAVE, saisissant le fleuret.

Je comprends.

MAURICE.

Au hasard !

OCTAVE.

Je comprends.

MAURICE.

Comme un aigle
Qui fondrait sur sa proie, ou comme un furieux
Qui ne veut que mourir ou tuer...

Octave va pour se jeter sur Maurice. Valentine entre.

SCÈNE XII

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE.

Justes cieux !
Mourir... tuer !

OCTAVE, à part.

Ma sœur !

MAURICE, à part.

Elle!

VALENTINE.

Tout me l'atteste...
Ces armes!... vous avez quelque dessein funeste!

OCTAVE.

Comment!

VALENTINE.

C'est un duel!...

OCTAVE.

Mais non, non!

VALENTINE.

Ta pâleur,
Et ce matin, ici, ton trouble... ta douleur...
Et ta montre en mes mains comme un adieu laissée...

Éclatant en sanglots.

C'est un duel! c'est un duel!

OCTAVE.

Quelle pensée!...

VALENTINE.

Oh! ne me dis pas non! Je le sens! je le vois!...

MAURICE, *allant résolument à elle.*

Eh bien, vous dites vrai, Mademoiselle!

OCTAVE, *bas à Maurice.*

Quoi!...

MAURICE, *vivement et bas.*

Silence!...

VALENTINE.

Par pitié, Monsieur, cette querelle,
Empêchez-la, de grâce!

MAURICE.

Hélas! Mademoiselle,
Impossible! l'affront fut trop sanglant.

VALENTINE.

Lui! lui!

Se battre!...

MAURICE, avec étonnement.

Lui?... comment?... Les témoins aujourd'hui
Ne se battent jamais...

VALENTINE.

Les témoins?... quoi?... vous dites?...

MAURICE.

Que... que mon caractère et ses frasques maudites
M'ayant mis hier soir ce duel sur les bras...

VALENTINE.

C'est vous qui vous battez, Monsieur?...

MAURICE.

Moi-même, hélas!...
Et, sachant votre frère habile en fait d'escrime,
J'ai réclamé de lui double marque d'estime :
D'être mon témoin, puis d'échanger quelques coups...
Ce dont je ne peux trop m'excuser près de vous,
Car j'oublie aujourd'hui toutes les convenances.
Ce matin, en entrant, je chante des romances;
Et ce soir, me voilà le fleuret à la main.

VALENTINE, le regardant.

Dites-vous vrai, Monsieur? me trompez-vous?... En vain
J'interroge vos yeux, les siens... je ne devine...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à la cantonade.

Oui!...

OCTAVE, à part, avec crainte.

C'est Thérèse, ô ciel!

THÉRÈSE, entrant, et sans voir Octave.

Ma chère Valentine,
Je t'apporte un billet que m'a bien instamment
Prié de te remettre à trois...

OCTAVE, s'avançant vivement pour saisir la lettre.

Donne!

VALENTINE, qui a pris le billet.

Comment?...
Cette lettre pour moi, tu veux?...

OCTAVE.

Je t'en conjure,
Ne la lis pas!...

VALENTINE.

Quel trouble empreint sur ta figure!...
Tu sais donc ce que dit cette lettre?... Pour moi
Cache-t-elle un malheur?...

THÉRÈSE.

Elle est de lui.

VALENTINE.

De toi?
De toi?...

OCTAVE, bas à Maurice.

Tout est perdu! ce mot lui fait connaître...

VALENTINE, après avoir lu.

Oh! je l'avais bien dit!

OCTAVE.

Ma sœur!

VALENTINE.

La mort, peut-être!

MAURICE.

Mourir?... Est-ce qu'on meurt lorsque l'on a pour soi
Une sœur comme vous, un ami comme moi?

VALENTINE.

Que dites-vous?...

MAURICE.

Je dis : du cœur! Quoi qu'il advienne,
De sa vie aujourd'hui je réponds sur la mienne.
Je sens là que Dieu même avec nous combattra.

A Octave.

Partons!

Valentine.

Avant une heure il vous embrassera!

Ils sortent.

SCENE XIV

VALENTINE, THÉRÈSE.

VALENTINE.

Mon frère! pas encore!... Il ne peut plus m'entendre!...

THÉRÈSE.

Va! ce brave jeune homme est là pour le défendre!...

VALENTINE.

Ah! c'est un noble cœur que j'accusais à tort...
Mais, hélas! que peut-il?...

THÉRÈSE.

Du courage!

VALENTINE.

La mort!
C'est trop d'angoisse... il faut!...

Elle sonne une sonnette qui est sur la table

SCÈNE XV

VALENTINE, Le Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Que veut Mademoiselle ....

VALENTINE.

Mon père... est-il ici?... Qu'il vienne! qu'on l'appelle!... Dites-lui...

Dubreuil entre, le domestique sort.

SCÈNE XVI

VALENTINE, DUBREUIL.

DUBREUIL, entrant.

Je sais tout, et tout est réparé!

VALENTINE.

O ciel!

DUBREUIL.

Sèche tes pleurs!

VALENTINE.

Ce péril?

DUBREUIL.

Conjuré.

THÉRÈSE.

Ce duel?

DUBREUIL.

N'a pas lieu.

VALENTINE.

Comment?... Cette nouvelle...
Qui donc a pu te dire?...

DUBREUIL, montrant un billet.

Un mot de Dufournelle...

THÉRÈSE.

Eh! comment le sait-il?

DUBREUIL.

Il a tout prévenu.

VALENTINE.

Lui?

DUBREUIL.

Voilà ce que c'est qu'avoir un nom connu!
Je te le disais bien : l'on compte, l'on impose;
Et comme on est quelqu'un, on sert à quelque chose!

VALENTINE.

Mais enfin qu'a-t-il fait? et comment a-t-il pu?...

DUBREUIL.

Voyant que tout espoir d'accord était rompu,
Il est allé trouver le colonel lui-même,
A démontré des faits la conséquence extrême,
Comment les torts réels venaient de l'officier,
Qu'il avait insulté ton frère le premier,
Qu'il avait même été jusqu'à tirer son arme...
Sur quoi le colonel, prenant un peu l'alarme,
A mandé le coupable, et, par un ordre exprès,
Le consignant chez lui...

VALENTINE.

Mais, s'il rompt ses arrêts?

DUBREUIL.

Il a deux fusiliers de planton à sa porte.

VALENTINE.

Il n'importe, j'ai peur!

DUBREUIL.

Comment veux-tu qu'il sorte?

VALENTINE.

Je ne sais, mais j'ai peur. Venez!

SCENE XVII

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Il vit!

VALENTINE.

Il vit!
Soyez béni, Monsieur!

DUBREUIL.

Eh bien! l'avais-je dit?
Ce Dufournelle...

VALENTINE, à Maurice.

Mais... il est blessé, peut-être?

MAURICE.

Blessé? Non, grâce au ciel!

DUBREUIL.

Comment pourrait-il l'être?
Quand monsieur Dufournelle, empêchant le combat...
Allons, sèche tes pleurs!...

VALENTINE.

Le puis-je? Le débat
Peut renaître demain!... Demain son adversaire
Est libre...

MAURICE, vivement.

Non... calmez vos angoisses! L'affaire
Est finie, arrangée, éteinte pour toujours!

DUBREUIL, dans l'enchantement.

Cet homme-là ne fait rien à demi!... Je cours,
Je cours lui rendre grâce, et puis, sans plus attendre,
Je le ramène ici comme un fils, comme un gendre.

MAURICE, vivement.

Un gendre?

DUBREUIL.

S'il vous plaît, mon cher monsieur! Demain
Le contrat.

Mouvement de Valentine.

Pourrais-tu lui refuser ta main,
Lorsqu'en un même jour il a sauvé ton frère,
Et, sache-le, doublé le crédit de ton père?...

A Maurice.

Devant de pareils faits vous restez ébahi!
Vous voyez qu'un marchand même de cuir bouilli
Peut dans l'occasion ne perdre pas la tête,
Et que le caoutchouc ne vous rend pas si bête!
Je cours et te l'amène!

Il sort.

SCÈNE XVIII

MAURICE, VALENTINE. (Elle dit tout bas à Thérèse de s'éloigner.)

MAURICE, à part.

Ah çà! qu'ai-je donc, moi?

Il s'appuie sur le dos d'une chaise.

Je chancelle.

VALENTINE, à part.

A présent que je n'ai plus d'effroi..
Ce visage attristé me fait mal.

MAURICE, à part, avec force.

Voici l'heure!
Il me faut emporter son âme... ou que j'y meure!

S'asseyant malgré lui.

J'aurai du mal!

VALENTINE, allant à lui.

Mon Dieu! comme vous pâlissez!

MAURICE.

Rien! j'ai couru peut-être à pas un peu pressés
Pour vous calmer plus tôt...

VALENTINE.

Au sujet de mon frère?
Et pas un mot de moi, pas un mot de mon père!
Vous pâlissez encor!

MAURICE.

C'est possible... Ce coup...

VALENTINE.

Comment?...

MAURICE.

Ce mariage annoncé tout à coup...

VALENTINE.

Oh! ne me dites pas que c'est cette nouvelle!
Après ce que je dois à monsieur Dufournelle,
Je suis heureuse et fière en lui donnant ma foi...
Mais penser que quelqu'un souffre à cause de moi,
Et surtout quelqu'un qui... comme vous... Ah! de grâce
Pardonnez-moi le mal qu'il faut que je vous fasse!

MAURICE.

Eh! quoi, Mademoiselle?

VALENTINE.

Et pour qu'en votre cœur
Ce jour ne compte pas comme un jour de malheur,
D'une enfant écoutez la voix! A ma prière,
Ouvrez à vos talents quelque belle carrière;
Montez, montez au rang où déjà je vous voi,
Et que je puisse dire : Il est heureux sans moi!

MAURICE, à part.

Allons!

Après un silence.

Une carrière!... Hélas! Mademoiselle,
J'en avais une...

VALENTINE.

Vous?... Comment?

MAURICE.

Une bien belle.

VALENTINE.

Pourquoi l'avoir cachée?...

MAURICE.

On ne m'eût pas compris;
De cet état, je crois, on n'eût pas vu le prix.

VALENTINE.

Quel est-il donc?

MAURICE.

Depuis six ans je m'y prépare...

VALENTINE.

Six ans! mais il veut donc un mérite bien rare?

MAURICE.

Ce qu'il veut? c'est un cœur tout entier! Ce qu'il est?
Il est grave et charmant, honnête et noble! Il plaît,
Il épure, il élève!

VALENTINE.

Et cet état étrange,
C'est...

MAURICE, souriant.

L'état de mari.

VALENTINE.

De mari! quoi! qu'entends-je?

MAURICE.

Si vous saviez combien d'amélioration
Je comptais apporter dans ma profession!

VALENTINE, souriant.

Ah!

MAURICE.

C'est une carrière entièrement nouvelle!
Car cela fait pitié, tout le monde s'en mêle,
Et personne aujourd'hui n'en sait le premier mot.

VALENTINE.

En vérité?...

MAURICE.

D'abord, clause importante, il faut
Qu'au moins deux ans d'avance on connaisse sa femme...

VALENTINE.

Mais alors, vous, Monsieur...

MAURICE.

Moi! moi! l'œil de mon âme
La suit depuis dix ans! Elle est là, je la vois,
Je pourrais vous la peindre. Oui! la première fois,
Me disais-je, qu'à moi s'offrira son visage,
Elle aura dix-sept ans, dix-sept, pas davantage;
Je veux perdre le moins possible de ses jours!...
Ses cheveux seront ..blonds; ses yeux... bruns... Ses discours
De la douce pitié sembleront l'interprète...
Sans jamais faire un vers, son cœur sera poète;
Son esprit... ô mon Dieu! comment vous exprimer
Tout ce que je rêvais afin de le former?...

VALENTINE, qui pendant le couplet s'est rapprochée de la table avec embarras, prend son ouvrage et s'assied en jouant l'aisance.

En vérité?... Comment?...

MAURICE.

Les hommes, d'habitude,
Ne cherchent qu'un chemin aux honneurs dans l'étude:
Moi, je n'étudiais, ne lisais, ne pensais
Que pour instruire un jour celle que j'attendais!
Comme aux jours du printemps la tendre prévoyance
Du jeune oiseau, déjà maternel par avance,
Forme avec mille objets diligemment glanés
Un nid pour ceux qu'il aime avant qu'ils ne soient nés,
Ainsi, moi, pour cette âme inconnue et choisie
J'allais cueillant partout des fleurs de poésie;
Un trait noble, un chant pur, une grande œuvre d'art,
Tout ce que je trouvais de beau : c'était sa part!

VALENTINE.

N'écoutons pas.

Elle travaille avec agitation.

MAURICE, se plaçant derrière le fauteuil où elle est assise.

Et puis, croyant la voir paraître,
Je lui parlais, je lui disais : Cher et doux être,
O toi, vers qui mon cœur de si loin est venu,
Ne me repousse pas après m'avoir connu!

VALENTINE, travaillant toujours.

Oh ! j'écoute, j'écoute.

MAURICE, toujours derrière le fauteuil de Valentine.

Il est vrai, ma tendresse
Ne pourra t'apporter ni gloire ni richesse;
Mais qui serait pour toi ce que, moi, je serai,
Puisqu'à toi-même, enfant, je te révélerai?
Je nourrirai ton cœur des fruits de la science
Que tu parfumeras, toi, de ton innocence,
Et, tous les deux ainsi nous servant de soutien,
Je serai ton ouvrage et tu seras le mien.

VALENTINE, qui pendant ce couplet a montré sur son visage de la surprise, de l'émotion, et a laissé tomber son ouvrage, se lève vivement au dernier vers et passe de l'autre côté du théâtre.

Faites, faites, mon Dieu ! que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par monsieur Dufournelle!

MAURICE, se rapprochant d'elle avec une émotion sérieuse et croissante.

Ce n'est pas tout encor. Oh! j'aimais à rêver
Un bonheur plus austère... un devoir!... Élever,
Élever avec elle un être aimé comme elle,
Vivre tous deux penchés sur cette âme immortelle,
Deviner chaque instinct pour le purifier,
Épier chaque élan pour le fortifier,
Nous agrandir tous deux en cette sainte tâche,
A lui servir d'exemple aspirer sans relâche,
Et, nous affermissant ensemble au droit chemin,
Vers Dieu monter tous trois en nous donnant la main!

VALENTINE, s'éloignant encore d'un pas, et comme si elle disait une prière.

Mon frère fut sauvé par monsieur Dufournelle...
Mon frère fut sauvé...

MAURICE, la suivant, et avec exaltation.

Dites, Mademoiselle,
Contre un pareil lien quel pouvoir prévaudrait?
De tout ce qui détruit il se fortifierait!
Oui, le bien qu'aura fait la noble jeune femme,
Conservant son visage aussi bien que son âme...
Le temps même, le temps, à sa pure beauté
Aura, ce semble, autant apporté qu'emporté.

D'une voix qui s'affaiblit.

Et lorsque enfin viendra le moment qui sépare...
Le pieux souvenir d'une union si rare...
L'inébranlable foi dans l'immortalité...
Que donne un sentiment... que tout a respecté...
L'extase... que répand... dans les cœurs sans reproche
La terre... qui s'éloigne... et Dieu qui se rapproche...
Tous... les... Ah! je me meurs!

Il s'appuie en chancelant sur un siége.

VALENTINE.

Dieu! sur vos traits descend
Une pâleur mortelle! Ah! qu'avez-vous?...

Voyant du sang sur la main de Maurice.

Du sang!

MAURICE, d'une voix faible.

Une atteinte légère au bras... rien! je vous jure!

VALENTINE.

Ciel! une blessure!

SCENE XIX

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, entrant vivement.

Oui, ma sœur, une blessure...
Légère, grâce à Dieu!

MAURICE, à Valentine.

Vous voyez!

OCTAVE.

Que pour moi,
En me sauvant... il vient de recevoir...

VALENTINE.

Pour toi?
Mais monsieur Dufournelle...

OCTAVE.

Ah! notre capitaine
De ses arrêts, parbleu! se mettait bien en peine!
Il s'est par la fenêtre élancé bel et bien.

VALENTINE, à Maurice.

Et vous! vous! son sauveur!... vous ne m'en disiez rien!
Et vous nous laissiez croire!... Où s'égare ma tête?
Votre sang qui coulait?

MAURICE, avec plus de force.

Il s'arrête, il s'arrête!

VALENTINE, à Octave, en montrant Maurice.

Mais qu'a-t-il fait? Comment?

OCTAVE.

Au milieu du combat,
D'un coup désespéré mon adversaire abat
Mon arme de ma main...

VALENTINE.

O ciel!

OCTAVE.

Et le front blême,
Fou de rage, emporté par son mouvement même,
Fond sur moi!... J'étais mort!

Montrant Maurice.

Lui, prompt comme l'éclair,
Se jette entre nous deux! Il ramasse mon fer...

MAURICE, voulant l'arrêter.

Mais... de grâce!

VALENTINE, à Octave.

Poursuis! va!

OCTAVE.

D'une main certaine
Fait voler à son tour l'arme du capitaine,
Puis, marchant aussitôt vers lui : Monsieur, dit-il,
Je viens de vous sauver du plus mortel péril...
Sans moi, vous égorgiez un homme sans défense!...
L'officier tressaillit... Je veux ma récompense...
— Laquelle? — Accomplissez un acte plus qu'humain :
Allez à ce jeune homme, et tendez-lui la main!

VALENTINE.

Que c'est beau!

OCTAVE.

L'on s'écrie... On s'émeut, on s'embrasse.
Et c'est en s'embrassant, que l'on voit qu'à ma place
Et lorsque entre nous deux il s'était élancé...
Cet ami généreux avait été blessé!

VALENTINE, allant à Maurice.

Monsieur!... comment vous dire?... O ciel!... un trait semblab
Je...

Elle lui baise la main.

Ce que je fais là n'est pas très convenable...
Mais je n'ai jamais pu m'en empêcher!...

SCÈNE XX

LES MÊMES, DUBREUIL

DUBREUIL.

Mon fils!

OCTAVE, présentant Maurice.

C'est lui qui m'a sauvé, lui seul!

DUBREUIL.

J'ai tout appris.

OCTAVE.

Comme il sauva Delmas de toutes les misères!

DUBREUIL.

Ah çà! de tout le monde il fait donc les affaires,
Ce diable d'homme oisif? et, sans qu'on s'en doutât,
Il est donc bon à tout?...

MAURICE, souriant.

Quand on n'a pas d'état.

VALENTINE, souriant.

Pardon, vous vous trompez; j'ai votre confidence :
Vous en avez un!

DUBREUIL.

Lui?

VALENTINE, souriant, avec hésitation et tout en prenant le bras de son père.

Mais seulement je pense
Que... l'exercer tout seul serait un embarras,
Et qu'un associé ne vous déplairait pas :
Voulez-vous m'accepter?

MAURICE.

O chère Valentine!

DUBREUIL.

Mais vous perdez tous deux la tête, j'imagine,

Il te dit : Valentine, et tu lui réponds, toi,
État… associé… Par grâce, au moins, dis-moi
Ce qu'il est, ce qu'il fait, comme il faut qu'on le nomme.
Parle!

MAURICE, souriant.

Un homme inutile, essayant d'être un homme!
Le monde veut qu'on ait une profession,
Et le monde a raison; mais, par exception,
N'êtes-vous rien? tâchez que votre exemple enseigne
Qu'on peut faire du bien quoiqu'on n'ait pas d'enseigne;
Et, pour que l'on pardonne à votre oisiveté,
Utilisez un peu votre inutilité.

VARIANTE

La musique du morceau se trouve chez M. Choudens, éditeur, boulevard des Capucines, 30. Et quant aux artistes qui ne chantent pas, voici une variante qui permet de supprimer le chant :

SCÈNE IX

VALENTINE.

Et ne pouvoir chanter cette touchante page!

MAURICE.

Il est vrai que du chant rien ne vaut le langage;
Mais je puis en français vous dire ce morceau,
Pendant que vous jouerez l'air sur le piano.

VALENTINE.

C'est vrai!

Elle se met au piano et joue l'air, pendant que Maurice récite les vers suivants :

Mon sang jaillit, mon flanc ouvert me brûle!...
Je sens, à mon cœur qui bat lentement,
Que de mes jours voici le crépuscule...
Dieu! tu le veux! Ah! je meurs en t'aimant!
Ce que je portais en mon âme
Doit, je le sens, vivre autant que mon âme!
Ce qui me fut sacré comme un autel
Ou m'embrasait d'une céleste flamme,
La liberté, l'amour immortel,
Sont là devant moi comme deux beaux anges.
Et, de la terre abandonnant les fanges,
Je sens un souffle qui m'emporte au ciel!

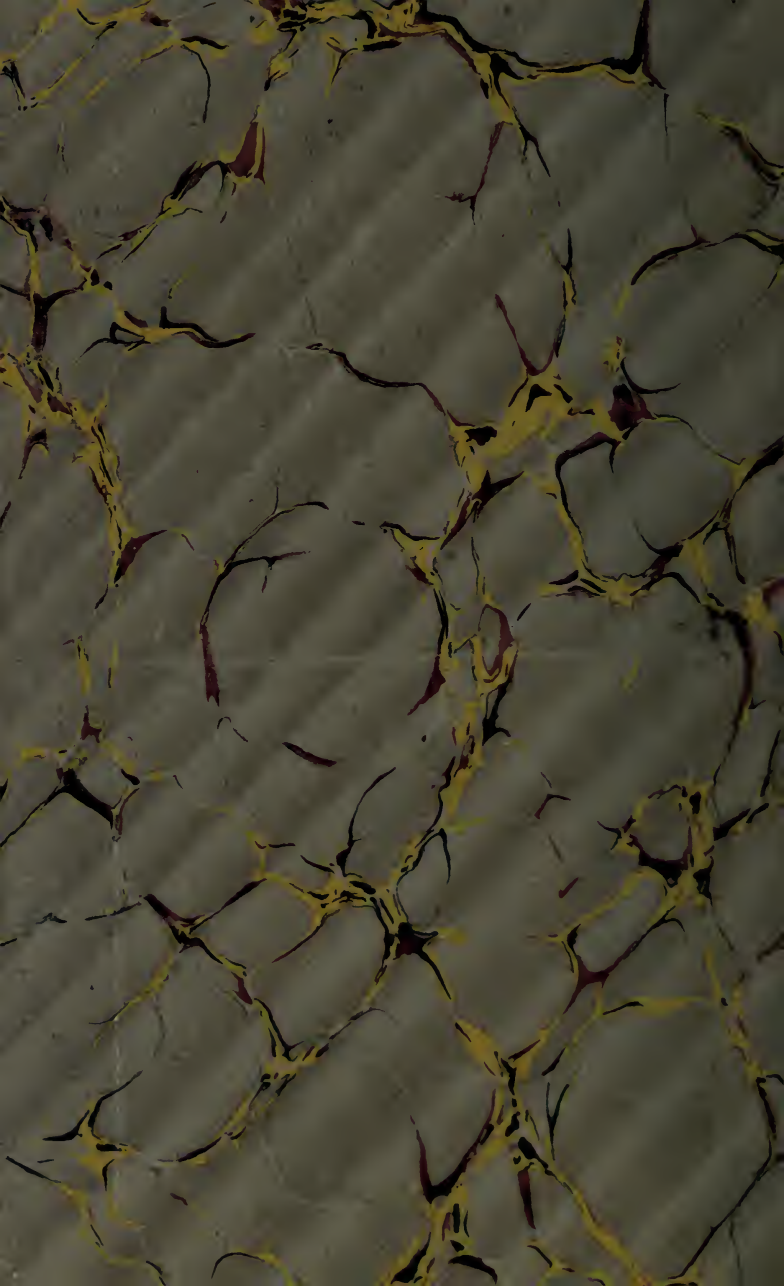
La musique s'arrête. Valentine se lève et quitte le piano.

VALENTINE.

Quelle musique! et quelle poésie!
De pitié, de respect, on a l'âme saisie.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères.— 21131.



Legouvé, Ernest
Théâtre

